

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

La Revue Française.

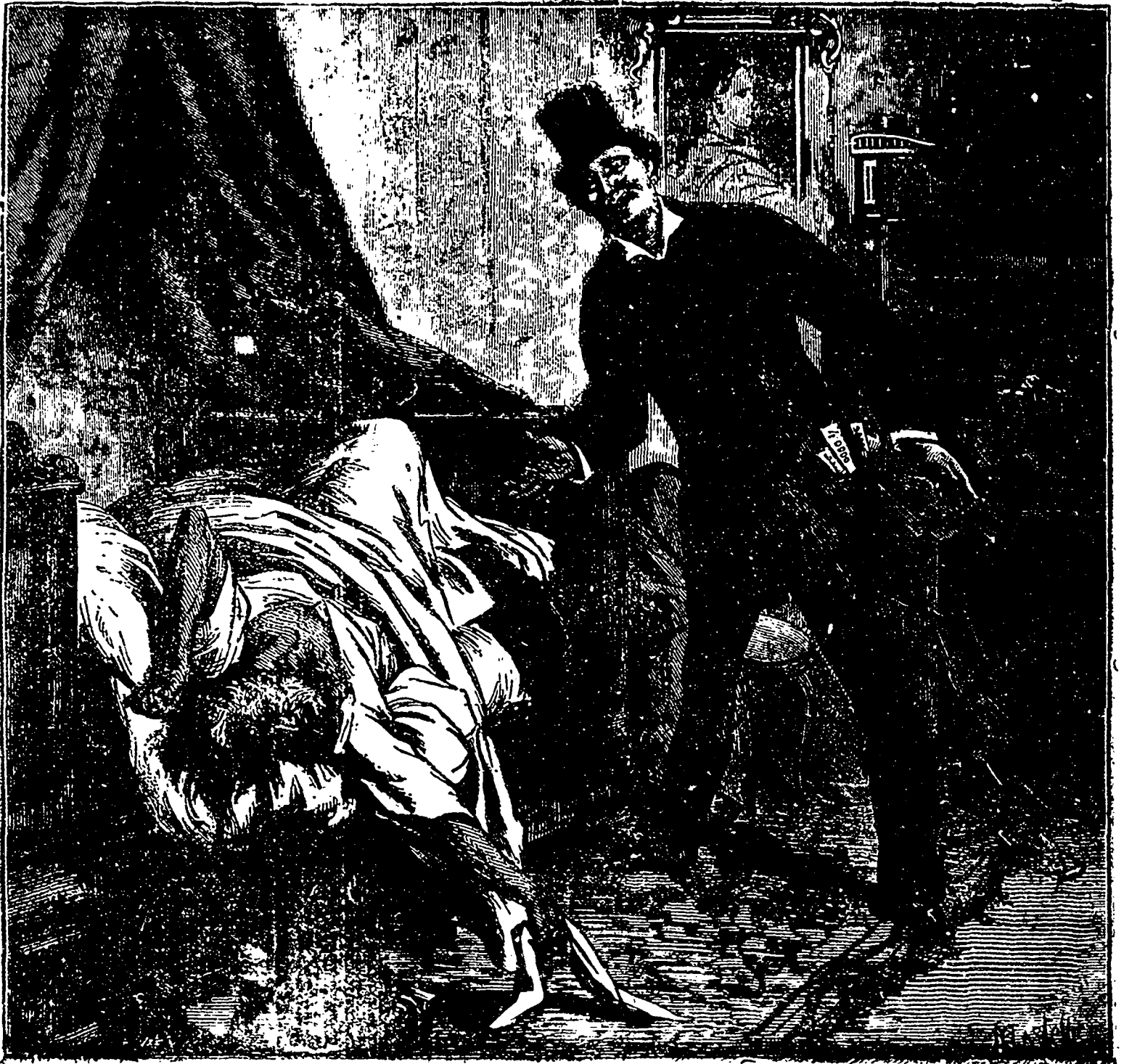
Vol. II

Publié par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
15 MAI 1888.

No. 10

HISTOIRE DE SIBYLLE

PAR
OCTAVE FEUILLET



HISTOIRE DE SIBYLLE

Par OCTAVE FEUILLET.

(SUITE ET FIN)

Ces coups de foudre de la passion, qui s'expliquent par des affinités et des harmonies mutuelles d'une puissance impérieuse, sont des exceptions sans doute ; mais ces exceptions ne sont pas très-rares, et il suffit qu'elles se produisent dans la vie réelle pour justifier le roman, qui est précisément l'histoire des sentiments exceptionnels, et pour lui prêter l'intérêt et la dignité du vrai.

Mademoiselle de Férias concevait à peine elle-même la profondeur de l'impression que son entretien de la veille avec M. de Chalys lui avait laissée. Elle se demandait comment sa destinée tout entière pouvait lui paraître suspendue à cet incident banal d'une causerie de salon. Elle s'inquiétait cruellement de l'idée que M. de Chalys, une fois sorti de l'hôtel de Sauves, avait repris le train de ses habitudes et de son travail sans songer davantage à cet insignifiant épisode de sa vie mondaine. Elle eût payé de son sang le secret des pensées de Raoul.

Les pensées de Raoul étaient celles de Sibylle, avec un degré d'inquiétude de plus. Sibylle du moins ne pouvait douter du goût que sa personne avait inspiré à M. de Chalys : son instinct de femme l'en avertissait sûrement, et ne lui laissait d'incertitude que sur la mesure et la portée de cette inclination ; mais M. de Chalys, qui avait passé une partie de la nuit à se rappeler et à commenter minutieusement toutes les paroles, toutes les inflexions de voix et tous les jeux de physionomie de la jeune fille, en était arrivé, par une série d'inductions et de déductions connues des seuls amants, à l'absurde conclusion qu'il lui avait déplu. Il s'était endormi là-dessus fort tristement.

A son réveil, il envisagea les choses sous un jour moins sombre. Il habitait, dans la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, son hôtel patrimonial, qui avait l'avantage d'être pourvu d'un jardin. On était alors à la fin d'avril, et les oiseaux chantaient dans les marronniers en fleur. Le comte se mit à chanter lui-même en marchant à grands pas et en cueillant çà et là un brin de violette qu'il respirait, et qu'il lançait ensuite dans l'espace d'un coup de pouce. Il monta bientôt dans son atelier et ouvrit l'album où étaient les trois portraits de Sibylle. Il compléta la ressemblance du dernier par quelques traits fugitifs dessinés avec le doigt, puis, après une contemplation silencieuse, il murmura d'une voix faible comme un souffle :

— Ma femme ! — Ce mot le fit sourire, puis il haussa les épaules et prit un air soucieux. Ses folles terreurs lui revenaient :

— Bah ! je lui ai déplu, dit-il ; c'est positif ! Je suis trop vieux apparemment !... Ah ! travaillons !

Il appréta sa palette en fredonnant. Tout à coup il enleva du chevalet le tableau auquel il travaillait, le remplaça par une toile neuve, plaça l'album ouvert sur une chaise devant lui, et se mit en devoir d'ébaucher le portrait en pied de mademoiselle de Férias et de sa roche.

Il avait eu soin de s'assurer la veille que le mardi était le jour réservé de madame de Vergnes ; il se décida néanmoins à différer sa visite jusqu'au mardi suivant, ne fût-ce que pour témoigner à mademoiselle de Férias une indifférence magnanime. Vers quatre heures toutefois, il déposa brusquement sa palette et alla s'habiller. Vingt minutes plus tard, il descendait avec son album devant la porte de l'hôtel de Vergnes.

Les femmes les plus franches, habituées dès l'enfance à une sévère contrainte de langage et de tenue, se trou-

vent avoir dans les circonstances délicates un avantage marqué sur les hommes les plus aguerris. Quand M. de Chalys, la pâleur de l'émotion sur le front, se présenta dans le salon où Sibylle était assise entre madame de Vergnes et miss O'Neil, il fut frappé désagréablement de l'aisance et de la sérénité avec lesquelles elle lui rendit son salut, bien qu'en ce moment la jeune fille entendît gronder dans ses oreilles toutes les rumeurs de l'Océan. Cette impression pénible du comte devait s'accroître encore dans le cours de sa visite : il arriva en effet fort naturellement que l'entretien parcourut tour à tour les différentes phases dont la facile prévoyance de M. de Vergnes avait arrêté l'horoscope, et que cette ponctualité finit par éveiller le petit génie comique de mademoiselle de Férias, laquelle d'ailleurs se sentait dans une disposition d'esprit heureuse et expansive. Lorsque Raoul en vint à prier madame de Vergnes de vouloir bien visiter son atelier, Sibylle regarda furtivement miss O'Neil en réprimant à peine un sourire. Cette moue équivoque fut surprise par M. de Chalys, qu'elle décontenança extrêmement. Ce fut en vain que madame de Vergnes lui promit de lui rendre sa visite dans son atelier à son premier jour de loisir, il se retira parfaitement mécontent de l'entrevue, de lui-même, et surtout de mademoiselle de Férias.

— Mon Dieu ! se disait-il en suivant le boulevard avec une mine de sombre distraction, que je ne lui plaise pas, c'est tout simple, c'est dans la règle... qu'il y ait une femme entre dix mille à qui on désire plaire, et que ce soit à celle-là qu'on déplaît... c'est entendu ;... mais que je la divertisse, que je lui paraisse risible, bouffon... je ne comprends plus !... car il est très-évident qu'elle se moquait de moi avec son institutrice, qui est bien, par parenthèse, l'institutrice la plus hideuse de l'univers !... J'exècre l'esprit goguenard chez une jeune fille : c'est un signe de malveillance naturelle et de sécheresse d'âme... Au reste il fallait bien qu'elle eût un défaut, cette jeune créature ; sans cela, ce serait trop beau !... Mon Dieu ! qu'elle est donc jolie ! Comme tous ses gestes sont justes, sobres, harmonieux !... C'est une musique !... Et une intelligence supérieure avec cela ! des idées nettes comme l'acier !... et pas de bonté... naturellement !... Allons, mon cœur, n'y pensons plus, et allons dîner !

Il alla en effet dîner à son cercle, ce qui n'était pas la partie la plus difficile du programme qu'il se proposait. Le soir, il joua furieusement contre sa coutume, et perdit une grosse somme. Le lendemain, après une journée qui lui parut éternelle, il se rappela fort à point que madame de Vergnes avait une loge à l'Opéra ce jour-là, et il se rendit à ce théâtre. Son premier regard, comme il entra dans la salle, rencontra les yeux de Sibylle, qui erraient sur l'orchestre avec inquiétude, et qui se détournèrent vivement en l'apercevant. Il reprit un peu de goût à la vie. On donnait *les Huguenots*. Il eût la patience d'attendre la fin du troisième acte avant de se présenter dans la loge de madame de Vergnes, qui s'y trouvait seule avec sa petite-fille. Mademoiselle de Férias lui tenait le bout de son gant blanc avec une familiarité sérieuse et retenue : elle portait de temps à autre sa lorgnette à ses yeux, regardait dans l'espace, et se replaçait ensuite dans sa gracieuse immobilité ; mais quand il se leva vers la fin de l'entr'acte, elle se retourna tout à coup comme étonnée :

— Vous ne restez pas ? dit-elle.

Et il resta.

Le quatrième acte des *Huguenots* commençait. Quoique M. de Chalys sût par cœur les moindres notes de cette puissante page lyrique, la plus belle peut-être qui ait jamais ravi des oreilles humaines, il crut l'entendre alors pour la première fois. Les accents redoutables ou passionnés du poème, arrivant pour ainsi dire à son âme à travers une autre âme profondément sympathique, lu

semblaient chargés d'une savour nouvelle et inconnue. Assis derrière le fauteuil de Sibylle, il s'enivrait jusqu'à l'extase des parfums mystérieux qu'on respire dans l'atmosphère prochaine d'une créature adorée. Il croyait voir passer dans les boucles qui s'échappaient du poigne de la jeune fille, dans le feuillage tremblant de sa coiffure et sur le marbre rose de ses épaules, des frissons, des souffles, des ondulations de volupté ou de terreur. Quoique aucune parole ne fût venue démentir les doutes qui le tourmentaient depuis la veille, tous ces doutes avaient cessé : il sentait alors avec une certitude étrange qu'il était aimé, et que toute cette musique divine, toutes les voix de la scène et toutes les harmonies de l'orchestre n'étaient plus, pour Sibylle comme pour lui, qu'un hymne d'amour que se chantaient leurs deux cœurs. Il fut donc plus charmé que surpris quand, vers la fin de l'acte, au moment où les deux amants du drame bercent leurs angoisses dans une mélodie céleste, mademoiselle de Férias se tout nant tout à coup, lui montra son œil rayonnant sous un voile humide, et lui dit avec une expression presque tendre.

— Vous êtes heureux, n'est-ce pas ?

— De tout mon âme, mademoiselle ! répondit-il

Et il mit dans cette parole et dans son regard un tel accent que mademoiselle de Férias s'empressa de reporter ses beaux yeux sur le Raoul du temps de Charles IX.

L'acte fini, M. de Chalys prit congé et alla s'enfermer chez lui pour méditer dévotement sur les impressions de cette soirée. Ces impressions favorables lui furent à demi confirmées les jours suivants par quelques petits billets que sa cousine Blanche, animée de toute l'ardeur des néophytes, lui décochait de temps à autre comme des aiguillons enflammés. Il s'arracha plus d'une fois au portrait de Sibylle pour aller demander à la jeune duchesse l'explication de certaines phrases dont les sous-entendus compliqués lui mettaient le cerveau à l'envers. Il lui arriva de rencontrer Sibylle dans une de ces visites, et l'attitude de la jeune fille, son regard prévenant et timide, sa fierté comme alanguie, lui parlèrent avec plus de douceur et de clarté que les billets malicieusement énigmatiques de la duchesse.

Madame de Vergnes, chez laquelle il ne manqua pas de se présenter le mardi suivant, lui annonça pour le lendemain sa visite et celle de sa petite-fille. Dans la matinée de ce lendemain, l'atelier de Raoul fut rempli de fleurs précieuses et d'arbustes à grandes feuilles équatérales qu'il disposa lui-même avec un goût d'artiste et une sollicitude d'enfant. Cet appareil, qui sentait déjà les fêtes de l'hymen, ne laissa pas d'enchanter secrètement madame de Vergnes et de troubler visiblement Sibylle, lorsqu'elles pénétrèrent dans ce temple parfumé. Le comte fit les honneurs de son sanctuaire avec la grâce élégante qui lui était propre et la bonhomie d'un homme de talent. Il regardait d'un œil ému mademoiselle de Férias errant dans les dédales de verdure comme une Muse dans des bosquets sacrés. Elle aperçut tout à coup l'ébauche magnifique de son portrait, qui semblait nichée dans une chapelle de fleurs, et elle rougit. Raoul obtint qu'elle lui accorderait quelques séances pour l'achever. On visita ensuite le jardin de l'hôtel. La journée se trouvait être radieuse, et M. de Chalys, qui n'ignorait pas les faiblesses des Parisiennes et leur appétit immortel, avait fait servir sous les marronniers quelques friandises auxquelles madame de Vergnes se montra sensible. On se sépara là-dessus, pénétrés de part et d'autre, à ce qu'il semblait, des plus douces espérances et des meilleures intentions.

Raoul reçut le lendemain un billet matinal de sa cousine Blanche qui l'invitait à venir dîner le lundi de la semaine suivante chez sa mère, madame de Guy-Ferrand.

“ Il y aura, disait en terminant la duchesse, votre ami Gandrax et mon amie Sibylle. ”

Blanche, en effet, s'était empressée d'initier sa mère à ses petits complots, et madame de Guy-Ferrand, qui, comme la plupart des femmes, se faisait un devoir sacré de marier le plus de gens qu'elle pouvait, avait immédiatement résolu de pousser les choses en réunissant les deux sujets dans l'intimité d'un dîner de douze couverts.

Il arriva que ce dîner prit à l'avance, dans l'opinion de tous les intéressés, l'importance d'une solennité décisive. La visite à l'atelier avait eu un caractère qui ne pouvait guère laisser de doute sur les dispositions personnelles de M. de Chalys. Son union avec mademoiselle de Férias se recommandait d'ailleurs par des convenances si saisissantes, leur goût mutuel si clairement prononcé, leur situations étaient si bien dégagées de toutes les obscurités qui prolongent les préliminaires en paroles, qu'une conclusion immédiate paraissait vraisemblable et naturelle. Raoul lui-même sentait que la franchise et le respect ne lui permettaient pas de retarder beaucoup plus longtemps la déclaration officielle de ses sentiments, et il s'appretait à conférer avec madame de Guy-Ferrand sur les voies et moyens les plus propres à conquérir par-devant notaire le cœur, la main et les cheveux d'or de mademoiselle de Férias.

Mademoiselle de Férias cependant, malgré ces présages favorables qu'elle lisait facilement dans les astres, était loin de goûter une pure félicité. Plus elle aimait et plus elle se sentait aimée, plus elle se préoccupait de l'obstacle unique, mais invincible, qui pouvait se dresser devant elle à la dernière heure et la séparer de Raoul pour jamais. Dans cette âme aussi austère que tendre, la passion ne pouvait étouffer les principes : profondément convaincue de fragilité irréparable des unions où manque le lien religieux, elle s'était juré de n'épouser jamais qu'un homme qui partageât sa foi, et elle se fût méprise elle-même si elle eût fait céder cette solennelle détermination de sa raison à l'entraînement de son cœur. Quels étaient, en matière de foi, les principes de M. de Chalys ? Sibylle l'ignorait. On s'étonnera peut-être que personne n'eût pris l'initiative de la renseigner sur un détail aussi secondaire, et pour elle, elle avait différé de jour en jour de provoquer cet éclaircissement, soit par une de ces faiblesses secrètes qui redoutent la lumière, soit par ce sentiment de confiance qui doue ceux qu'on aime de toutes les vertus qu'on leur souhaite ; mais quand elle comprit que l'amour de Raoul se précipitait vers le dénouement du mariage avec une rapidité inattendue, elle s' alarma de voir entre eux ce point obscur et redoutable. Ses appréhensions à ce sujet s'apaisaient un peu lorsqu'elle se rappelait l'enthousiasme facile et généreux qui distinguait le comte. Il montrait même une âme si ouverte à tous les sentiments nobles, à toutes les conceptions délicates ou sublimes, qu'elle ne songeait pas à le soupçonner d'une impiété absolue, tant le sentiment poétique lui semblait voisin du sentiment religieux, et l'amour du beau de l'amour de Dieu. Quelquefois cependant l'image de l'athée Gandrax, dont elle n'ignorait pas l'intime liaison avec le comte, lui apparaissait tout à coup et faisait passer des lueurs sinistres dans sa pensée. Ces perplexités, dont miss O'Neil était la confidente attendrie, accompagnaient Sibylle chez madame de Guy-Ferrand, et un nuage de mélancolie chargeait son front quand elle prit à table la place qui lui avait été réservée entre le duc de Sauves et le comte de Chalys.

Madame de Guy-Ferrand était une femme d'un esprit fin, aimable et libéral ; elle s'était mis en tête, depuis quelques années, de se composer un salon de choix, en y réunissant quelques hommes de mérite empruntés indifféremment au monde le plus vivant de la politique de la science ou des arts. Pour réaliser cette visée, elle avait cru devoir joindre à son attrait personnel l'ap-

pât de petits dîners exquis, où elle ne haïssait pas d'entendre ses convives controverser sur toutes les matières divines et humaines, temporelles et spirituelles, avec le surcroît de verve que donne la muse de la cuisine. Louis Gandrax avait figuré un des premiers dans ce cénacle, tanten vertu de sa distinction propre que de l'amitié qui le liait à M. de Chalys. Pendant la longue absence de Raoul les rapports de Gandrax avec madame de Guy-Ferrand, multipliés par des échanges de lettres et de nouvelles, avaient même abouti à une sorte d'intimité familière. La tante de Raoul toutefois, sous la cordialité apparente, nourrissait contre Gandrax l'hostilité sourde que son sexe professe assez généralement contre les hommes de science, apparemment parce que la science ne s'adresse ni à l'imagination ni à la sensibilité, qui sont les facultés dominantes des femmes, — et qu'elle ne leur dit jamais rien de l'amour auquel elles pensent toujours. Bien que madame de Guy-Ferrand détestât presque à l'égal de la vieille duchesse de Sauves les théories philosophiques du jeune savant, elle l'excitait volontiers à les développer devant ses convives, pour avoir le plaisir de les entendre rétorquer ou de les combattre elle-même par quelque impertinence vengeresse.

Elle l'attaqua ce jour-là, vers le milieu du dîner, au sujet d'une découverte scientifique dont il était l'auteur : elle le sollicita d'abord de lui en expliquer la portée et les applications; elle prêta une attention doucement ironique à la démonstration de Gandrax, qui fit entendre avec éloquence les grands résultats de la force nouvelle qu'il mettait à la disposition de l'industrie humaine, et quand il eut terminé :

— Eh bien, et après ? dit-elle.

— Comment ! après ?... Pardon, madame, mais je ne comprends pas l'objection.

— En sera-t-on plus heureux en ce pauvre monde, mon ami ?

— Madame, permettez : deux et deux font-ils quatre, et admettez-vous qu'un progrès est un progrès ?

— Progrès est vague, dit madame de Guy-Ferrand : il y a des progrès heureux... il y en a de déplorables, ... et il y en a d'indifférents : tout ce que je puis vous accorder c'est que le vôtre rentre dans cette innocente catégorie.

Gandrax recoua légèrement sa chevelure noire avec le dédain souverain, mais irrité, d'un lion qui se sent piqué par un insecte.

— Mon Dieu ! madame, dit-il, entendons-nous. Je vous prie : si votre objection ne s'adresse qu'au mérite de mon invention, je n'ai très-évidemment qu'à m'incliner ; mais si, comme je m'en doute, vous me faites l'honneur d'attaquer dans mon humble personne la science elle-même, son utilité et ses bienfaits, je vous supplierai d'avoir jusqu'au bout le courage de votre opinion... Contestez en ce cas tous les avantages de la science moderne dans ses prodigieuses applications à l'industrie et aux arts, ... répudiez toutes les grandes découvertes qui seront l'honneur éternel de ce siècle, ... méconnaissez tout ce qu'elles ajoutent chaque jour au bonheur et à la dignité de notre espèce, ... proclamez bravement que l'aisance substituée à la détresse sur toute la surface du globe, la lumière remplaçant le chaos, la sueur et le sang de l'homme épargnés, la famine domptée, la vie physique doublée, la vie intellectuelle multipliée à l'infini, — que notre glorieuse civilisation tout entière... sont choses indifférentes à vos yeux, ... et que le barbare croupissant dans ses forêts et dans ses marécages, ... et le serf du moyen âge courbé sur la glèbe... vous représentent l'idéal de la félicité et de la grandeur humaines !

Les murmures bienveillants de l'assistance semblèrent donner gain de cause à Gandrax ; mais madame de Guy-Ferrand ne se rendit pas.

— Pour moi, dit-elle tranquillement, je ne vois pas ce que les chemins de fer, la télégraphie électrique et la photographie ont ajouté à ma félicité... Le sifflet du che-

min de fer m'agace jour et nuit ; ... le télégraphe m'inquiète horriblement toutes les fois qu'il m'apporte une dépêche sous prétexte de me rassurer, ... et la photographie m'enlaidit... Mais vous me direz que je suis une aristocrate et une privilégiée, qu'il s'agit du bonheur de l'humanité en général, et non de ma petite commodité particulière... Eh bien, même à ce point de vue, mon ami, je suis fâchée de vous dire que les bienfaits de la science me paraissent fort équivoques, et je suis convaincue que dans le temps passé, et surtout au moyen âge, puisque vous en parlez, les masses, comme on dit, étaient beaucoup plus heureuses qu'à présent.

— Ah ! madame, dit Gandrax, souffrez que je boive à votre chère santé !

— J'en suis convaincue, répéta madame de Guy-Ferrand : c'est mon sentiment !

— Votre sentiment !... Voilà bien les femmes !... Mais donnez une raison !

— Eh bien, au moyen âge d'abord il n'y avait pas de savants !

— Je vous demande pardon, madame : seulement on les brûlait !

— C'était bien fait ! s'écria madame de Guy-Ferrand, encouragée par les rires des convives. Ensuite, ... ensuite le moyen âge était un temps poétique et charmant !

— Hélas ! chère madame, si vous pouviez ressusciter un des heureux mortels de cet âge poétique et charmant et le faire asseoir au banquet de la vie moderne, il se croirait en paradis !

— Non ! reprit madame de Guy-Ferrand avec feu... Il dirait : Qu'on me ramène aux carrières, ... qu'on me ramène à mes misères et au Dieu qui m'en consolait !

Sibylle, qui écoutait cette discussion en échangeant des sourires avec son voisin Raoul, applaudit d'un signe de tête aux dernières paroles de madame de Guy-Ferrand. Raoul s'empressa d'épouser la thèse que paraissait favoriser mademoiselle de Férias. Il éleva aussitôt la voix :

— Pardon, Louis, dit-il à Gandrax, mais ma tante a raison !

Gandrax le regarda d'un oeil étonné :

— En es-tu sûr ? dit-il.

— Mais c'est évident, reprit Raoul. Quelle est la prétention de ma tante ? Ma tante n'entend certainement pas nier les grandeurs matérielles de ce temps-ci.

— Je n'y songe pas ! dit madame de Guy-Ferrand.

— Seulement elle se demande dans quelle mesure ces grandeurs contribuent au vrai bonheur de l'humanité.

— Voilà !

— Eh bien, elles n'y contribuent en rien, voilà la vérité !

— Horreur ! dit Gandrax.

— Je te forcerai d'en convenir... Voyons, est-il vrai, oui ou non, que le bien-être physique, la jouissance matérielle soient non seulement le genre de bonheur le moins noble que l'homme puisse goûter, mais en outre celui qui lui suffit le moins et dont il se lasse le plus vite ? C'est ce que tu ne peux nier sans nier la dignité même de notre nature... Eh bien, l'aisance et la sécurité de la vie matérielle, voilà tout ce que la science nous a donné, nous donne, et nous donnera ; ... et ce qu'elle nous enlève, c'est la vie du sentiment, de l'imagination et de l'amie, qui constitue le bonheur essentiel et véritable de l'homme... Vous vous vantez d'avoir doublé l'existence humaine... Non ! si la durée et la plénitude de l'existence doivent se mesurer, non par le chiffre des années, mais par la multiplicité et la profondeur des sensations, des impressions ; loin de l'avoir doublée, vous l'avez cruellement réduite et mutilée... Vous en avez fait, du berceau à la tombe, une ligne droite et sèche, ... un rail de chemin de fer !... Envisagez un instant de bonne foi ce que devait être la vie d'un homme du moyen âge, et du plus misérable... Que de diversions

morales à sa détresse physique ! que d'intérêts, que de joies, que d'extase qui nous sont inconnus, et dont nous retrouverons l'émotion toute palpitante dans les récits des vieux chroniqueurs... Il possédait, cet homme, non seulement dans sa foi, mais dans ses superstitions même une source intarissable d'espérances, de rêves, d'agitations morales qui lui faisaient sentir la vie avec une intensité que nous ignorons... Le monde matériel lui était dur, c'est vrai ; mais il y vivait à peine... Il s'en échappait à tout instant... Si ses pieds avaient des chafnes, son âme avait des ailes... Il avait Dieu, les anges, les saints, les magnificences du culte sans cesse déployées sous ses yeux, la vision lumineuse du paradis toujours entrouverte sur sa tête ;... il avait à un degré puissant, que vous vous efforcez d'affaiblir chaque jour, tous les sentiments naturels, l'amour, le respect, la foi, le patriotisme... Et ce n'était pas tout ! Son imagination était encore occupée, surexcitée sans trêve par le mystère de l'immense inconnu qui l'entourait de toutes parts... Sous son foyer, dans les bois, dans les campagnes, dans la nuit, tout un peuple d'êtres surnaturels lui parlait, l'inquiétait, l'enchantait, et faisait de sa vie une légende, un roman, un poème continu d'un intérêt doux et terrible... Eh bien, oui, cet homme-là, déguenillé, affamé, saignant sur la glèbe, devait être plus heureux dans sa vie et dans sa mort qu'un de tes ouvriers bien vêtus et bien payés, qui savent que ce n'est pas Dieu qui tonne, qui ne croient ni aux anges ni aux fées, qui travaillent le dimanche, et qui n'ont d'autre fête que l'ivresse morne du lundi ! Cet homme-là ne connaissait pas le mal épouvantable qui rongé les générations modernes, et qui leur empoisonne tous vos prétendus bienfaits... ils ne connaissent pas l'ennui ! L'ennui, voilà le signe du temps ! Oui, votre glorieuse humanité s'ennuie, et s'ennuiera de plus en plus au milieu des splendeurs de votre civilisation matérielle... Aucune de vos superbes machines ne lui fournira aucune miette du pain qui lui manque, du pain de l'âme ! Elle a beau faire une révolution tous les dix ans pour se distraire, comme un malade qui se retourne sur sa couche malsaine, elle marche au suicide, et un des siècles prochains, je te le prédis, verra le dernier homme pendu de sa propre main à la dernière machine !

Raoul avait d'abord parlé sur le ton de la plaisanterie, puis il s'était échauffé peu à peu à ce jeu d'esprit, et la fougue de sa parole fut saluée par des applaudissements dont madame de Guy-Ferrand donna le signal avec énergie.

— Variation brillante sur le paradoxe, ... dédiée aux dames ! dit froidement Gandrax.

Raoul se crut suffisamment indemnisé du reproche ironique de son ami par l'expression ravie dont les beaux traits de sa jeune voisine s'étaient empreints.

— Mon nouveau, reprit alors madame de Guy-Ferrand, je ne vous remercie pas seulement d'avoir soutenu ma cause avec cette chaleur ; je vous remercie de m'avoir délivrée d'une idée qui me désolait. J'en demande pardon à M. Gandrax. Il sait que je l'aime bien, et que je tolère son impiété avec une affectueuse compassion, parce que je la regarde comme une sorte d'infirmité professionnelle ; mais j'ai quelquefois appréhendé que vous n'eussiez les mêmes torts sans avoir la même excuse... Après le langage que vous venez de tenir, il m'est, Dieu merci, impossible de vous ranger désormais dans une catégorie que je déteste, celle des hommes qui ne prient point.

Raoul ne répondit d'abord à cette discrète interpellation que par un sourire équivoque ; mais, rencontrant tout à coup le regard froid et sévère de Gandrax, il se fit un scrupule de laisser son ami seul sous le coup des foudres peu tempérées de madame de Guy-Ferrand ; cela lui parut lâche.

— Ma bonne tante, dit-il, ce sujet de conversation me paraît manquer d'opportunité ; cependant si vous n'ai-

mez pas les impies, je me figure que vous n'aimés pas davantage les hypocrites, et je m'exposerais à mériter ce nom en ne rectifiant pas les conséquences que vous tirez de mon langage. Si je connus bien et si je déplore les tristesses de mon temps, c'est que je les partage, et j'ai le regret de vous dire que j'ai les mêmes droits que mon ami Louis à votre affectueuse compassion. Prier un Dieu auquel j'ai le malheur de ne point croire...

— Pardon ! interrompit Gandrax, qui se leva brusquement, mademoiselle de Férias se trouve mal !

Raoul, se tournant aussitôt vers Sibylle, la vit en effet blanche comme une morte, affaissée sur sa chaise et déjà soutenue dans les bras du duc de Sauves. Toutes les femmes se levèrent ; on entourla la jeune fille, et on l'emporta évanouie hors de la salle. Gandrax la suivit pour lui donner des soins.

Il rentra quelques minutes après dans le salon où les convives avaient passé en quittant la table. Aux questions empressées qui l'accueillirent, il se contenta de répondre avec sa froideur habituelle :

— Rien ! une syncope ! la chaleur... Mauvaise disposition.

Et l'entretien général, un moment suspendu par ce triste incident, se ranima. M. de Chalys seul n'y prit aucune part. Il semblait préoccupé, et quand madame de Guy-Ferrand vint rejoindre ses hôtes un instant plus tard il s'approcha d'elle à la hâte :

— Cela va mieux, n'est-ce pas ? lui dit-il.

Elle le regarda en face, haussa les épaules et ne répondit rien.

Raoul s'isola derrière une table, et se mit à feuilleter un album d'un air distraît. Au bout d'une demi-heure, la jeune duchesse de Sauves reparut à son tour ; elle était fort pâle. Elle répondit en souriant aux interrogations qui lui étaient adressées sur son passage, puis elle vint brusquement s'asseoir près de Raoul :

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, votre impiété à tout perdu : elle part demain pour Férias. Vous ne la reverrez jamais.

La jeune femme regretta l'accent d'amertume et de colère dont elle avait marqué ses paroles, quand elle vit l'altération profonde qui creusa soudain les traits du comte, et qui les imprégna d'une teinte livide. Il attachla sur elle un regard dans lequel elle put lire une détresse inexprimable, puis il baissa les yeux aussitôt, et une faible convulsion nerveuse agita ses lèvres.

— Mon ami, reprit-elle plus doucement, ne pouvez-vous réparer cela ? Un mot y suffirait !...

— Un mensonge ? dit le jeune homme en relevant sur elle ses yeux pleins d'un feu sombre, — jamais !

Après un silence :

— Blanche, ajouta-t-il en se levant tout à coup, soyez sûre que je vous bénirai toute ma vie pour ce que vous avez fait et voulu faire. Adieu !

Il adressa un signe à Gandrax, qui l'observait depuis un moment avec inquiétude, et sortit sans bruit du salon. Gandrax le rejoignit dans l'antichambre. Pendant qu'ils passaient leurs paletots :

— Tu as entendu ? lui dit Raoul à demi-voix.

— Oui, répondit Gandrax.

Madame de Guy-Ferrand demeurait dans la rue Saint-Dominique, à peu de distance de l'hôtel de Chalys. Il s'acheminèrent tous deux à travers cette rue déserte sans prononcer une parole. Arrivé devant sa porte :

— Entre donc ! dit le comte.

Un domestique portant un flambeau les précéda dans le grand escalier de l'hôtel, alluma deux ou trois bougies dans l'atelier, et les y laissa.

L'atelier était encore tout paré de fleurs et de feuillages, et on y respirait une odeur de fête et de triomphe. Raoul montra un fauteuil à Gandrax, qui s'y assit, et il se mit lui-même à marcher d'un pas rapide à travers la vaste pièce, arrachant ça et là quelque grappe de fleurs

et la jetant sur le parquet. Tout à coup il s'arrêta devant le portrait de Sibylle, qu'on entrevoyait comme un fantôme blanc dans l'ombre et dans la verdure ; il saisit son couteau à palette, et le lança violemment dans la toile, qui fut traversée, et qui laissa voir à la place du cœur une large plaie béante. Gandrax se leva aussitôt, et prenant la main de Raoul :

— Allons, mon ami ! point de cela ! du calme je t'en prie.

Raoul le repoussa d'abord avec une sorte de colère, puis, se précipitant dans ses bras en sanglotant avec bruit :

— Ah ! dit-il, je l'aimais comme un enfant !

Il se laissa tomber sur une chaise et y demeura accablé, la tête dans ses mains.

Au bout de quelques minutes, il se releva, et d'une voix brève :

— Je me rappelle, dit-il, que c'est lundi aujourd'hui. Je vais chez madame de Val-Chesnay... Y viens-tu ?

— Et que vas-tu faire chez madame de Val-Chesnay ? dit Gandrax en haussant les épaules

— Je vais lui dire que je l'aime... Et pardieu ! je l'aimerais !... J'ai redouté cet amour, parce que je voyais dans les yeux de cette jeune femme toutes les fureurs des passions tragiques... Eh bien, maintenant, je le veux à cause de cela ! J'ai besoin d'une diversion puissante, et je n'en vois pas de meilleure... Donc, ce soir, je fais ma cour à Clotilde, ... dans deux mois je l'enlève et je me bats avec son mari, que je tuerai... Le bruit en arrivera, j'espère, jusqu'aux pieuses oreilles de mademoiselle de Férias... Viens-tu avec moi ?

— Raoul, dit Gandrax avec une émotion singulière dans la voix, si tu es mon ami, et si tu veux le rester, tu ne feras pas cela !

— Je te jure que je le ferai ! Pas de morale en ce moment, Louis ! il est mal choisi, ... tu perdrais tes arguments !... Je souffre comme un damné... Et pourquoi ? Pour avoir rêvé le ciel du plus pur fond de mon cœur !... Non ! ne me dis rien ... pas un mot ! Je serai l'amant de madame de Val-Chesnay... ou de qui je voudrai, ... et il n'y a, pas de raison au monde, ... ni sur terre ni dans le ciel, ... qui puisse m'en empêcher !

— Il y en a une, j'espère, reprit Gandrax, et la voici : j'aime madame de Val-Chesnay.

— Toi ! tu aimes, ... tu l'aimes !

Raoul s'était arrêté devant lui et il le regarda pendant une minute avec une sorte de stupeur ; puis il reprit avec calme :

— Tu dis vrai. Voilà une raison... la seule !... Aimes-la-donc ; ... mais je te plains !

Gandrax ne répondit rien ; il fit quelques pas dans l'atelier, tendit la main au comte, et le laissa seul.

TROISIÈME PARTIE

I

RETOUR A FÉRIAS

Si l'on n'a pas oublié les inquiétudes qui obsédaient Sibylle quand elle prit place à la table de madame de Guy-Ferland, on n'aura compris avec quel intérêt et quel soulagement de cœur elle avait suivi Raoul dans le développement de la thèse spiritualiste où le mouvement de la conversation l'engagea. Dans un esprit aussi droit et aussi pur que celui de mademoiselle de Férias, le sentiment religieux, un peu vague, mais enthousiaste, dont les paroles du comte étaient enflammées, devait être interprété comme l'expression convaincue d'une âme

croycante, qui tout au plus pouvait s'être écartée de la piété pratique, mais qui s'y laisserait aisément ramener. Dès ce moment, les alarmes de la jeune fille s'étaient dissipées, et elle avait vu s'élever en plein azur l'édifice de son amour heureux et de son heureux avenir. La profession de foi blasphématoire qui, l'instant d'après, tomba des lèvres du comte fut donc pour elle comme un coup de foudre éclatant dans la pureté la plus seroïne du ciel. Ce seul mot, en effet, creusait soudain entre elle et l'homme qu'elle aimait, l'abîme qu'elle s'était juré de ne jamais franchir. Elle ne put supporter la violence de ce choc et elle défailloit.

Quand elle revint à elle dans le boudoir écarté où on l'avait transportée, apercevant de son premier regard lucide tout son bonheur en ruine, elle aurait voulu refermer les yeux pour jamais. Elle n'eut cependant ni une plainte ni une larme. Demeurée seule avec ses parents et son amie Blanche, elle dit simplement d'un ton bref qu'il n'entraît point dans ses principes d'épouser un homme étranger à toute croyance morale et religieuse, et qu'elle priaît qu'on ne lui parlât plus d'un mariage qui, à tout autre égard, lui eût convenu. Elle exprima le désir d'aller dès le lendemain demander à la solitude de Férias l'oubli de ses ennuis.

Rentrée à l'hôtel de Vergnes, elle eut à subir une réprimande assez aigre de la part de son grand-père, qui prononça le mot de bigoterie étroite et puérite, en ajoutant que ce sentiment était du reste fort assorti à l'état de vieille fille auquel mademoiselle de Férias se condamnait infailliblement par ses ridicules prétentions.

Elle lui répondit avec calme et respect qu'elle préférerait l'état de vieille fille à celui de femme trompée et malheureuse, et une déception de quelques jours au chagrin de toute sa vie.

M. de Vergnes s'emporta de nouveau sur ces paroles ;

— Mais qui diable vous a dit qu'il vous tromperait ? Comment ! voilà un galant homme reconnu qui a la bonté de ressentir pour vous une passion insensée, et votre première idée est qu'il vous trompera, ... qu'il vous rendra malheureuse !... Mais cela est gratuit et absurde !

Elle répliqua avec la même fermeté qu'une passion, qui n'était pas épurée par le sentiment moral et sanctifiée par la foi, ne pouvait être qu'une sorte de caprice vulgaire dont il lui répugnait d'être l'objet un seul jour, et dont elle ne voulait pas surtout affronter le lendemain. A quoi le comte de Vergnes, un peu surpris et même secrètement défermé, répondit avec plus de douceur :

— Ma pauvre enfant, c'est très-bien ; mais en ce cas il faut épouser le bon Dieu, et n'en parlons plus !

Sibylle trouva dans miss O'Neil une confidente plus intelligente et plus tendre. L'Irlandaise avait absolument identifié sa vie avec celle de son élève : on peut dire qu'elle avait partagé son amour pour M. de Chalys ; elle partagea de même les amertumes de sa déception. Effrayée du caractère sombre et contenu qu'affectait la douleur de la jeune fille elle l'engagea elle-même à quitter Paris dès le lendemain, et elle employa une partie de la nuit à vaincre la résistance que M. et madame de Vergnes croyaient devoir opposer à ce départ précipité.

Cette nuit fut sans sommeil pour Sibylle : toutes les images, toutes les visions, toutes les heures enchantées de son amour mortellement atteint se représentaient à son cerveau avec une lucidité et une persistance cruelles. Cet amour, qui n'avait pris une forme aux yeux du monde que depuis un petit nombre de jours, datait pour elle de son enfance, du Rocher de Férias, des premiers rêves de son cœur ; elle en avait senti la flamme secrète à travers toute sa jeunesse ; il lui semblait qu'il avait rempli sa vie, et qu'il ne lui laissait en se retirant que le vide et le néant. Dans la fièvre de sa pensée, la personne et le caractère du comte de Chalys lui apparaissaient sous un jour étrange, effrayant et même odieux : tant de facultés brillantes, de dons élevés, se retournant

en ennemis contre leur source sacrée, révoltaient la pitié de Sibylle; avec l'injustice de la passion, elle faisait des crimes à l'échelle de ses instincts les plus innocents, et même de ses vertus; les élans de sa mobile imagination d'artiste, les nobles aspirations, son enthousiasme, ne lui paraissaient plus que les jeux d'une rhétorique dépravée et railleuse; elle était tentée de croire que le comte avait mis dans sa conduite vis-à-vis d'elle une inconvenable préméditation, se faisant un divertissement ironique de jouer le rôle d'un esprit de lumière pour lui montrer tout à coup sous ce masque radieux les stigmates d'un esprit de ténèbres. — La pire des souffrances pour cette jeune fille habituée au triomphe de sa sorte de volonté, et qui pour la première fois frémissait sous l'étreinte de la passion, c'était de sentir que l'homme à qui sa raison, sa foi et sa fierté prodiguaient ces anathèmes demeurait le maître souverain de son cœur.

Elle partit dans la matinée du lendemain. Les adieux désolés de sa grand-mère n'avaient pu lui tirer une larme. Elle garda pendant tout le cours du voyage la même attitude froide et concentrée. Elle fut rendue le même soir à Férias, où le marquis et la marquise la virent arriver avec une émotion et une surprise mêlées d'inquiétude. Elle leur dit en riant qu'elle avait éprouvé un chagrin, une mésaventure, qui n'était qu'un méchant tour de sa tête romanesque, et qu'elle venait s'en consoler dans leurs bras. Elle les pria de la dispenser, quant à présent, d'un récit plus détaillé, dont elle laissait le soin à miss O'Neil. Pendant qu'on apprêtait sa chambre à la hâte, elle s'informa avec une sorte de gaieté fiévreuse des choses et des gens qui composaient le petit monde familial de Férias; puis, prétextant la fatigue, elle présenta froidement son front au baiser de ses vieux parents, et se retira.

L'altération des traits de Sibylle, son indifférence glacée, son accent bizarre, avaient de plus en plus consterné M. et madame de Férias. Restés seuls avec miss O'Neil, ils l'interrogèrent d'un œil plein d'angoisse. La pauvre Irlandaise leur prit les mains, et, tout en leur disant que c'était peu de chose, que ce n'était rien, elle fondit en larmes, et les deux vieillards se mirent à pleurer avec elle. Quand elle eut recouvré assez de calme pour leur conter les brèves amours de Sibylle avec le comte de Chalys, et le courage qu'elle avait eu de se dérober à son bonheur au nom de son jugement et de sa conscience, M. de Férias leva les yeux au ciel :

— Pauvre enfant ! dit-il. Je l'avais prévu... Toujours son rêve de perfection ! — toujours le cygne !

Le lendemain, ils ne témoignèrent à Sibylle la part qu'ils prenaient à ses ennuis que par un redoublement de caresses et d'attentions. Elle parut leur savoir gré de leur réserve, et ne fit elle-même aucune allusion à la cause de sa tristesse. Cette tristesse continuait cependant de se traduire par des symptômes qui alarmaient M. de Férias. C'était le plus souvent une indifférence morne que rompaient par intervalle des efforts de gaieté pénibles. Sibylle s'étonnait elle-même de revoir d'un œil sec des lieux et des scènes dont le moindre détail, pendant son séjour à Paris, attendrissait son souvenir. Son regard, absorbé par sa vision-intérieure, n'attachait aucun sens aux objets du monde réel; le bruit de ses pas et le son de sa voix retentissaient sigulièrement à son oreille, comme si elle se fût trouvée seule dans l'immensité d'une cathédrale, et comme si elle eût été seule vivante au milieu d'un peuple frappé d'enchantement. Ce développement excessif de la vie individuelle, qui caractérise les grandes affections de l'âme, ne saurait être soutenu longtemps par une organisation humaine sans en briser les ressorts. M. de Férias ne l'ignorait pas. « Prions Dieu qu'elle pleure ! » disait-il à la marquise; mais c'était en vain que l'on essayait de tous les expédients qui paraissaient les plus propres à éveiller sa sensibilité. Elle se laissa promener avec une distraction in-

souciante à travers les sites qu'elle avait le plus aimés; les jardins et les serres de Férias, les bois si chers à son enfance, la falaise qui avait été le théâtre de sa résurrection à la foi, le cimetière même, et les doux tombes blanches sur lesquelles elle avait appris à lire, rien ne put lui arracher un signe d'émotion. Quelques jours après son arrivée on la conduisit au presbytère, où l'abbé Renaud continuait de mener la vie d'un ermite; les embrassements attendris du vieux prêtre laissèrent à Sibylle sa froideur impassible.

La marquise de Férias avait eu dans la matinée même de ce jour une idée bizarre. Par son ordre, un domestique était allé secrètement trouver Jacques Féray dans la hutte solitaire qui lui servait d'habitation sur une falaise éloignée, avec mission de lui apprendre le retour de Sibylle au château. Sibylle, à la vérité, paraissait se souvenir très-légèrement de Jacques Féray, dont elle avait à peine demandé des nouvelles en passant; mais la marquise, sans attendre de grandes merveilles de son inspiration, n'avait voulu rien négliger. Jacques Féray cependant reçut le message de madame de Férias avec une profonde incrédulité; le domestique qui en était porteur n'échappa même que par un prompt retour aux violents procédés dont le fou menaçait de payer son ambassade. La mauvaise humeur de ce pauvre homme s'expliquait : depuis le départ de Sibylle, c'était une espérance familière aux mauvais plaisants du pays de lui annoncer le retour de la jeune fille, pour laquelle on connaissait son attachement fanatique. Il avait été deux ou trois fois de ce mensonge, et quoique convaincu de longtemps que ces avis officieux étaient des pièges tendus à sa candeur, il ne manquait jamais d'aller chercher au château la certitude de sa déception. Il suivit ce jour-là, dans le dédale embrouillé de sa corvée la série ordinaire de ses réflexions, et tout en se disant qu'on mentait assurément, que mademoiselle n'était pas revenue, que c'était une chose impossible et impossible il s'achemina vers Férias à travers les bois, en cueillant des primevères, des pervenches et des violettes sauvages dont il fit un énorme bouquet. La famille de Férias revenait en voiture de son excursion au presbytère, quand la marquise aperçut le fou Féray qui sautait du talus d'un fossé sur la chaussée.

— Je vous en prie, mon enfant, dit-elle à Sibylle, ne vous montrez pas !

Puis, passant la tête par la portière, elle fit arrêter la voiture et appela Jacques. Jacques s'approcha à pas lents, son bouquet à la main, en se penchant à droite et à gauche, comme pour essayer de percevoir à travers le vitrage de la voiture ou miroitait le soleil. — Pour qui donc ce beau bouquet, Jacques ? dit la marquise.

Il la regarda sans répondre, en secouant la tête tristement, comme pour dire : Non... n'est-ce pas ?... ce n'est pas vrai ?... Il était arrivé cependant à deux pas de la portière, et quoique Sibylle se tint toujours cachée, un instinct singulier parut subitement lui révéler sa présence : une sorte de grelottement agita ses lambeaux de vêtements, et son visage, tendu vers la portière, se décomposa.

— Regardez-le, dit la marquise à Sibylle.

La jeune fille se montra alors, et le salua de la tête en souriant. Jacques Féray, à cette apparition, avait ouvert soudain la bouche, comme s'il allait crier; mais la voix lui manqua. Il fit le geste de présenter son bouquet à Sibylle : le bouquet échappa de sa main. Il tomba lui-même affaissé sur ses genoux, et, pendant que ses yeux restaient attachés sur Sibylle avec une expression de ravissement indicible, des larmes pareilles aux gouttes d'une pluie d'orage ruisselaient sur ses joues maigres et marquaient leur trace humide sur la poussière de la route.

Ce spectacle, cette scène imprévue saisirent brusquement Sibylle. Elle fit signe qu'on lui donnât le bouquet.

— Merci, Jacques ! murmura-t-elle en essayant encore de sourire ; mais son sourire se noya dans un torrent de pleurs. Elle se jeta dans la voiture, plongea sa tête dans les fleurs du bouquet, et sanglota violemment en contonant d'une main son cœur, qui soulevait sa poitrine.

Cette crise lui fut salutaire. La contraction douloureuse de ses traits se détendit, et, dès ce moment, elle reprit dans ses relations avec sa famille et avec ses vieux amis du voisinage la grâce affectueuse de son naturel, tempérée cependant par une teinte de gravité plus marquée qu'autrefois. Elle se mit alors à rechercher chaque jour tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, et, quoique ces pèlerinages ne fussent point sans de secrètes amertumes, ils n'étaient pas non plus sans douceur. L'imagination, comme la lance fabuleuse du héros grec, sert à guérir les blessures qu'elle a faites. Ceux qui en sont doués à un degré puissant connaissent de plus grands chagrins, mais aussi de plus grandes consolations que le vulgaire. La solitude de Férias, la régularité cloîtrale de la vie de famille, la mélancolie qui réside dans les bois profonds, sur les falaises sauvages, dans l'aspect mystérieux et solennel de l'Océan, tout respirait autour d'elle une sorte de sympathie austère qui charmait peu à peu sa tristesse en la lui poétisant.

La vraie source de ses consolations toutefois était plus haut. Ce Dieu auquel elle n'avait pas voulu manquer ne lui manqua point : elle le trouva fidèle comme il l'avait trouvée. Pour ceux qui croient, il peut y avoir d'immenses douleurs ; il n'y a point de désespoir. Quelques déceptions qu'ils rencontrent dans ce rêve de bonheur que pourrait tout être humain, leur rêve en effet n'est jamais qu'ajourné ; ce que la terre leur refuse, le ciel le leur promet toujours. — Mademoiselle de Férias ne s'abusait point sur la portée de l'épreuve qu'elle venait de traverser : elle avait appris dans sa courte expérience à juger le monde, son temps, et surtout elle-même ; elle savait désormais à quelle hauteur son cœur était placé, et elle n'espérait pas trouver deux fois sur son chemin un homme capable d'y atteindre. Sans amnistier les égarements de Raoul, elle rendait justice à l'éclat de ses dons, à l'ampleur de son intelligence, à la puissance rare de sa personnalité ; il l'avait profondément séduite. Elle comprenait que ce triste amour, où s'étaient incarnées pour si peu de temps, mais si pleinement, toutes les aspirations de son imagination et de son cœur, serait vraisemblablement l'unique amour de sa vie. En renonçant à Raoul, c'était donc à toute sa destinée de femme en ce monde que Sibylle entendait renoncer, et ce ne fut pas trop de sa foi fervente, de sa piété redoublée, de ses espérances éternelles, de Dieu tout entier pour remplir le désert infini qu'elle voyait alors s'étendre devant sa jeunesse. Ce ne fut pas trop, mais ce fut assez, et chaque jour ses larmes plus faciles et moins amères, son âme plus ferme et plus sereine, ses extases presque heureuses l'avertissaient que ses prières étaient entendues et son sacrifice accepté.

Violemment tentée d'abord par l'idée du cloître, elle l'avait bientôt repoussée, ne voulant pas désespérer le cœur de ses vieux parents, sous prétexte de soulager le sien ; mais en restant dans le monde, elle imprima à sa vie un caractère religieux et même un peu mystique, où l'on retrouvait le tour romanesque de son esprit. Comme elle le disait un jour à miss O'Neil avec une sorte d'enjouement mélancolique qui devenait peu à peu l'habitude de son langage, si elle n'avait pu avoir son roman, elle aurait sa légende ; si elle n'avait pu vivre heureuse, elle tâcherait de mourir sainte : elle léguerait un jour le domaine de ses pères à quelque communauté dont elle serait la fondatrice, peut-être la patronne ; son ombre reviendrait le soir dans les grands bois et effrayerait les jeunes novices vêtues de blanc.

Elle faisait presque chaque jour dans la compagnie de l'abbé Renaud l'apprentissage de la charité dans ses détails les plus sévères ; elle visitait avec lui les pauvres, les malades et même les mourants. C'était un spectacle étrange que celui de cette jeune fille apparaissant dans tout l'éclat de sa beauté, rehaussée par tous les raffinements du luxe mondain, au milieu de ces scènes de détresse et de mort ; car mademoiselle de Férias, par une secrète faiblesse qui faisait sourire son grand-père, conservait dans ses travaux évangéliques un soin de sa personne, un appareil et un cérémonial qui sentaient à la fois et la femme du monde et la femme de race. — Un jour, comme elle revenait à cheval d'une de ses excursions de charité, suivie à trente pas par un grand domestique à cheveux gris, M. de Férias, admirant sous le soleil du matin la mise élégante et coquette de sa petite-fille, sa grâce souple et fière, sa majesté charmante :

— Eh bien, ma mignonne, lui dit-il, à qui en avez-vous donc ? Voulez-vous faire tourner la tête aux pauvres, ou à moi ?... Et l'humilité, qu'en faisons-nous, ma chérie ?

Elle ne put elle-même s'empêcher de sourire, et quand son grand-père l'eut reçue dans ses bras :

— C'est vrai, dit-elle, c'est mon côté faible, je le sens bien ; mais que voulez-vous ? je m'en aime comme cela !... Quand je me vois passer en cet équipage dans l'eau de votre étang ou dans les mares du chemin, je me fais l'effet d'une petite princesse distinguée, malheureuse et intéressante. Cela m'est doux !...

M. de Férias se prêta d'ailleurs avec une complaisance empressée à toutes les fantaisies que suggérait à Sibylle la faveur croissante de sa piété. Il la laissait puiser à pleines mains dans sa bourse, trop heureux d'acheter à ce prix le repos de cette chère existence. Quoique ennemi du bruit et du désordre, il supporta sans se plaindre l'affluence de mendiants, d'infirmités et de pâlérins de toute nature que la renommée bienfaisante de Sibylle attirait à Férias de dix lieues à la ronde, se contentant de remarquer gaiement qu'elle faisait de son château une cour des Miracles.

Il ne mit pas moins d'obligeance à seconder les plans que Sibylle ne cessait de méditer en concile avec le curé et miss O'Neil pour la restauration extérieure et la décoration intérieure de l'église de Férias. Le goût le plus pur présida du reste à ces embellissements, qui tournaient à la dignité du culte. Rien ne saurait donner une idée de l'allégresse profonde avec laquelle le vieux curé voyait se transfigurer, comme par miracle, cette petite église, qui était sa maison, sa patrie et son univers tout entier. La première fois qu'il monta dans la chaire en chêne sculpté qui avait remplacé l'espèce de cuve où il avait coutume de prêcher et lorsqu'il aperçut de ce lieu haut l'aspect nouveau et splendide de son église, les beaux tableaux de station qui ornaient les piliers, le lustre gothique qui pendait de la voûte, les boiseries du chœur, les tapis de l'autel, et le demi-jour que de magnifiques vitraux peints répandaient sur ce solennel ensemble, il eut un éblouissement, et il fondit en larmes devant son troupeau stupéfait.

— Je me suis cru, dit-il ensuite, à Saint-Pierre de Rome.

Sibylle lui ménageait d'autres sujets de ravissement. Quatre forts chevaux attelés à un lourd camion vinrent déposer un matin à l'entrée du presbytère une énorme caisse qui contenait un de ces orgues que l'industrie moderne approprie aux dimensions des plus modestes églises. L'abbé Renaud, hors de lui, se dépouilla aussitôt de sa soutane, et on le vit tout le jour procéder lui-même au déballage de son orgue. L'instrument fut installé dans la partie supérieure de la nef, et le dimanche suivant, après quelques répétitions mystérieuses, mademoiselle de Férias vint s'asseoir toute rougissante devant le clavier, et prodigua à l'humble assistance visiblement

attendrie toutes les ressources de son rare talent. Elle prit l'habitude de remplir chaque dimanche cette pieuse fonction. Ce fut dans le pays une joie mêlée de reconnaissance. Quand les sons inspirés de l'orgue s'élevaient vers la voûte de la petite église avec la fumée des encensoirs et qu'on entrevoyait la tête pure et grave de la jeune patricienne à travers ce nuage d'harmonie et de parfums, les âmes les plus rudes s'ouvraient à un vague sentiment de consolation, de beauté et de douceur célestes.

Mademoiselle de Férias s'avisa vers le même temps d'une autre imagination qui devait avoir d'étranges suites. S'attachant de plus en plus à son œuvre, dont elle était loin de s'exagérer le mérite religieux et qui n'était à ses yeux qu'une innocente distraction artistique, elle eut l'idée de faire peindre à fresque les voûtes et les murs de son église paroissiale. Lorsqu'elle confia timidement à son grand-père cette fantaisie nouvelle, l'excellent vieillard se mit à rire.

— Des fresques ! dit-il, soit : je souscris aux fresques ; mais il faut songer, mon enfant, que le Pactole ne roule point dans mon parc... Voyons, j'ignore, moi, le prix des fresques... Vous accommoderez-vous bien de trois ou quatre mille francs ?

— Ce n'est pas tout à fait assez, dit Sibylle.

— Mettons-en donc huit, mais n'allons pas plus loin, car encore faut-il garder quelque chose pour le pavé en mosaïque que je vois poindre à l'horizon.

Depuis son retour à Férias, Sibylle entretenait une correspondance assidue avec la jeune duchesse de Sauves, qui lui était demeurée ardemment dévouée. Le nom du comte de Chalys ne figurait jamais dans leurs lettres, mais sauf cette réserve, une confiance absolue régnait entre elles, et Blanche mettait un empressement tendre à s'acquitter de tous les petits messages de son amie. Sibylle, dès qu'elle eut conquis ses huit mille francs, se hâta donc d'écrire à la duchesse, l'informa de ses projets, lui fit une description métrique de son église, et la pria de lui découvrir quelque jeune artiste qui n'eût encore d'autre richesse que celle du talent, et à qui l'allocation fixée par M. de Férias pût paraître une bonne fortune.

Blanche était installée au château de Sauves depuis un mois environ quand elle reçut cette lettre de Sibylle ; après y avoir réfléchi un moment, elle eut une pensée féminine qui la fit sourire : elle remit la lettre sous enveloppe, y joignit deux lignes de sa main et adressa le tout au comte de Chalys, qui avait lui-même établi sa résidence d'été dans les environs de la forêt de Fontainebleau, où il vivait fort retiré. Raoul ne reconnut pas sans surprise l'écriture de la jeune duchesse, dont le billet contenait ces mots :

“ Mon cousin, voici une chose qu'on me demande, à laquelle vous vous connaîtrez mieux que moi. Aussitôt que vous aurez découvert le jeune homme, prévenez-moi.

“ BLANCHE. ”

Deux jours après, Blanche recevait du comte la réponse suivante :

“ Ma cousine,

“ Le jeune homme est trouvé, il partira dans une quinzaine. Dites qu'on veuille bien faire préparer les murs, les enduits et tout ce qui n'est pas besogne de peintre. Ci-joint quelques instructions à ce sujet. — Respectueusement à vous.

“ RAOUL. ”

Sibylle était allée au-devant de cette recommandation, et les instructions que la duchesse lui transmit,

en se gardant bien de lui en révéler l'origine, se trouvèrent superflues. Stimulé par l'ardeur impatiente de son esprit, elle s'était occupée déjà, avec le concours de l'architecte diocésain, de faire exécuter dans la nef tous les travaux préparatoires. Ces travaux étaient complètement achevés et les murailles toutes prêtes pour la brosse du peintre, lorsque par une tiède soirée de juin, l'abbé Renaud entendit une voiture s'arrêter devant la grille de son jardin ; presque aussitôt un homme d'une trentaine d'années, en élégante tenue de voyage, et dont le visage était remarquablement pâle, s'avança vers lui, et le salua avec une grâce hautaine :

— Monsieur le curé de Férias ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Vous attendez un peintre pour votre église, monsieur ?

— Oui, monsieur, balbutia le curé, qui se sentait intimidé par l'apparence distinguée et l'accent un peu dédaigneux de l'étranger ; nous attendons un jeune peintre, un jeune artiste de Paris.

— La fleur de jeunesse, reprit l'autre avec un sourire glacé, n'est pas, je suppose, une condition essentielle... Enfin, monsieur, c'est moi !

II

RAOUL AU PRESBYTÈRE

M. de Chalys venait de passer deux mois amers. En d'autres temps, son abattement eût trouvé du soutien dans l'affection et dans l'énergie morale de Gandrax ; mais Gandrax était alors absorbé par une des ces passions furieuses qu'il n'est pas rare de voir éclater au midi de la vie de l'homme, surtout dans un cœur et dans un sang vierges. Le laissant tout entier à Clotilde, Raoul avait quitté brusquement Paris : comme Sibylle, il chercha la solitude ; mais il n'y rencontra pas les mêmes consolations. La solitude pour lui fut vide comme le ciel ; sa blessure, au lieu de s'y fermer, sembla s'y envenimer. La distraction du travail fut impuissante. Vingt fois le jour il rejetait son pinceau avec dégoût, et cherchait à éteindre dans des orgies de cigares les pensées qui le dévoraient. Le souvenir de Sibylle, toujours présent, soulevait en lui un tumulte d'idées et de sentiments où la colère se confondait orageusement. Il avait entrevu la passion, le regret et un moment dans l'amour de cette jeune fille, dans leur union espérée, dans l'avenir qu'elle lui ouvrait, l'accomplissement d'un de ces rêves de paix, d'honnêteté et de réhabilitation morale qui séduisent si vivement parfois les âmes troublées et mécontentes d'elles-mêmes. Les scrupules au nom desquels Sibylle avait brisé ce rêve, et qu'il connaissait d'ailleurs très-imparfaitement, lui semblaient puérils, misérables et comme criminels ; puis, à l'instant même où il s'exaltait dans cette irritation, l'image de mademoiselle de Férias se dressait sous ses yeux avec sa grâce étrange, à la fois élégante et pure, chaste et passionnée, et la flamme courait dans ses veines : il maudissait et il adorait dans la même minute cette enfant charmante et barbare.

Le billet de sa cousine Blanche l'avait trouvé dans ce violent état d'esprit. La jeune duchesse, en le lui adressant par une sorte d'espéglorie de femme, n'avait pas même conçu l'idée du dessein extraordinaire que cette communication devait suggérer à Raoul. Il n'avait pas achevé de lire le billet de la duchesse, de la lettre qui y était jointe, que sa résolution fut prise. Il retourna sur-le-champ à Paris, s'y occupa pendant quinze jours de quelques apprêts et de quelques études préalables, et partit pour Férias, agité de mille sentiments contraires,

où dominait le plus souvent une sorte de désespoir ironique et malfaisant.

Cette méchante disposition accentua d'abord fortement son langage dans sa première entrevue avec l'abbé Renaud ; mais, sa générosité naturelle se réveillant aussitôt devant la physionomie bienveillante et timide du vieillard, il le gagna aisément à son tour par le ton de déférence polie et caressante qu'il fit succéder à l'apreté de son début. Le pauvre curé n'en éprouva d'ailleurs que plus d'embarras lorsque cet étranger de si haute mine et de forme si exquises le pria de lui indiquer dans le village un hôtel où il pût trouver le vivre et le couvert pendant la durée de ses travaux.

— Un hôtel, monsieur?... Mon Dieu !... Marianne, monsieur demande un hôtel !

— Si monsieur veut un hôtel, dit Marianne, qu'il le bâtisse !

— Marianne, voyons donc !... Hélas ! monsieur, nous n'avons dans les environs que de méchantes auberges... Ah ! comment n'ai-je pas prévu cela ?... Mais j'y songe. Mon Dieu ! monsieur, j'ai ici, au presbytère, une petite chambre fort simple à la vérité, mais assez propre... Si vous vouliez bien l'accepter... avec mon modeste ordinaire ?

— Mais, monsieur le curé, je crains de vous être à charge... Cependant je ne serais pas insensible au plaisir de votre intimité quotidienne, et si, au point de vue matériel, vous consentiez à désintéresser mes scrupules en me permettant de rendre à vos pauvres la charité que vous me ferez...

— Oh ! monsieur !... Puis-je vous demander votre nom monsieur ?

Cette question si facile à prévoir, Raoul ne l'avait pas prévue. Le mensonge était de tous les vices celui qui répugnait le plus à sa fière nature. Il hésita, rougit, et mentant le moins possible, il donna son titre :

— Le comte, dit-il.

— Eh bien, mon cher monsieur Lecomte, soyez certain que nous n'aurons pas de difficultés ensemble... Préparez la chambre verte, Marianne !... Mais vous avez peut-être faim, monsieur Lecomte ?

— Vous l'avez dit, monsieur le curé, j'ai faim... Vous voyez comme je vais vous gêner... j'ai déjà faim !

— Tant mieux, tant mieux, monsieur Lecomte ! — Marianne, vous préparerez la chambre un peu plus tard... Tuez un poulet !

— Non, je vous en prie, monsieur le curé, ne tuons personne... Vous avez des œufs, n'est-ce pas ? J'adore l'omelette, et je suis sûr que mademoiselle Marianne la fait à merveille.

Un instant plus tard, le comte de Chalys était installé devant la petite table ronde du curé, et félicitait Marianne sur la façon savante de son omelette. Quelques viandes froides, une bouteille de vieux vin et une savoureuse tasse de café compléta ce repas, pendant lequel Raoul, animé d'une fièvre secrète, déploya une verve enjouée et obligeante qui subjuga absolument le cœur de l'abbé Renaud, et qui finit même par évoquer sur le visage hérissé de Marianne le phénomène insensé d'un sourire. Le comte, de son côté, sentait croître sa sympathie pour le vieillard en lui entendant prononcer à tout moment le nom de Sibylle avec une prédilection enthousiaste ; ce n'était pas non plus sans un vif intérêt qu'il découvrait sous la bonhomie rustique de son hôte des traits d'élévation et de dignité qui affirmaient sa parenté spirituelle avec mademoiselle de Férias.

— Monsieur le curé, dit-il en quittant la table, je crois que nous serons bons amis, nous deux, n'est-ce pas ?

— Pour ma part, mon cher monsieur, la chose est déjà faite.

— Mais, monsieur le curé, je ne veux pas vous prendre en traître... je ne suis pas... très-dévoit !

— Eh bien, monsieur Lecomte, que voulez-vous ? Saint Paul l'était encore moins que vous à votre âge !

— C'est vrai, monsieur le curé ;... mais les temps sont différents... Enfin... me permettez-vous de fumer dans votre jardin, monsieur le curé ?

— Dans mon jardin, dans votre chambre, dans la mienne... où vous voudrez !

— Même dans ma cuisine ! ajouta Marianne.

La nuit était venue : une lune pure flottait dans le ciel, jetant des reflets d'argent sur le sable des allées, emplissant d'ombre les tonnelles, et glaçant d'une teinte de neige le clocher de la petite église, dont le triangle se découpait sur le sommet de la falaise voisine pendant que Raoul allumait un cigare en donnant un coup d'œil à cette scène douce et tranquille, l'abbé Renaud, qui était resté un peu en arrière, fut interpellé à demi-voix par Marianne :

— Ah cà ! monsieur l'abbé, qu'est-ce donc que cette manière d'artiste-là ?... Vous m'avez dit : un petit jeune homme !... Drôle de petit jeune homme ! Il a toutes ses dents, celui-là !

— Je n'y conçois rien, ma fille ; ... mais je serais bien étonné si ce n'était pas un grand artiste... un très grand artiste même !

— Je ne sais pas si c'est un grand artiste... mais, ma foi ! c'est un homme bien aimable... Voyons, monsieur l'abbé, je vous le demande, suis-je une de ces femmes qu'on enjôle facilement, moi ?

— Oh ! non, Marianne !

Eh bien, il m'enjôle !... Ma foi ! c'est un homme bien aimable... et si nippé ! j'ai commencé avec le vieux Pierre à ranger ses effets et ses brimborions de toilette dans sa chambre... Ah ! monsieur, c'est là un soin ! c'est là des raffinerie ! c'est là un linge... un linge de sénateur, quoi !

— Chut ! Marianne ! il m'appelle !

Et l'abbé Renaud courut au-devant de Raoul, qui l'appela en effet.

— Monsieur le curé, je vous demande pardon ; mais j'entends de la musique... Est-ce que vous avez des sirènes sur ces rivages ? Écoutez !

Après avoir prêté un instant l'oreille :

— Ah ! dit le curé, oui, en effet... on joue de l'orgue dans l'église, là-haut... c'est mademoiselle Sibylle... elle vient quelque fois dans la semaine répéter les morceaux qu'elle doit exécuter le dimanche... Eh bien, je suis ravi qu'elle soit venue ce soir, et je vais, de ce pas, lui annoncer votre heureuse arrivée.

Raoul l'arrêta de la main.

— Non, non, je vous en prie, monsieur le curé ! ne lui dites pas que je suis là ! Je désire qu'elle ne connaisse mon arrivée que lorsqu'elle pourra juger de mon travail, puisqu'elle y prend intérêt... J'espère qu'elle en sera plus agréablement surprise... Je vous en prie, monsieur le curé !

— Bien, bien, comme il vous plaira, monsieur Lecomte ; mais il faut penser qu'elle viendra nécessairement à la messe dimanche...

— Eh bien, c'est aujourd'hui lundi ;... dimanche j'aurai déjà ébauché quelque chose... Et maintenant, monsieur le curé, je vous demanderai la permission d'aller voir un peu la mer du haut de vos falaises... A bientôt, monsieur le curé...

Raoul affecta de s'éloigner d'un pas nonchalant ; mais à peine hors du jardin, il accéléra sa marche, et se mit à gravir rapidement le revers de la lande, au bas de laquelle le presbytère était assis. Parvenu sur le plateau, il jeta autour de lui un regard inquiet : la falaise était déserte. Il escalada l'enclos du cimetière par la brèche la plus proche, et, s'orientant sur les sons de l'orgue, il s'approcha d'une des fenêtres latérales de l'église. La fenêtre était peu élevée, et en s'aidant de quelques lacunes dans la maçonnerie d'un contre-fort, il atteignit

aisément à la hauteur des vitraux ; mais ses yeux habitués à la clarté crépusculaire dont la falaise et l'Océan étaient alors inondés eurent peine d'abord à percevoir l'obscurité relative qui régnait dans l'intérieur de l'édifice : il ne distinguait que la faible couleur de la lampe sacramentelle qui pendait de la voûte et quelques bandes de lumière blanche projetées sur les dalles de la nef à travers les fenêtres. Soudain un de ces reflets, se déplaçant brusquement, fit reluire la boiserie de l'orgue, et la tête de Sibylle sortit de l'ombre comme une pâle vision. Son front penché, son attitude abandonnée exprimaient une mélancolie touchante. Il était évident qu'elle improvisait : ses doigts tourmentaient le clavier avec une inspiration indécis qui s'élevait par instants au cri de la passion pour s'éteindre dans les langueurs de la rêverie. Tout à coup, comme les accords de l'orgue s'exaltaient sur le ton de quelque prière plus fervente ou de quelque regret plus douloureux, sa tête se redressa et son œil tendu se dirigea sur la fenêtre, qui était en face d'elle et d'où Raoul observait. Une verrière peinte masquait la plus grande partie de la fenêtre, et ne put lui laisser voir qu'une forme indistincte ; cependant sa main quitta le clavier subitement, et la jeune fille se leva toute droite, comme saisie, pendant que le son de l'orgue se prolongeait en expirant. Raoul se laissa glisser à la hâte sur le gazon du cimetière. Son cœur bondissait dans sa poitrine sa première pensée fut de fuir comme un enfant ; il la repoussa par fierté, et, se cachant dans l'angle du contre-fort, il attendit.

Au bout de quelques minutes, il crut entendre la porte de l'église qui se refermait. Presque au même instant la voix de Sibylle s'éleva doucement à quelque pas de lui :

— Est-ce toi, Jacques ? dit-elle.

Ne recevant pas de réponse, la jeune fille ajouta tranquillement à demi-voix.

— Je suis folle !

Et Raoul comprit qu'elle s'éloignait. Sans abandonner l'ombre protectrice du contre-fort, il avança la tête avec précaution et put voir mademoiselle de Férias. Elle s'éloignait en effet d'une démarche lente et incertaine ; elle tenait son chapeau d'une main et soutenait de l'autre ses longues jupes d'amazone. Arrivée près du petit mur qui fermait le cimetière du côté de l'Océan, elle s'arrêta et posa sur sa tête son chapeau ombragé de plumes, puis elle gravit quelques débris entassés, monta sur la crête gazonnée du mur, et s'y tint immobile, les yeux dirigés vers le large, sa silhouette élégante et sombre se dessinant étrangement dans l'aube limpide du firmament et de la mer. Après quelques minutes de contemplation elle sauta légèrement sur la falaise et disparut.

Raoul alors quitta son abri et s'approcha lentement du petit mur qui avait servi de piédestal à la jeune fille ; il promena son regard sur la falaise et ne la vit plus. S'asseyant alors sur le revers du mur, il chercha la trace de ses pas, enleva quelques brins de mousse froissés et les porta à ses lèvres. La plaine étincelante de l'Océan s'étendait devant lui et s'assombrissait à l'horizon pour se fondre avec le ciel ; il tint un moment ses yeux fixés sur ce spectacle.

— Que voyait-elle là ? murmura-t-il. Son Dieu !... son Dieu qui ne sera jamais le mien !

Quand il rentra au presbytère, l'abbé Renaud et Marianne furent étonnés de la brièveté de son langage.

— Ces artistes sont capricieux, dit timidement le curé à sa vieille servante.

— Oh ! mais je me moque des caprices, moi ! dit Marianne ; puis, élevant la voix : — Eh ! jeune homme, cria-t-elle, monsieur Lecomte, n'oubliez pas d'éteindre votre chandelle, quand vous aurez fait votre prière, s'entend !

— Mademoiselle Marianne, répondit froidement Raoul du haut de l'escalier, vous serez obéie, en ce qui concerne la chandelle, s'entend !

Quand le comte de Chalys s'éveilla le lendemain, le soleil, pénétrant à travers les rameaux de vignes qui s'entre-lançaient devant la fenêtre, tapissait d'une tremblante mosaïque les briques vernissées de la petite chambre. Une sensation de gaieté, de courage et d'espoir se répandit dans les veines de Raoul. Il se leva à la hâte, ouvrit la fenêtre, et salua en souriant l'abbé Renaud, qui lisait déjà son bréviaire à l'ombre de son figuier. Un instant plus tard, ils entraient tous deux dans l'église. Ils y trouvèrent quelques ouvriers que le curé avait requis à la hâte, et qui dressèrent un échafaudage dans la nef, sous la direction du comte. Il put commencer lui-même son travail dans la matinée, et ses premiers coups de brosse eurent une fermeté magistrale qui fit épanouir le visage du curé. Raoul compléta le ravissement du vieux prêtre en lui expliquant le plan général de la composition qu'il méditait : les épisodes dominants du poème évangélique couvriraient les pans de mur encadrés entre les piliers ; le ciel de la voûte, peuplé d'allégories sacrées, serait comme le commentaire mystique des fresques latérales et se reliait à chacune d'elles par des teintes sombres ou radieuses en harmonie avec la scène particulière qui y serait figurée. Sur la retombée de la voûte, au-dessus de l'entrée du chœur, le Christ s'élèverait triomphalement dans la nuit éclatante.

— Mon cher monsieur Lecomte, s'écria le curé, que Dieu me fasse la grâce de me laisser vivre assez pour voir cela, et je chanterai du fond de l'âme mon *Nunc dimittis* !

L'excellent vieillard, malgré son impatience, tenta plusieurs fois pendant cette journée, et celles qui suivirent, de modérer l'ardeur passionnée que Raoul apportait à son œuvre. M. de Chalys appréhendait à tout instant l'apparition vraisemblable de Sibylle, et, sans se formuler bien nettement cette espérance presque puérile, il se flattait qu'en apercevant son travail il augmentait ses chances de toucher le cœur de la jeune fille. Le curé auquel il ne pouvait dissimuler ses inquiétudes les partageait sans les comprendre, par bonté d'âme, et il employa les ruses les plus machiavéliques pour maintenir mademoiselle de Férias à distance du presbytère et de l'église. Toute sa diplomatie cependant ne put étouffer longtemps le bruit d'un événement si intéressant pour la paroisse, et le samedi suivant, dans la matinée, Sibylle, venant faire quelques visites de charité dans le village, entendit en descendant de voiture vingt bouches de commères lui crier à la fois qu'un peintre de Paris travaillait depuis huit jours dans l'église, et qu'il y opérait des miracles. Passablement étonnée de la nouvelle et fort curieuse de la vérifier, Sibylle laissa à miss O'Neil le soin de distribuer ses aumônes, et se dirigea en toute hâte vers l'église.

Le comte de Chalys achevait en ce moment d'ébaucher une adoration de l'Enfant-Dieu par les mages : l'étoile conductrice étincelait dans le ciel sombre de la voûte, elle jetait une lueur de nimbe sur l'obscur intérieur de l'étable sacrée, sur la Vierge-Mère et sur les rois à genoux ; un ange à peine entrevu soutenait l'étoile dans l'azur comme une lampe d'or. Raoul avait mis dans cette composition toute sa science, tout son talent et son amour ; il en avait fait un page d'une suavité et d'un mysère saisissants qui avait le matin même obtenu du curé le suffrage d'une larme.

Le comte caressait doucement d'un dernier coup de pinceau le pur visage de son ange, quand l'échelle qui était dressée contre l'échafaudage s'agitait soudain ; puis il entendit les froissements d'une robe et le bruit d'un pied souple et léger qui se posait sur les barres de l'échelle. Son cœur s'arrêta quelques secondes, et reprit son élan avec une violence qui faillit le foudroyer. Le jeune homme cependant ne se retourna pas, et il affecta de demeurer plongé dans son travail. Sibylle était déjà derrière lui sur l'étroite plateforme : sans s'occuper du

peintre, elle examina d'abord la fresque ébauchée avec un intérêt qui peu à peu se tourna en admiration, et qui toucha bientôt à la stupeur. Son goût très-exercé ne pouvait méconnaître l'œuvre d'une main puissante. Elle porta brusquement alors son regard sur Raoul, dont le costume fort simple et la blouse maculée ne lui apprirent rien.

— Monsieur..., murmura-t-elle d'un ton timide.

— Mademoiselle..., dit gravement Raoul, qui se leva alors et lui montra son visage.

Un sang pourpre inonda les joues de Sibylle; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et sa main chercha un soutien; puis tout à coup elle devint pâle comme une cire vierge, et son œil bleu lança au comte un éclair d'indignation et de fierté souveraines. L'instant d'après, sans avoir prononcé une parole, elle avait quitté la plate-forme, et elle sortait de l'église à grands pas.

Elle rencontra sous le porche l'abbé Renaud, qui accourut tout essoufflé et le visage rayonnant.

— Eh bien, dit-il, eh bien, ma chère demoiselle?

L'émotion, qui avait pris le dessus dans l'âme impérieuse de Sibylle, était celle du plus amer ressentiment contre l'attentat audacieux dont son repos et sa dignité étaient l'objet. Il y eut une hauteur et une colère presque farouches dans l'accent de la réponse qu'elle adressa au curé en élevant la voix à dessein :

— Eh bien, mon pauvre curé, nous avons été indignement trompés ! il faut congédier cet homme à l'instant ! Cet homme n'est pas un peintre, ... ou c'est le dernier des peintres ! il souille votre église ! Venez.

Et elle s'achemina dans la direction du presbytère en compagnie du vieillard consterné.

Le comte de Chalys, du haut de son échafaudage, n'avait perdu aucune des paroles de Sibylle. Elles firent monter la rougeur à son front et lui bouleversèrent le cœur. Les sentiments qui lui avaient inspiré sa romanesque entreprise lui semblèrent appréciés avec une dureté odieuse. Ses traits prirent l'empreinte d'une ironie sombre et déterminée. Il sortit de l'église, alla s'appuyer avec une affectation de nonchalance sur le mur du cimetière, et se mit à fumer tranquillement en regardant la mer.

Un quart d'heure plus tard, un bruit de pas le fit retourner : le curé rentrait dans le cimetière; il était accompagné de miss O'Neil. Tous deux s'avançaient vers lui d'un air grave. Raoul, adossé au petit mur, les attendit les bras croisés et le cigare aux dents.

— Monsieur, dit le curé, vous êtes le comte de Chalys, et vous devez comprendre que votre séjour ici ne peut se prolonger convenablement un instant de plus.

— La conséquence, monsieur le curé, répondit Raoul avec une froide politesse, ne me paraît point nécessaire. Je puis être le comte de Chalys sans être pour cela le dernier des peintres, comme veut bien le dire mademoiselle de Férias. Vous pouvez à la vérité me refuser la faveur de votre hospitalité; mais je ne crois pas que vous puissiez me refuser le droit de terminer un travail auquel j'ai été régulièrement appelé. On ne déplace pas un artiste, on ne lui retire pas sa besogne des mains avec une telle légèreté.

— Il est bien entendu, monsieur, dit le curé en hésitant, que vous serez indemnisé de vos frais d'après votre propre estimation.

— Pardon, monsieur le curé, reprit Raoul en souriant; mais je ne suis pas un artiste mercenaire : je travaille principalement en vue de l'honneur. J'ai la fantaisie d'attacher mon nom à votre église, et cette fantaisie me paraît aussi respectable que celle qui prétend m'en chasser. Suis-je ici aux gages de mademoiselle de Férias? Mademoiselle de Férias est-elle propriétaire de cette église? Je n'ai affaire ici, monsieur le curé, qu'à vous et à votre conseil de fabrique; il existe entre nous une convention que vous ne pouvez rompre honorablement tant

que j'y suis moi-même fidèle. Êtes-vous mécontent de mon travail? doutez-vous de ma capacité? Faites appeler des experts; s'ils partagent les appréciations de mademoiselle de Férias, je m'incline et je me retire. Jusqu'à là je reste, tout prêt d'ailleurs, si vous essayez de me fermer les portes de votre église, à me les faire ouvrir par la justice de mon pays. — Monsieur le curé, j'ai dit.

— Monsieur, dit le curé, ce langage ne peut être sérieux.

— Sérieux, monsieur le curé? Je ne serais pas plus sérieux quand je serais sur mon lit de mort.

L'abbé Renaud était timide; mais il avait en lui un fonds de dignité et de vaillance qu'il ne fallait pas provoquer outre mesure.

— Monsieur le comte, reprit-il avec fermeté, vous quitteriez, j'en suis sûr, ce ton de raillerie et de bravade, si vous vouliez bien vous souvenir qu'il ne s'adresse ici qu'à des femmes et à des vieillards.

Raoul pâlit. — Après un silence :

— Vous avez raison, monsieur, dit-il. Recevez mes excuses.

Et se tournant vers miss O'Neil :

— Puis-je avoir, mademoiselle, quelques minutes d'entretien avec mademoiselle de Férias?

— Non, monsieur.

Raoul leva légèrement les épaules :

— Eh bien, monsieur le curé, je vais me rendre de ce pas chez M. le marquis de Férias, et je m'engage sur l'honneur à ne pas prolonger mon séjour ici d'un seul instant sans son assentiment.

Il descendit alors à grands pas le revers de la falaise, salua gravement Sibylle en passant et entra au presbytère.

Sibylle, informée par miss O'Neil de la résolution qui avait clos le débat, se hâta de remonter en voiture et d'aller annoncer à son grand-père la visite extraordinaire à laquelle il devait se préparer.

III

RAOUL AU CHATEAU DE FÉRIAS.

Une heure à peine s'était écoulée quand le comte de Chalys, qui n'avait pris que le temps de quitter son négligé de peintre, fut introduit dans le grand salon du château de Férias, où le marquis et la marquise l'attendaient et lui firent un accueil empreint d'une extrême gravité. Il y eut, après l'échange des saluts, une minute de silence pendant laquelle le comte et ses hôtes s'observaient mutuellement avec un intérêt réservé, mais profond. M. et madame de Férias étaient secrètement frappés du caractère de grâce et d'intelligence qui recommandait au premier abord la personne de Raoul; pour lui, la vue de ces deux vieillards si dignes, si doux et si tristes, achevait de déterminer le tour encore hésitant de son exorde.

— Madame la marquise, dit-il avec un léger tremblement dans la voix, si je n'avais apporté ici les sentiments de la plus absolue déférence, je les y trouverais... Mais on a dû vous dire que je ne me présentais chez vous que pour y prendre vos ordres, et que je m'y soumettais d'avance, ne réclamant que la liberté de vous expliquer ma conduite.

— Monsieur le comte, dit le marquis de Férias, nous ne pouvons vous refuser cette liberté; mais aucune explication ne saurait modifier la nature — non point des ordres — mais de la prière que nous avons à vous adresser.

— Monsieur le marquis, j'espère le contraire. Mon arrivée dans ce pays a éveillé les susceptibilités de

mademoiselle de Férias et les vôtres; je le comprends. Permettez-moi cependant de vous affirmer que la pensée de manquer de respect à mademoiselle de Férias ou à vous m'a été aussi étrangère que peut vous l'être celle d'offenser le Dieu dont vous attendez votre salut... Vous ne me connaissez pas, monsieur le marquis, et les préventions dont vous êtes animé en ce moment vous disposent mal à me croire sur parole;... mais la vérité pourtant a bien de la puissance, et je me flatte que vous en reconnaîtrez l'accent, même dans ma bouche. — Raoul fit une courte pause et reprit : — Vous ne me connaissez pas, mais vous connaissez mademoiselle de Férias, et vous pouvez facilement imaginer quelle sorte d'attachement lui serait consacré, si jamais elle rencontrait un homme qui fût capable et digne de l'apprécier... Eh bien monsieur, je vous supplie de supposer un instant que je sois, cet homme, que mon naturel, que le tour particulier de ma pensée et de ma vie m'aient préparé autant que possible à bien comprendre tout ce que vaut mademoiselle de Férias, à lui rendre tout entier le culte d'admiration, d'estime et de tendresse qu'elle mérite... à bien concevoir enfin toute la plénitude de bonheur qu'une créature si noble et si parfaite répandrait sur la destinée à laquelle elle daignerait s'unir... Veuillez vous souvenir que ce rêve m'a été permis un jour comme une espérance... et qu'on me l'a soudain brisé dans le cœur... sur les lèvres... et je vous demande à vous-même, monsieur, à vous pour qui je suis un étranger et presque un ennemi, — je vous demande si vous n'avez pas pitié de ce que j'ai dû souffrir !

À ces derniers mots que le jeune homme avait prononcés avec une mâle émotion, la marquise détourna un peu la tête et toussa légèrement.

— Monsieur, dit le vieux marquis, vous vous exprimez avec chaleur, et, je le crois, avec sincérité; mais je vous le demanderai à mon tour, si vous vous êtes formé une juste idée du caractère de ma petite-fille, quel avantage avez-vous pu espérer d'une tentative, — d'une démarche que je veux bien qualifier simplement de romanesque ?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, reprit Raoul avec un triste sourire, il ne faut pas exiger d'un homme qui se débat dans l'agonie d'un naufrage une parfaite maturité de délibération... Il s'attache à tout... Un moyen s'est offert de me rapprocher de mademoiselle de Férias, de me remettre sur son chemin... je l'ai saisi ! Et cependant, monsieur, mon entreprise n'a pas été tout à fait irréfléchie... J'avais une espérance que la raison et l'honneur peuvent avouer. Autant que j'ai pu le savoir, c'est au nom des scrupules de sa conscience que mademoiselle de Férias a repoussé des vœux qu'elle n'ignorait pas... Eh bien, monsieur, je savais que chez mademoiselle de Férias la fermeté rigoureuse — trop rigoureuse peut-être — des principes n'exclut pas la générosité du cœur... C'est à son cœur que j'ai tenté de faire appel, c'est sa générosité que j'ai espéré toucher en lui montrant sous ses pieds un homme qui, comme elle le sait, ne fait point métier de s'humilier.

— Je suis sensible, monsieur le comte, à vos explications, et j'avoue qu'elles vous concilient jusqu'à un certain point mon intérêt; mais cet intérêt, vous le comprenez, ne saurait me faire oublier ce que je dois au repos et à la dignité de ma petite-fille. Je ne puis donc que solliciter de vous le témoignage de déférence que vous avez bien voulu nous promettre.

— Soyez assuré, monsieur, que je ne vous le refuserai pas, si vous jugez, après y avoir réfléchi, qu'en m'enlevant mes dernières espérances vous ne frappez que moi, si vous approuvez pleinement les principes auxquels mademoiselle de Férias me sacrifie, si vous pensez enfin que l'homme qui vous parle était vraiment digne d'entrer dans votre famille et de faire le bonheur de votre enfant. Dans un instant pour moi si solennel, et où je

joue sur une partie suprême toute ma destinée, souffrez-moi la franchise la plus entière, la plus inusitée. Ne me défendez aucun argument, si délicat qu'il puisse être... Souffrez que j'essaye d'intéresser à ma cause votre sollicitude même pour l'avenir de celle que vous chérissez à si juste titre ! Laissez-moi vous le rappeler, et mademoiselle de Férias ne me démentira pas... car elle ne saurait dire que la vérité, — son cœur ne me repoussait pas... Ce sera la fierté et peut-être le désespoir de toute ma vie que d'avoir été un instant honoré de sa sympathie... Eh bien, cette sympathie, qu'un tel cœur sans doute n'avait pas accordée légèrement, comment l'ai-je perdue ? Sur un seul mot, sur une parole, — sinon mal comprise, — au moins bien rigoureusement interprétée ! Je respecte et j'admire les principes religieux de mademoiselle de Férias;... mais n'ont-ils pas même à vos yeux, monsieur, quelque chose de l'intolérance de la première jeunesse ? Ne perdront-ils rien de leur inflexibilité au contact de la vie et de l'expérience ? La résolution qu'ils ont dictée à votre petite-fille ne sera-t-elle jamais sujette, — le croyez-vous !... à quelque secret repentir ? Pensera-t-elle toujours, comme aujourd'hui, qu'elle a bien fait de séparer, de désoler deux existences dont l'union lui avait semblé à elle-même présenter plus d'une condition de bonheur ?... Et pourquoi ? Parce que l'homme qui l'aimait si profondément, — était un homme de son temps, un enfant de son siècle, — et peut-être un des meilleurs, car si je suis un incrédule, je ne suis pas un impie ; mon incrédule n'est ni agressive ni triomphante, — elle est triste et respectueuse. Je vénère et j'envie ceux qui possèdent la vérité. Pour moi, je la cherche dans toute la sincérité et dans toute l'amertume de mon âme. Voilà donc ce que je suis, monsieur. Que mademoiselle de Férias, jeune comme elle l'est, élevée loin du monde, ait pensé qu'une telle situation morale ne pouvait se concilier avec aucune vertu, aucun honneur, aucune bonne foi, je le comprends;... mais j'en appelle, monsieur, à l'expérience et à la charité de votre âge;... croyez-vous qu'elle ne se trompe pas ? Croyez-vous qu'un incrédule comme moi soit vraiment incapable de tout sentiment honnête et loyal, qu'il n'ait rien de sacré dans l'âme, qu'il ne puisse rien aimer, rien respecter, rien adorer dans ce monde, — ni son père, ni sa femme, ni son enfant ? Ah ! si vous le pensez, je vous atteste, monsieur, que vous me méconnaissez;... je vous atteste, au nom même des sentiments dont je suis pénétré devant vous, — que le plus saint respect peut entrer dans un cœur où la foi n'est pas !

M. de Férias échangea un regard avec la marquise, et répondit ensuite avec une sorte d'abandon :

— Mon Dieu ! monsieur le comte, admettons pour un moment que les principes de ma petite-fille, érigés en règles pratiques de la vie, puissent être en effet taxés d'exagération regrettable... Que pouvons-nous faire, madame de Férias et moi, dans la circonstance ? Il ne saurait être question ici d'user de notre autorité... Que pouvons-nous donc ? Que venez-vous nous demander ? Je vous interroge sincèrement, car, ayant égard à ce que vos sentiments et votre situation semblent offrir d'intéressant, nous serions disposés, madame de Férias et moi, à vous donner, dans la limite de nos devoirs, un témoignage de notre sympathie.

— Eh bien, monsieur le marquis, dit Raoul avec son plus doux sourire, ne me chassez pas, voilà tout ce que je vous demande... Laissez-moi le temps de désarmer, d'apaiser des scrupules que vous-même jugez excessifs... Laissez-moi, comme autrefois Jacob, servir sept ans, s'il le faut, pour gagner le cœur et la main de Rachel !

— Pardon, mon cher monsieur, reprit le vieux marquis en souriant à son tour ; mais vous oubliez que la réputation de ma petite-fille pourrait être compromise dans cette expérience.

— Comment le serait-elle, monsieur le marquis ? Il

est évident que ma folle équipée, en supposant que le monde vienne à pénétrer le mystère dont je me couvre, ne saurait compromettre que moi... Une passion heureuse, encouragée, ne réduit pas un homme de ma condition à ces procédés d'aventurier... On se moquera de moi... je serai ridicule... voilà ce qui peut arriver de pis... Vous faut-il quelque chose de plus ? Faut-il m'engager sur l'honneur à ne pas rechercher mademoiselle de Férias, à l'éviter même, tant qu'elle ne m'appellera pas ? Je m'y engage... je m'engage encore à ne pas prolonger mon séjour dans ce pays au-delà du temps nécessaire à l'achèvement consciencieux de mon travail... Vous avouerez-je l'espérance suprême que j'attache à ce travail ?... Si mademoiselle de Férias reste inflexible, si mon dévouement silencieux, persévérant, n'a pu l'ébranler... eh bien, j'emporterai encore une consolation... Je laisserai sous ses yeux l'œuvre que mes mains, mon esprit et mon cœur lui auront consacré... Je pourrai me dire de loin que ce témoignage lui rappelle quelquefois combien elle fut aimée, qu'il mêle mon nom à ses pensées,.... à ses prières,.... qu'il peut un jour lui arracher une larme de regret, un cri de tendresse,.... et que peut-être enfin ma vie n'est pas perdue à jamais... Maintenant, monsieur, j'attends vos ordres... Si vous l'exigez, je partirai, je partirai ce soir même, mais je partirai désespéré !

Le marquis demeura un moment silencieux, les yeux fixés sur le parquet. Raoul crut comprendre à la contraction de son front qu'il rassemblait ses forces pour lui adresser une réponse négative. Il se leva, et s'approchant de madame de Férias avec un air de dignité émue :

— Madame la marquise, dit-il, ne souffrez pas que je sois jugé, condamné peut-être, sans laisser tomber de vos lèvres un peu de cette bonté, de cette compassion que je lis dans vos yeux... Dites un mot, je vous en supplie,.... dites que votre cœur maternel a confiance... et que vraiment j'aime votre enfant comme personne au monde ne l'aimera jamais !

— Hélas ! monsieur, dit la marquise en portant son mouchoir à ses yeux, comment se peut-il qu'un homme qui montre des sentiments comme les vôtres ne croie pas en Dieu !

Le comte s'inclina, saisit la main de madame de Férias, et la baisant avec un respect attendri :

— S'il m'eût donné... et conservé une mère comme vous, madame, j'y croirais peut-être !

Le regard humide de la marquise se porta sur les yeux de son mari, et s'y arrêta un moment.

— Monsieur le comte, dit alors le marquis, vous trouverez bon que nous désirions, madame de Férias et moi, nous consulter plus sûrement avant de prendre une décision formelle. Veuillez donc nous conserver des dispositions de déférence auxquelles je ne vous cache pas que nous ferons probablement appel... Jusque-là nous n'approuvons pas mais nous voulons bien ignorer votre présence en ce pays.

Sur ces paroles, Raoul respira avec force, et un jet de sang colora son pâle visage.

— Merci ! dit-il d'une voix à peine distincte, et posant une main sur sa poitrine, il salua profondément les deux vieillards et se retira.

Le marquis et la marquise, demeurés en tête-à-tête, se regardèrent quelque temps sans parler.

— Mon Dieu ! dit enfin madame de Férias, qu'il me plait, mon ami !

— Oui, oui, sans doute, dit le marquis en hochant la tête ; mais prenons garde, ma chère... c'est un grand séducteur ?

— Voulez-vous dire que sa droiture vous soit suspecte ?

— Non... je ne dis pas cela ;... mais c'est un grand séducteur... Il m'a séduit moi-même, je l'avoue... J'ai

cherché dans mon esprit des arguments en sa faveur... Ce jeune homme, — qu'on serait heureux à tant d'égards d'appeler son fils, — a toujours vécu dans le mauvais courant du siècle... Je me suis demandé si quelque temps d'une vie nouvelle, entourée d'influences salutaires, ne pourrait pas le rendre à celui qu'il paraît si digne de connaître !

— Vous vous êtes rappelé, dit en souriant la marquise, miss O'Neil convertie, Jacques Féray consolé, notre brave curé sanctifié, et vous avez espéré que l'âme troublée de ce jeune homme pourrait s'apaiser et se purifier au souffle du même ange ?

— Oui, ma chère ; mais cette épreuve est bien grave, bien délicate, et il faut prendre conseil et nous recueillir avant de nous y engager.

Sibylle entra en ce moment dans le salon ; son regard ardent et curieux interrogea M. de Férias.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien, mon enfant, dit le vieillard en souriant, avec une nuance d'embarras, nous avons passé à l'ennemi !

— Comment ! s'écria Sibylle.

— Non, rassurez-vous... Seulement nous avons cru pouvoir ajourner nos arrêts de proscription... Nous voulons y penser, vous y penserez vous-même... Ce jeune homme ne demande que le droit de terminer son travail, qu'il nous présente comme un hommagé désintéressé de sympathie et de dévouement... Il s'engage d'ailleurs à respecter scrupuleusement votre repos... Mon Dieu ! sous cette clause, il nous a paru dur de traiter en malfaiteur un homme bien né... d'un grand talent... et après tout malheureux !... Nous y penserons, ma fille.

Sibylle accueillit cette communication avec tous les signes extérieurs de son respect habituel pour son aïeul, mais au fond de l'âme elle en fut altérée. Elle comprit que M. et madame de Férias avaient subi la fascination personnelle de Raoul, et elle se fit contre lui un nouveau grief de ce triomphe. Elle crut voir la défaillance de l'âge dans le trait de faiblesse qu'elle reprochait secrètement à ses vieux parents, et dont elle se représentait les suites avec désespoir. Elle seule savait au prix de quels combats, de quelles fièvres, de quelles insomnies elle était parvenue à étouffer, et à n'étouffer qu'à demi, une passion que son jugement condamnait. La présence de Raoul même invisible allait la rendre tout entière à ces agitations dont elle espérait à peine triompher deux fois. Elle était convaincue que la faute la plus grave qu'une créature humaine, et qu'une femme surtout, puisse commettre, c'est de laisser usurper par la passion, dans le gouvernement de sa destinée, la place de la raison et des principes. Elle sentit que l'abandon de ses guides naturels l'exposait à ce danger. Elle en frémit, et se détermina sur l'heure à tenter de sa personne un effort suprême pour rester maîtresse de sa vie. Laisant ses parents en conférence avec miss O'Neil et avec le curé, qui venait d'arriver au château, elle monta à cheval, sous le prétexte d'une excursion de charité, et, suivie de son vieux domestique, elle prit d'une allure rapide le chemin de Férias.

IV

L'EXPLICATION

Si nous sommes parvenu à donner une idée juste du caractère de Raoul, caractère où, sur un fond riche, mais déraciné de toutes bases morales, la passion et l'enthousiasme régnaient souverainement en guise de principes, et pouvaient se trouver vers le bien ou le mal avec une égale sincérité, on aura peut-être le secret de beaucoup

d'existences de ce temps qui, dans leurs contrastes et leurs variations, dans leur noblesse et dans leurs défaillances, semblent manquer de logique ou de droiture, et qui ne manquent que de foi. — On comprendra du moins dans quelles dispositions attendries, sereines et honnêtes Raoul rentra au presbytère à la suite de son entrevue avec les parents de Sibylle. Il les avait vus à demi gagnés, et, malgré toutes les réserves dont ils avaient enveloppé la tolérance qu'ils lui accordaient, il y sentait une sanction réelle de ses prétentions et de ses vœux. Il connaissait le respect et l'adoration de Sibylle pour les deux vieillards, et, assuré d'une alliance si puissante, il crut pouvoir s'abandonner franchement à ses espérances. Ces espérances avaient pris un caractère plus ardent et plus tendre depuis qu'il avait pénétré dans cet intérieur patriarcal et respé l'air de paix, de douceur et de dignité dont il semblait être parfumé. L'aspect même du château, le bon goût, l'ordre et le silence qui y régnaient, les grands jardins en fleur, le vitrage étincelant, les serres, les avenues et les bois, tout ce qu'il avait pu entrevoir de la demeure natale de Sibylle formait à la jeune elle-même un cadre harmonieux, à la fois sévère et gracieux comme elle. Il envisageait avec des effusions de cœur la pensée d'enfermer sa vie, son art, son avenir dans cette retraite bénie, à côté de celle qui lui paraissait être l'âme et le génie de ce lieu enchanté. Pour cet esprit troublé et pour ce cœur fatigué, un tel rêve, exalté par la passion, avait des délices incomparables.

Ne trouvant pas le curé au presbytère, il se rendit à l'église. En prévision du lendemain, les ouvriers venaient d'enlever les échafaudages qui encombraient la nef pour la restituer aux besoins du culte. Raoul profita de ce débarras pour examiner sous différentes perspectives l'effet général de son œuvre commencée, en se portant tour à tour sur différents points de l'église. Accoudé sur une des stalles du chœur, il s'absorbait dans ses observations critiques, quand il entendit la porte de l'église s'ouvrir, puis se refermer. L'instant d'après, mademoiselle de Férias parut dans la nef : elle s'arrêta quelques secondes, puis, apercevant Raoul, que l'étonnement retenait immobile sur le pavé du chœur, elle s'avança vers lui. A mesure qu'elle approchait, le pli sévère de ses sourcils et la décision hautaine de son regard faisaient passer dans les veines du jeune homme, surpris peut-être en plein rêve de bonheur, de douloureux frissons. — Il s'inclina.

— Dois-je me retirer, mademoiselle ? dit-il.

— Non, monsieur, je vous cherche.

Après un peu de recueillement, elle reprit :

— Je viens moi-même, monsieur le comte, vous prier de rendre à ma vie la liberté et le repos que votre présence ici lui enlève. Vous m'excuserez si j'hésite sur le choix des arguments que je dois employer pour vous y décider... Est-ce à votre conscience ou à votre honneur que je dois faire appel ?... Votre conscience, monsieur, ne reconnaît d'autres lois, je le crains, que votre fantaisie et votre bon plaisir, et vous me permettez d'en attendre peu de secours, puisqu'elle ne vous a pas interdit d'elle-même une conduite que la plus simple honnêteté réprouve.

Le ton âpre de Sibylle et la mesure étudiée de son langage glacé achevaient si cruellement de détruire les espérances dont Raoul s'était bercé un instant, qu'il se sentit défaillir à demi. Il porta une main à son front, qui s'était chargé d'une pâleur livide, et, s'appuyant de l'autre sur la stalle voisine :

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

— Je voudrais, poursuivit la jeune fille avec le même accent de hauteur, je voudrais compter davantage sur votre honneur, sur les sentiments de savoir-vivre et de délicatesse que les hommes les plus étrangers à la morale vulgaire sont encore forcés de respecter, quand ils sont des hommes bien nés, et qu'ils tiennent à en con-

server le nom... Permettez-moi donc de vous rappeler, monsieur, que s'il y a une loi d'honneur formelle et incontestable, c'est celle qui défend à un galant homme de s'imposer par la persécution et l'intrigue à un cœur qui le repousse.

— Mon Dieu ! répéta le comte, qui croisa les bras sur sa poitrine avec un air de froide résignation.

— Et si ce n'est pas assez, monsieur, pour vous toucher, je m'adresserai à votre raison, à votre bon sens... Cette entreprise, peu honorable, où vous vous obstinez, ne peut aboutir, laissez-moi vous le dire, qu'à votre confusion. Vous vous êtes gagné la partialité de quelques personnes que je respecte profondément, et vous vous flattez que je céderai un jour ou l'autre à leur influence... Eh bien, je vous atteste, monsieur, que vous vous faites illusion et que toute ma référence pour ces personnes ne saurait, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, me faire dévier de la ligne de conduite que je me suis tracée vis-à-vis de vous... et je vous atteste encore que votre persévérance, durât-elle des années, ne ferait que rendre vos prétentions plus vaines, en redoublant dans mon cœur les sentiments de dédain et de mésestime que de tels procédés m'inspirent.

Le comte de Chalys étendit les bras vers l'un des angles de l'autel.

— Tenez, mademoiselle, dit-il, je me demande si c'est vous qui parlez... ou bien si ce n'est pas une de ces statues de pierre que voilà !

Une flamme de colère s'alluma dans l'œil de Sibylle.

— Celle qui vous parle, dit-elle vivement, est une jeune fille odieusement outragée, et qui certes n'eût pas été soumise à cette indignité, si vous aviez vu près d'elle une seule main capable de la défendre ou de la venger !

A ces mots, une sorte de cri sourd s'échappa de la poitrine de Raoul ; sa main s'abattit lourdement sur le plat de la boiserie. Il marcha vers Sibylle, et la regardant en face :

— Retirez-vous ! lui dit-il.

Stupéfiée par le rayonnement effrayant de ses yeux, la jeune fille ne bougea pas.

— Retirez-vous ! répéta Raoul avec force... vous êtes une enfant insensée ! et vous me feriez perdre à moi-même la raison... avec la patience et le respect !... Quoi ! voilà donc vos vertus... votre charité... votre religion, mademoiselle Sibylle !... Bonté du ciel !... Je suis un homme sans conscience, sans honneur, sans cœur... sans âme !... Et pourquoi ? Est-ce parce que je vous aime tendrement, fidèlement, follement, à travers tous les dégoûts, toutes les amertumes, toutes les injustices dont vous m'abreuvez ?... Non !... c'est parce que je ne crois pas, n'est-il pas vrai ?... parce que je n'ai pas la foi ? Voilà le crime, n'est-ce pas ?... qui me vaut tant de réprobation et de mépris ?... Eh bien, je n'accepte pas votre anathème, entendez-vous ? et votre Dieu, s'il existe ne le sanctionne pas !... Mais quel est donc enfin ce comble de déraison et d'iniquité ?... Comment ! la dernière des vieilles femmes de ce village qui pour toute vertu vient, chaque dimanche, dormir au pied de cette chaire, sera une sainte à vos yeux !... Et moi, qui ai toute ma vie cherché la vérité de tout l'effort de ma pensée... et dans l'angoisse la plus sincère de mon âme, je serai un misérable !... Ah ! méprisez tant qu'il vous plaira ce qui est méprisable... l'incrédulité indifférente et railleuse... mais l'incrédulité qui souffre, qui implore, qui respecte... respectez-la !

La jeune fille, muette et comme pétrifiée sur les dalles, le regardait et l'écoutait avec un mélange singulier d'intérêt et de terreur. Il fit quelques pas précipités dans l'étroite enceinte du chœur, comme pour calmer la violence des passions qui l'agitaient ; puis ; s'arrêtant brusquement, et montrant la croix qui dominait l'autel :

— Prenez là, reprit-il d'un ton plus contenu, prenez là, mademoiselle Sibylle, une leçon de justice et de cha-

rité ! Rappelez-vous le cri de détresse et de défaillance qui s'est élevé de cette croix : " Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Eh bien, c'est le cri de toute ma vie, et de celle de bien d'autres en ce siècle. Est-il donc si coupable ?... Ah ! il y a des blasphèmes, sachez-le, qui valent des prières, ... et il y a des impies qui sont des martyrs !... Oui, je crois fermement, quant à moi, que les souffrances du doute sont saintes, et que penser à Dieu, y penser toujours, même avec désespoir, c'est l'honorer et lui plaire !...

Je crois que le seul crime irrémissible à ses yeux, c'est l'insouciance et la raillerie brutale vis-à-vis des grands mystères où il se cache, et qui nous environnent... Oui, passer sur cette terre, voir le ciel sur sa tête, la création tout entière autour de soi, ... et ne pas se demander jour et nuit le mot de l'éternelle vérité... oui, cela est coupable, cela est honteux et dégradant !... Mais se plonger de tout son cœur dans la recherche du vrai, appeler le Dieu qu'on a perdu, ... et même le maudire, s'il ne ne répond pas, ... porter cette pensée et cette tristesse à travers tout, ... en sentir sur son front la pâleur soudaine au milieu des plus riantes fêtes de la vie... est ce donc là de l'impiété, grand Dieu ?.. En tout cas, c'est la mienne !.. Si elle me fait criminel, je le saurai peut-être un jour ; ... je sais, quant à présent, qu'elle ne me fait pas heureux... Mais du moins, Sibylle, — écoutez bien ! — elle ne me dessèche pas le cœur, elle me remplit au contraire d'une compassion attendrie pour mes semblables, pour tous ceux qui me paraissent, comme moi-même, cruellement abandonnés en ce monde aux caprices du hasard, de la force et du mal ; elle ne m'ordonne pas de sacrifier à de misérables scrupules mes sentiments les plus vrais, mes élans les plus purs, elle ne m'apprend pas à immoler sur des mesquins autels, qu'aucun Dieu ne peut bénir, mon bonheur ou celui des autres ; elle ne me donne pas vos vertus, mais elle m'en donne une du moins que vous n'avez pas : — la bonté !.. Et maintenant, mademoiselle, Sibylle, soyez heureuse... Vous serez obéie !... Et j'ajoute que je vous connais assez désormais pour vous obéir sans regret !

En achevant ces mots, Raoul se détourna comme pour ne pas voir la jeune fille s'éloigner.

Sibylle parut hésiter un moment, puis s'avançant lentement vers lui :

— Raoul ! dit-elle.

En attendant son nom prononcé par cette douce voix sur le ton de la prière, le comte se retourna brusquement et regarda Sibylle avec un air de profonde surprise.

— Raoul, reprit-elle alors, vous aussi, vous êtes injuste, et vous me méconnaissez... Pouvez-vous croire vraiment que j'aie sacrifié vos sentiments, — et les miens, que je ne cherche pas à vous cacher, — à ces étroits scrupules dont vous parlez ? que j'aie craint, en vous aimant et en vous donnant ma vie, d'être impie et d'offenser Dieu ? Non, ... j'ai craint d'être plus malheureuse encore que je ne le suis, et de l'être surtout avec moins de dignité. — Tâchez de me comprendre, je vous en prie... Telle que le ciel m'a faite, s'il y a une pensée pour moi insupportable, c'est celle de tomber dans une de ces unions qui naissent du caprice d'un jour, — et qui ne lui survivent pas... Et ce n'est pas seulement ma fierté, Raoul, qui se révolte à cette pensée, ... c'est mon cœur, ... mon cœur, dont la tendresse vous est inconnue ! L'amour que j'aurais eu à vos offrir, je le sentais infini, je le sentais éternel ! et j'aurais voulu que le vôtre fût égal ! — Ah ! vous m'aimez, je le sais, ... et vous êtes un homme sincère et loyal ; ... mais ne savez-vous pas vous-même que deviennent en ce monde les sentiments les plus ardents et les plus vrais quand il ne s'appuient pas sur Dieu, ... quand ils ne se purifient pas, ... quand ils ne s'éternisent pas en lui ? Ne comprenez-vous pas, dites-le-moi, tout ce que doit ajouter de force et de consistance

à l'affection de deux cœurs... l'espérance commune d'un avenir sans fin ?... Eh bien, cette espérance, vous ne l'avez pas ! ce lieu impérissable nous eût manqué... Vous aimez ma jeunesse, — qui demain ne sera plus ; ... mais ce qui sera toujours, ... mon âme, — comment l'aimeriez-vous ? Vous n'y croyez pas !... Un jour j'aurais aimé seule !... J'en étais persuadée... Hélas ! je le suis toujours, ... et plutôt que d'affronter cette horrible douleur, j'ai voué ma vie à la solitude, à l'abandon, aux regrets, ... préférant briser mon cœur de ma main... que de le sentir jamais brisé par la vôtre.. Voilà mon crime, à moi, ... et malgré ce qu'il vous fait souffrir, je vous le demande avec confiance, Raoul, est-il indigne de votre pardon ?... me rend-il indigne de votre estime ?

Raoul resta un moment sans répondre, les yeux attachés avec un secrète admiration sur le visage de la jeune enthousiaste, qui, dans, le demi-jour mystique du chœur, brillait d'un éclat presque surnaturel. — Puis comme se parlant à lui-même :

— Pauvre enfant ! dit-il.

Élevant ensuite la voix :

— Oui, Sibylle, dit-il, je vous pardonne, ... je vous remercie même, ... quoique vous me désespériez, mais vous me parlez avec confiance, avec bonté, ... vous me traitez en ami, ... je vous remercie ! — Et pourquoi ne serions-nous pas amis ? N'ai-je pas eu cette consolation, dites, ne fût-ce que pendant mon séjour en ce pays ? Oh ! ne craignez rien ; ... je vous connais bien, maintenant, ... et je n'essayerai même pas de vous fléchir ; ... mais, à défaut d'un lien plus étroit, cette sympathie qui nous unit ne peut-elle avoir sa douceur, ... et ne sommes-nous pas capable tous deux d'une telle amitié ?

Sibylle secoua faiblement la tête avec une ombre de sourire.

— Ah ! dit-elle, si je pouvais espérer qu'un jour, ... si lointain qu'il puisse être, — je vous verrai prier là !

Raoul sourit à son tour :

— Vous ne voulez pas que je vous trompe, n'est-ce pas ?... Je ne le crois pas. Je suis si loin de la foi !... Et pourtant il me semble que si je devais m'en rapprocher, ... ce serait là, — dans cette chère église, ... près de ce digne prêtre... et près de vous !

Elle le regarda fixement ; puis elle s'avança vers l'autel, s'agenouilla sur les degrés, et se mit à prier avec ferveur, la tête dans ses mains. Raoul, debout et immobile contre la boiserie du chœur, contempla un instant la jeune fille prosternée, et, les traits de son visage s'agitant d'une émotion subite, il mordit ses lèvres et passa rapidement la main sur ses yeux.

Après quelques minutes, mademoiselle de Térias se releva, salua l'autel, et passant devant Raoul :

— A bientôt ! lui dit-elle en souriant.

Comme elle sortait du chœur, elle s'arrêta, attachant son regard sur la fresque ébauchée, et se retournant :

— C'est très-beau, monsieur ! — reprit-elle.

Puis elle s'éloigna, et Raoul n'entendit plus que le frolement de ses jupes traînant sur les dalles.

V

L'AMOUR DE SIBYLLE

Pendant qu'elle retournait au château, Sibylle était agitée d'une sorte d'ivresse : elle ne pouvait se dissimuler que la convention par laquelle s'était terminée son entrevue avec Raoul était un de ces compromis équivoques et suspects que la passion suggère ; elle était donc allée elle-même au-devant de cette défaillance qu'elle avait tant redoutée. Cependant elle ne se reprochait

rien. Elle le disait, et nous sommes loin de l'en blâmer, que trop de sagesse et de force touche à la dureté de l'égoïsme, et qu'un élan de l'âme, une faiblesse du cœur conseillent plus noblement, à certaines heures de la vie, que les règles de la plus haute raison. Elle concevait sans illusions toutes les délicatesses, tous les écarts, toutes les angoisses de l'épreuve qu'elle venait d'accepter ; mais elle les affrontait désormais avec une joie secrète : sa tendresse s'était réveillée tout entière et même exaltée au contact de la passion de Raoul. Elle avait appris en même temps à lui rendre plus de justice, à l'estimer plus haut, et dès ce moment il lui avait semblé qu'à la place des principes rigides auxquels elle avait obéi jusque là se posait devant elle un devoir à la fois plus élevé et plus doux, de se vouer au salut moral de cette âme qu'elle adorait, et de hasarder dans cette tentative généreuse son repos, sa réputation même, et s'il le fallait, sa vie.

La conséquence strictement logique d'une telle résolution eût été sans doute d'agréer sans conditions les vœux du comte ; mais si mademoiselle de Férias eut cette pensée, elle la repoussa, soit qu'elle ne pût vaincre si complètement la fière obstination de son naturel et les principes réfléchis de son esprit, soit qu'elle éprouva la crainte vague que le cœur de Raoul ne se prêtât plus avec la même ardeur au miracle qu'elle implorait pour lui, si elle ne cessait d'en être le prix.

Quelques instants plus tard, le marquis et la marquise entendaient de la bouche même de Sibylle le récit de sa campagne, laquelle, comme elle dit en riant, n'avait pas tourné à sa gloire. Elle termina en soumettant à leur approbation le traité de paix et d'amitié qu'elle avait cru devoir conclure avec M. de Chalys sous la restriction expresse qu'il abandonnerait toutes prétentions à sa main. Cette restriction expresse ne trompa pas plus M. et madame de Férias qu'elle ne trompait au fond Sibylle elle-même. Ils ne doutèrent même pas que dès cet instant leur petite-fille n'eût arrêté formellement dans sa pensée le projet de son union avec le comte, et que le temps d'épreuve qu'elle lui imposait ne fût simplement, suivant l'expression du vieux marquis, un moyen de sauver l'honneur des armes. Leur conférence avec miss O'Neil et avec l'abbé Renaud les avait d'ailleurs disposés de plus en plus en la faveur du comte, pour lequel le curé en particulier avait témoigné une prédilection tendre, disant que c'était une âme bien troublée sans doute, mais non perverse, qui offrait encore de la prise pour le ciel, et qu'il y aurait conscience à désespérer. Malgré tout M. et madame de Férias furent tentés de croire que Sibylle entraînait un peu trop vivement dans la voie où ils semblaient l'avoir eux-mêmes engagée. Le marquis la gronda doucement de son équipée ; il ne refusa pas de ratifier les préliminaires qu'elle avait signés avec Raoul, et de le traiter comme un homme distingué, un artiste éminent qui se trouvait par hasard dans le pays, et avec lequel on serait heureux d'entretenir quelques relations de temps à autre.

— Mais vous comprendrez, ma fille, ajouta le vieillard avec un sourire un peu ironique, quelle réserve doit présider à des relations dont le but, en définitive reste mystérieux !

M. de Férias, apparemment pour donner lui-même le ton de cette réserve désirable, accompagna dès le lundi suivant sa petite-fille et miss O'Neil dans une excursion au village, et tous trois vinrent surprendre M. de Chalys sur son échafaudage. Raoul avait passé la journée du dimanche, penché sur sa fenêtre, à recueillir d'une oreille émue les sons lointains de l'orgue, que la brise lui apportait avec les sourds murmures de l'Océan. L'apparition du marquis et de Sibylle lui parut d'un augure si excellent que ses beaux traits s'éclairèrent d'une splendeur de joie. M. de Férias, après avoir prodigué les éloges, informa M. de Chalys que si jamais il prenait une

heure de repos dans l'après-midi et que le hasard de sa promenade le dirigeât du côté du château de Férias, madame de Férias en serait très reconnaissante.

On peut croire que ce hasard ne se fit pas attendre. Raoul toutefois ne profita qu'avec beaucoup de discrétion des politesses du vieux marquis, dont il avait senti la mesure. Il trouvait d'ailleurs un charme si étrange dans l'espèce de noviciat romanesque auquel il était soumis, qu'il semblait craindre de l'abréger. Il osait à peine toucher à ce bonheur qui pouvait n'être qu'une illusion. La saison était admirable. Pendant que le soleil incendiait de ses feux l'étrange sommet des falaises et réjouissait dans l'herbe desséchée les petites sauterelles bleues qu'on voit sur ces côtes, il se cloitrait dans l'ombre et dans la fraîcheur de l'église, et il y goûtait entre son art et sa rêverie les heures les plus douces qu'il eût connues. Le curé ne manquait pas de venir chaque jour s'attendrir devant son œuvre. Il lui apportait des fruits de son jardin, que le comte dévorait comme un écolier, à la vive satisfaction du vieillard. Quand il arrivait à Raoul de se reposer quelques minutes en fumant à l'ombre des murs de l'église, le curé venait s'asseoir près de lui sur le gazon ou sur la pierre d'une tombe, et ils devisaient tous deux amicalement au bruit des flots tranquilles, qui mouraient au pied de la falaise.

Le comte avait un compagnon encore plus assidu et qui ne lui était pas moins cher, parce qu'il portait comme le vieux curé, la marque de Sibylle, et que, s'il n'était pas la rose, il avait vécu près d'elle. C'était Jacques Féray. Jacques Féray, dans sa flânerie perpétuelle, n'avait pas tardé à découvrir la chose merveilleuse qui se passait dans l'église de Férias. Il avait commencé par rôder timidement aux environs du porche, puis il s'était hasardé sur l'échaffaudage, où il était demeuré en extase devant le monde radieux qui sortait peu à peu des murailles et de la voûte. Raoul connaissait par Sibylle elle-même une partie de l'histoire de ce pauvre homme, sur laquelle le curé avait achevé de l'édifier. Par bonté naturelle et par une sorte de diplomatie innocente, il fit à Jacques un accueil encourageant, et il n'eut pas de peine à l'appriivoiser en lui parlant de Sibylle avec un accent de sympathie dont l'instinct du fou comprit la sincérité. Jacques, à dater de ce jour, jugea convenable de venir s'installer chaque matin sur le plancher de l'échaffaudage, d'où il surveillait le travail de Raoul avec un intérêt le plus ordinairement silencieux. Il ne tarda pas cependant à répondre aux questions que le comte lui adressait par intervalles sur le ton de bonhomie qui est particulier aux artistes. Sibylle était le thème habitué de ces dialogues bizarres.

— Tu l'aimes bien, mon garçon, n'est-ce pas ? lui dit un jour Raoul.

— Et vous aussi ? répondit Jacques Féray en souriant avec un air de ruse et de finesse. — Ne lui faites pas de mal ! ajouta-t-il d'un ton sévère.

La confiance croissante de Jacques dans son nouvel ami alla jusqu'à lui communiquer un secret chagrin dont il était cruellement obsédé. La femme et la petite-fille de ce malheureux reposaient dans le cimetière de Férias sous deux tombes de gazon, dont le relief, bien qu'affaibli par les années, était encore apparent. Depuis que l'intérêt pieux de Sibylle avait rendu un peu de paix et de lucidité à cette intelligence foudroyée, Jacques avait pris l'habitude de planter sur ces deux tombes des tiges de fleurs sauvages qu'il renouvelait avec soin lorsqu'elles étaient fanées. D'après les usages du pays, le moment était venu où cette partie du terrain consacré devait rentrer dans le domaine commun, et Jacques avait été instruit par on ne sait quel férocement plaisant de village de cette expropriation imminente : il savait que d'un jour à l'autre la pioche allait bouleverser ces deux tertres et tout ce qu'ils contenaient. Cette idée se présentait à l'esprit effaré de l'idiot avec un cortège d'images douloureuses et

sinistres. Il parlait d'ailleurs de ses alarmes à ce sujet avec tant de mystère et de circonlocutions que la véritable nature de son tourment avait échappé même à la pénétration de Sibylle. Raoul ne la devina qu'à force de patience, et grâce à l'intimité quotidienne et prolongée de ses relations avec le fou. Comme il venait de faire cette découverte, l'abbé Renaud entra dans l'église ; il le mit au courant en deux mots :

— Monsieur le curé, ajouta-t-il à demi-voix en terminant, je désire acheter ce terrain. Chargez-vous de cela et gardez-moi le secret, je vous prie.

Puis s'adressant à Jacques Féray :

— Ne te tourmente plus, lui dit-il, on ne touchera pas à tes tombes ; elles t'appartiennent, c'est arrangé.

Et il se remit à son travail. L'instant d'après, il sentit un froissement qui le fit retourner : c'était le fou qui avait saisi le bas de sa blouse et qui y collait ses lèvres. Une larme se détacha brusquement de l'œil de Raoul ; puis, apercevant à deux pas le curé immobile et attentif, il rougit, frappa du pied, et repoussant Jacques Féray avec une sorte de violence :

— Laisse-moi, donc, bête ! dit-il.

L'abbé Renaud s'était fait un devoir d'épier et de recueillir dans le caractère et dans la conduite de Raoul tous les traits qui pouvaient justifier les espérances auxquelles il s'était associé. Il ne manqua pas, malgré les recommandations du comte, de porter le soir même le récit de cet incident aux châtelains de Férias. Ces excellents cœurs en furent touchés au point de perdre ce qui leur restait de prudence formaliste, et le lendemain, dans la matinée, Raoul recevait une invitation à dîner au château. — M. et madame de Férias dînaient alors à six heures par une concession aux habitudes parisiennes de leur petite-fille. — C'était la première fois que Raoul pénétrait si particulièrement dans leur intimité : il fut surpris de l'expansion et de la gaieté dont Sibylle l'animait ; cette disposition riieuse, qu'il avait difficilement entrevue sous la contrainte de l'étiquette mondaine, ajoutait aux grâces sévères de la jeune fille une nuance charmante, et qui le ravit profondément. Il y eut toutefois dans le cours de cette heureuse soirée un moment délicat : ce fut celui où les domestiques du château envahirent le salon, suivant l'usage, pour faire la prière du soir en commun avec leurs maîtres. Quelques minutes auparavant, Sibylle avait prévenu le comte en souriant de la cérémonie qui se préparait :

— Allez faire une promenade dans le jardin pendant ce temps-là, ajouta-t-elle, je vous le permets.

— Mon Dieu, non : répondit-il du même ton, je ne veux pas être un objet de scandale dans votre maison.

Il prit sa place un peu à l'écart, les deux mains appuyées sur le dossier d'une chaise, dans une attitude de recueillement suffisant, et il se trouva payé outre mesure d'un acte de bon goût aussi simple par le coup d'œil de reconnaissance que Sibylle lui adressa à travers son dernier signe de croix.

Dès ce moment, les rapports de Raoul avec le château devinrent plus familiers, et cette scène de piété se renouvela plus d'une fois en sa présence. Elle lui causait une sorte d'émotion indéfinie qu'il éprouvait encore en assistant heure par heure à l'existence monastique du curé, et en respirant continuellement l'atmosphère de l'église et les vagues parfums du sanctuaire. Ce cadre singulier où sa vie se trouvait enfermée le faisait sourire quelquefois avec une sorte d'amertume dédaigneuse. Au fond, il ne s'y déplaisait pas. Les pratiques vieilles, lorsqu'elles sont entachées d'une superstition puérile et d'une basse dévotion, ont pour effet ordinaire d'inquiéter et d'effaroucher les esprits qu'elles prétendent édifier ; mais la vraie piété, les observances d'un culte pur, la discipline religieuse de la vie, sans doute parce qu'elles répondent à l'instinct le plus puissant et le plus élevé de notre nature, ont un charme sans égal, et qui semble être con-

tagieux. Quel est celui de nous, parmi les plus tièdes, qui, pénétrant à l'heure la plus troublée de sa vie morale dans un de ces intérieurs d'aïeul où une piété souriante et calme règle et sanctifie les habitudes de chaque jour, n'y ait pas senti des glans d'attendrissement, de regret et de désir ? Ce n'était donc point sans raison que les parents de Sibylle et Sibylle elle-même avaient espéré que Raoul n'échapperait pas à l'influence du milieu salubre qui l'enveloppait. Dans ce milieu, en effet, entre la simplicité évangélique du presbytère et la noblesse patriarcale du château, rien ne choquait son esprit, tout plaisait à son imagination, et tout apaisait son cœur. Il est peut-être vrai de dire que la vie factice et tumultueuse du monde, le contact d'une société dépravée, les jeux effrayants de la force et du mal sur la surface de la terre, contribuent plus encore que les arguments et l'orgueil de la raison moderne à jeter une intelligence dans les abîmes du doute. S'il y avait un lieu dans l'univers où l'homme pût n'avoir sous les yeux que l'aspect des grandes scènes de la nature et le spectacle d'honnêtes gens, il serait difficile que son âme, si bouleversée qu'on la suppose, n'y recouvrât pas un peu de paix et de confiance. C'était en quelque sorte dans ce coin idéal de l'univers que Raoul était transporté, et lui-même s'étonnait des couleurs nouvelles dont sa pensée s'imprégnait quelquefois sous ces cieux inconnus.

Il y avait encore bien loin sans doute de ces dispositions émues et de ces aspirations poétiques à une sérieuse renaissance morale et à une foi positive. L'esprit droit de Sibylle ne s'y trompait pas. Sans bien connaître les objections si multiples et si complexes dont s'alimente le scepticisme moderne, et qu'il est trop superflu d'indiquer à un lecteur de ce temps, elle comprenait qu'elles ne pouvaient céder en un jour à de vagues attendrissements. L'abbé Renaud la rassurait

— Dieu se sent, lui disait-il, et ne se prouve pas... Laissons ce cœur s'ouvrir encore plus largement, et les objections radicales de l'esprit viendront s'y perdre et s'y briser d'elles-mêmes. S'il croit une fois à Dieu, je me charge du reste !

Sibylle d'ailleurs semblait s'être fait une loi d'éviter avec tous, et surtout avec Raoul, ce texte d'entretien. Elle lui laissait même voir, dans le cours de leurs relations familières, une sérénité paisible dont il s'inquiétait, la prenant pour de l'indifférence : il craignait qu'elle n'eût vraiment accepté au pied de la lettre, et sans en attendre rien de plus, l'amitié passagère qu'elle lui avait permise ; quant à l'épreuve mystérieuse dont l'avenir de leur amour avait paru dépendre, elle n'y faisait aucune allusion, et il pouvait croire qu'elle n'y pensait jamais. — Elle y pensait toujours ; elle y pensait quelquefois avec de mortels découragements, quelquefois avec des ravissements où son cœur se fondait.

— Hélas ! dit-elle un jour au curé, n'y a-t-il pas de la folie à espérer qu'une âme si endurcie puisse être touchée en si peu de temps et par de si faibles moyens ?... Il faudrait qu'elle fût saisie !

Et après une pause elle ajouta avec un triste sourire :

— Il me semble quelquefois, mon père, que si je mourais,....il croirait !

Le vieillard ne put que lui faire signe de la main de chasser ces pensées, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Un autre jour, ayant cru surprendre sur le visage et dans les paroles du comte quelque symptôme heureux :

— Ah ! mon père, dit-elle au vieux prêtre, quel rêve je fais ? N'est-il point trop beau pour la terre ? Sauver du mal et ramener à Dieu celui qu'on aime,.... qu'on aime éperdument !

Et elle mit dans ce mot un accent de passion inexprimable.

— Ah ! quel rêve je fais ! répéta-t-elle.

Elle fondit en larmes à son tour, et cacha son front dans ses mains charmantes.

Cette étrange vie durait depuis deux mois environ, quand un soir, à la nuit tombante, M. de Chalys, qui avait dîné au château, prit le bras de mademoiselle de Férias et l'entraîna doucement dans l'avenue de châtaigniers qui s'étendait devant la grille.

— Mademoiselle, lui dit-il, est-ce que je me trompe ? je me figure que vous ne tenez plus à me convertir...

— Pourquoi, monsieur ? Parce que je ne vous catéchise pas ?... Outre que je suis une pauvre théologienne, je crains les rôles malséants... J'ai grande envie de vous convertir, ajouta-t-elle en souriant ; mais j'ai grande envie aussi de ne pas vous déplaire.

— Je ne sais pas trop dans quel rôle vous pourriez me déplaire, dit Raoul du même ton ; ... mais enfin, voulez-vous connaître l'état de mon âme, mademoiselle Sibylle ?

— Oui, s'il est meilleur qu'autrefois.

— Il est meilleur.

— C'est vrai ? dit-elle vivement.

Et il sentit le bras de la jeune fille trembler contre le sien.

— Il faut que ce soit bien vrai pour que je vous le dise, car rien ne me paraîtrait plus cruel que de m'abuser, et plus coupable que de vous abuser vous-même sur un tel sujet... Oui, vous et tous ceux qui vous entourent, vous me faites douter... de tous mes doutes. Il est si difficile, il est si révoltant de croire que des cœurs comme les vôtres soient sortis tout entiers de la matière, et qu'ils y rentrent tout entiers ! Chaque jour je me fortifie dans la pensée qu'il y a vraiment une source plus pure d'où les âmes descendent et où elles remontent, — comme les anges de la vision biblique... Oui, j'entrevois Dieu par éclairs depuis quelque temps avec une certitude qui m'éblouit... Ce Dieu n'est pas encore le vôtre sans doute ; ... mais enfin, dites-moi, mademoiselle Sibylle, que vous êtes contente !

— Contente ! dit-elle d'une voix basse et pénétrée, non, je ne suis pas contente, ... mais j'ai le ciel dans le cœur !

Ils continuèrent à marcher quelque temps en silence sous les sombres arcades de l'avenue. Sibylle tout à coup lui tendit la main :

— Mon ami ! murmura-t-elle.

Il prit cette main et la serra sans parler... Elle s'éloigna aussitôt, et il vit son ombre se perdre dans les jardins.

Après la plus heureuse nuit de sa vie, mademoiselle de Férias eut le lendemain un triste réveil. L'abbé Renaud vint lui annoncer que M. de Chalys avait reçu dans la matinée une dépêche qui le forçait de partir immédiatement pour Paris. Raoul comptait d'ailleurs revenir sous peu de jours. Il avait prié le curé de remettre à mademoiselle de Férias la dépêche qui motivait son départ. Elle contenait ces trois mots :

« Viens vite !

« GANDRAX. »

En lisant cette signature, Sibylle pâlit.

VI

L'AMOUR DE CLOTILDE

À l'heure même où, sous la voûte des avenues de Férias, Sibylle laissait tomber sa main et son cœur dans

la main de Raoul, une scène d'amour fort différente se passait dans le salon d'une de ces élégantes résidences d'été qu'on voit suspendues à peu de distance de Paris sur les côtes du Lucionnes. La baron de Val-Chesnay, propriétaire de cette habitation, avait eu ce jour-là à dîner un ami qu'il s'était fait depuis quelque temps, sans trop savoir comment ni pourquoi. C'était Louis Gandrax. Pour s'introduire sur le pied de la familiarité dans la maison de ce jeune homme, Gandrax n'avait pas eu besoin de déployer les souplesses stratégiques qui sont d'usage en pareil cas, et auxquelles la roideur de son naturel se fût difficilement prêté. Le génie de Clotilde avait pourvu à tout. Comme toutes les femmes à tête forte qui méditent d'unir les agréments de l'indépendance aux bénéfices d'une situation régulière, elle avait jugé bon d'affermir préalablement sur les yeux de son mari le bandeau d'une confiance à toute épreuve. Avec une imagination de feu et sains principes, elle avait su lui persuader qu'elle était à la fois une sainte et un marbre. M. de Val-Chesnay, pénétré de cette flatteuse conviction, nourrissait pour cette belle statue de secrètes ardeurs qui n'étaient égalées que par son respect. S'il lui arrivait de rechercher parfois dans les théâtres ou dans les tribunes du sport quelques amours moins éthérées et plus en harmonie avec l'argile inférieur dont il se sentait pétri, il en rapportait des remords et des terreurs qui n'échappaient point à Clotilde et qui achevaient de lui assurer l'empire. Le jeune baron, malgré tout, était trop amoureux de sa femme pour n'en être pas jaloux. Ce fut donc avec une véritable satisfaction qu'il la vit un jour tourner l'activité de sa pensée vers les hautes spéculations de la science, sous la direction spirituelle de Louis Gandrax. La réputation de Gandrax était d'ailleurs particulièrement rassurante ; l'intégrité de ses mœurs n'était pas moins notoire que son talent. M. de Val-Chesnay crut donc dans sa mince cervelle faire un coup de diplomatie raffinée en ménageant à sa femme ces innocents loisirs, et en attirant dans son intimité domestique un homme qui semblait devoir y être une égide plutôt qu'un danger.

Le premier charme de Gandrax aux yeux de Clotilde avait été le reflet que jetait sur lui son amitié avec Raoul. Puis peu à peu la puissance personnelle, la beauté imposante et la célébrité du jeune savant avaient exercé sur l'esprit de Clotilde une sorte de fascination qu'elle avait pu prendre pour de l'amour. Désespéré à ce moment même par l'abandon et par le départ de M. de Chalys, dont elle avait fini par perdre les traces, elle s'était livrée brusquement à cet entraînement équivoque dont un goût subit pour les curiosités de la science fut le mensonge inutile. Ce ne fut pas toutefois sans sincérité ni sans ardeur que cette jeune femme essaya de s'initier aux graves études qui occupaient Gandrax, et de donner à leur liaison un caractère élevé qui en rachetât vis-à-vis d'elle-même les tristesses et les rougeurs. Née avec de grandes passions, Clotilde n'était pas une âme basse, et même dans ses fautes on devait retrouver les indices d'une noblesse originelle étouffée par une éducation détestable.

Louis Gandrax avait eu une jeunesse ascétique. Assailli dans sa maturité par un de ces amours vengeurs que déchaîne quelquefois le démon de midi, il avait transigé avec son orgueil, qui était sa maîtresse vertu, par un singulier compromis. Impuissant à vaincre sa passion, il avait cru faire acte de supériorité dominatrice en l'imposant à Clotilde, et il était parvenu ainsi à ériger en nouveau triomphe de sa volonté ce qui n'en était au fond qu'une défaillance. Ce triomphe l'enivra. Epris jusqu'au fond de ses veines de la beauté de Clotilde, secrètement touché de l'auréole de gloire mondaine que cette conquête élégante ajoutait à son front sévère, il s'abandonna avec une sorte de candeur aux délices et aux vanités d'un amour qui lui paraissait compléter sa fière personnalité. Il arrangea pour toujours son existence dans ce

cadre idéal, et il se vit même couronné devant la postérité du prestige d'une de ces grandes liaisons en même temps profanes et intellectuelles que l'histoire ne dédaigne pas de consacrer. Dès ce moment, le jeune matérialiste foula d'un pied souverain cette terre qui semblait lui appartenir, et il put se répéter, avec plus de certitude que jamais, son axiome favori : " Il y a un Dieu !... c'est l'homme qui sait et qui veut ! "

Il ne savait pas tout cependant, et il devait s'en convaincre formellement dans cette soirée même où nous le retrouvons à Luciennes entre madame de Val-Chesnay et son mari. Sous le prétexte ordinaire d'études et d'expériences scientifiques, il avait passé la journée chez Clotilde, qui s'était organisé un petit laboratoire dans sa villa. Elle lui avait communiqué à son arrivée une lettre qu'elle venait de recevoir de sa pieuse tante, et dans laquelle madame de Beaumesnil lui révélait la présence du compte de Chalys à Férias, en joignant à cette nouvelle quelques détails venimeux sur la personne de Raoul, sur son genre de vie et sur ses relations avec Sibylle. Madame de Val-Chesnay s'était extrêmement divertie à la pensée du comte de Chalys transformé en ermite et en enfant de chœur. Gandrax s'était contenté de lever les épaules et d'éviter ce sujet d'entretien. Clotilde avait paru distraite le reste du jour, et pendant le dîner, en particulier, elle avait décoché à Gandrax quelques traits de mauvaise humeur, qui, sans inquiéter le jeune savant, avaient légèrement blessé son orgueil. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que la nature orageuse de Clotilde soulevait quelques nuages dans leur ciel. Gandrax avait coutume d'opposer victorieusement à ces caprices passagers la froideur sarcastique et hautaine que son langage et sa physionomie exprimaient avec prédilection. Il était toujours sorti de ces épreuves, avec une confiance plus forte dans cette suprématie irrésistible et magnétique qu'il aimait à se reconnaître. Il ménageait ce soir-là à son élève une de ces répressions ironiques ; il attendait donc avec impatience que M. de Val-Chesnay voulût bien, suivant son usage, aller fumer dans son parc ou bien dans ses écuries, et le laissât en tête-à-tête avec Clotilde dans le salon d'été, où ils avaient passé en quittant la table.

Mais Clotilde, de son côté, lui ménageait une surprise. Elle venait de s'étendre sur une causeuse dans une attitude de nonchalance épuisée. Au moment où le débonnaire baron s'esquissait discrètement, elle l'appela tout à coup d'une voix caressante :

— Roland, fumez donc ici, mon ami, je vous en prie!... Nous sommes seuls, ... et je vous ai vu si peu aujourd'hui!

M. de Val-Chesnay, peu habitué à ces élans de tendresse, s'arrêta tout interdit. Il murmura quelques mots de gratitude, alluma un cigare, et s'établit dans un coin retiré du salon, pendant que Gandrax s'asseyait avec un peu de brusquerie à deux pas de la causeuse et lançait à Clotilde un coup d'œil sévère. La jeune femme n'y prit point garde : elle contempla vaguement, pendant quelques minutes, à travers la porte entrouverte, les rayons de lune qui se jouaient dans les ombrages du parc et dans les brumes de l'automne ; puis, s'adressant de nouveau à son mari du même accent affectueux et pénétré :

— Mon ami, reprit-elle, où êtes-vous donc ? Pourquoi si loin ?... J'aime l'odeur de vos cigares... Venez donc ici !

Elle lui montra du bout de son éventail une espèce de gros tabouret qu'elle approcha elle-même de la causeuse.

Roland s'était empressé de se rendre à cet appel. Elle laissa pendre sa blanche main sur la tête du jeune homme, puis, le forçant de se renverser sur le bord de la causeuse, et se penchant alors gracieusement au-dessus de son front, elle le regarda dans les yeux.

— Vous êtes joli ! dit-elle à demi-voix.

Et elle reprit sa pose rêveuse, sans cesser de promener sa main sur la tête blonde de Roland.

Après un silence, elle se tourna subitement vers Gandrax :

— Quelle belle soirée, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— Très belle ! dit Gandrax.

— J'adore ces premiers soirs d'automne!... Vos cheveux sont comme de la soie, Roland... Avez-vous remarqué, Gandrax, les cheveux de mon mari ? Des cheveux d'enfant, ... et d'honnête homme !

— Tout à fait, murmura Gandrax.

Il y eut un nouveau silence. Elle se mit à rire.

— Voyons, Roland, reprit-elle, j'abuse de votre bonté... Allez voir un instant vos cheveux, je vous le permets, — d'autant plus qu'à la longue cette fumée de cigare... Oh ! elle ne me fait pas mal, non !... mais elle me grise, ... elle m'enivre !... Allez, mon ami... je vous donne vingt minutes, ... mais pas une de plus, vous entendez ?

Le jeune baron, hébété de son bonheur, appuya ses lèvres sur la main de sa femme, et sortit en triomphe.

Gandrax le laissa s'éloigner ; puis il se leva, et affectant vainement le calme, car sa voix tremblait de colère :

— Clotilde, dit-il, vous allez bien vouloir m'expliquer cette scène, n'est-ce pas ?

— Quelle scène, mon ami ? dit Clotilde d'une voix douce et traînante.

— La scène d'atroce coquetterie que vous venez de jouer là !

— Comment !... il faut vous l'expliquer ?... vraiment ? Vous ne la comprenez pas tout seul ?

Elle sourit.

— Oh ! ne plissez pas votre sourcil olympien... vous perdez vos peines, allez ! Eh bien, cette scène, je vais vous l'expliquer d'un mot, ... mais enfin mieux vaut tard que jamais !

Elle se dressa alors sur la causeuse, le regarda en face, et, accentuant tout à coup sa parole avec une sombre énergie :

— Vous m'ennuyez !... Comprenez-vous ?

Gandrax demeura d'abord immobile, puis brusquement, comme s'il eût reçu dans la tête une balle de pistolet, il tourna sur ses talons en chancelant ; il se remit toutefois par un effort de volonté suprême, fit quelques pas dans le salon, et, revenant vers Clotilde, qui, toujours à demi couchée, mais le buste rigide et la tête haute, l'avait suivi d'un œil impitoyable :

— Une insulte, dit-il froidement, n'est pas une explication. Que s'est-il passé ? que se passe-t-il ? Pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

— Pourquoi ? reprit-elle du même ton âpre et violent : parce que je ne vous ai jamais aimé ! parce que jamais une femme ne vous aimera, ... à moins que vous n'alliez la chercher dans la fange d'un harem ! parce qu'avec toute votre science vous n'avez ni cœur, ni âme, ni esprit... ni rien de ce qui peut relever à ses propres yeux une femme qui tombe, lui voiler sa faute, lui ennoblir sa faiblesse, lui charmer sa honte, ... rien de ce qui peut lui faire quelquefois de son amour un rêve généreux, un enthousiasme, une poésie, ... une religion !... Non Dieu merci, je ne vous ai jamais aimé ! Je n'ai aimé en vous que l'ombre de votre ami, ... de votre ami que j'adorais, que j'adore toujours !... Et ce que je vous dis là, je l'ai dans le cœur depuis la première heure, sachez-le. Je me résignais cependant, j'essayais de me tromper, de me persuader que je vous aimais, car une femme qui en est à sa première faute s'y attache avec désespoir, si indigne qu'elle ait reconnu son complice !... Et vous, vous avez cru que vous me domptiez, que vous me fasciez, que vous étiez mon maître et seigneur !... Pauvre homme !... vous voyez si j'ai peur ! — Tenez, n'en parlons plus... Je pense que vous comprenez maintenant ?... Au surplus, que vous compreniez ou non, cela m'est égal ! L'important est d'en finir, ... finissons-en donc... Allez-vous-en !... et tâchez que je ne vous revvoie jamais, car vous me faites horreur, — simplement.

Et elle se recoucha sur la causeuse.

Gandrax sortit... Pendant qu'il gagnait la plus proche station du chemin de fer, il s'arrêta de temps à autre et portait la main à son front, croyant sentir le sol trembler sous ses pieds. Il était onze heures du soir quand il fut rendu chez lui. Il entra dans son laboratoire et se jeta sur une chaise ; puis au bout d'un instant, comme si l'immobilité lui eût été insupportable, il se releva et se mit à se promener d'un pas lent et régulier dans la longueur de la vaste pièce. Le martèlement précipité de ses tempes sonnait à ses oreilles comme un tocsin. Tous les bruits du chaos remplissaient son cerveau. Dans ce réveil brutal, dans cette chute immense et sans retour des hauteurs de son orgueil, il cherchait confusément quelque soutien auquel il pût se rattacher : il n'en trouvait pas. Sa science, ses livres, sa gloire, sa noble pauvreté même, dépouillés à jamais du charme dont l'amour de Clotilde les avait empreints, lui semblaient choses odieuses. En dehors de lui, aucune force, aucune consolation, aucune espérance, — le vide. Il eût voulu pleurer ; mais il ne restait pas dans son âme desséchée une soule des sources d'où peut jaillir une larme. Il continua de marcher ainsi d'un pas de spectre jusqu'aux premières lueurs du jour : quand l'aube blanchissant les fenêtres vint donner à son cauchemar une réalité plus irrécusable et plus poignante, quand il fallut recommencer la vie avec cette honte au front et cette blessure au cœur, il ne le put pas. — L'idée de la folie traversa son cerveau : il s'approcha brusquement d'un des rayons qui garnissaient les murs, saisit une fiole pleine d'une liqueur brune, et la vida d'un trait. — Puis il reprit sa promenade avec une gravité lugubre, son pas s'alourdissant par degrés. Tout à coup il s'arrêta, agita les bras convulsivement et tomba sur le carreau. Au bruit de sa chute, quelques gens de la maison accoururent : on le porta sur son lit, et un médecin fut mandé. Après deux heures d'un assoupissement mêlé de délire, il se réveilla et eut la force de dicter sa dépêche à Raoul.

Raoul arriva dans la soirée de ce même jour, et se fit conduire chez Gandrax en descendant de wagon. Il gravit l'escalier sans avoir trouvé à qui parler. La chambre du savant était une sorte de cellule claustrale ; une petite lampe l'éclairait faiblement.

Une vieille femme lisait dans un coin. Contre la muraille blanchie à la chaux était appliqué un lit de fer dans lequel Raoul aperçut Gandrax. Ses cheveux noirs étaient repoussés et rejetés en arrière, dégageant son front couvert d'une pâleur cendrée. Un sourire passa sur ses joues creuses et dans son œil flamboyant quand il vit entrer Raoul. Il lui tendit la main avec effort :

— Ah ! dit-il d'une voix profonde, je suis bien aise de t'avoir revu.

— Mais, grand Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ! Depuis quand es-tu malade ?

Gandrax fit un signe à la femme qui le gardait : elle sortit aussitôt. Il désigna alors du doigt à Raoul la fiole vide qui était posée près de la lampe. Raoul l'examina à la hâte : un pli douloureux contracta ses traits ; il se rapprocha du lit, et regardant fixement Gandrax :

— Clotilde ? dit-il.

— Oui, dit Gandrax.

Et après une pause :

— La première faiblesse de ma vie, ... et la dernière !

— Ah ! malheureux : Mais si tu as résisté jusqu'ici on peut espérer ... L'opium pardonne... Où est le médecin ? que dit-il ?

— Le médecin, c'est moi... Il dit que le système nerveux est détruit, et que je suis perdu... Je ne suis plus qu'une matière qui se transforme.

— Mais tu peux te tromper, s'écria Raoul avec agitation. Voyons, laisse-moi appeler quelqu'un ; qui veux-tu ?

— Personne, ... ne me trouble pas ; assieds-toi.

M. de Chalys se laissa tomber sur une chaise à côté du lit :

— Souffres-tu beaucoup, mon ami ?

— Beaucoup... J'ai fait une faute, ... la dose était trop forte ; mais j'étais fou.

Après un moment, un éclair d'ironie glissa sur la bouche amincie de Gandrax :

— Et toi, reprit-il d'une voix sourde, tu seras la messe, dit-on ?

— Mon ami, je t'en prie...

Il y eut un long silence, pendant lequel on n'entendait dans la triste chambre que la respiration sifflante du malade et les faibles battements d'une montre posée sur son chevet. L'œil de Gandrax cependant, attaché avec instance sur celui de Raoul, paraissait exprimer une sorte d'inquiétude pénible :

— Tu désires quelque chose, Louis ? dit Raoul en se penchant vers Gandrax.

— Pourquoi ne pleures-tu pas ?

— Mon ami ! je fais un rêve affreux ; je suis terrifié !

— Il ne pleure pas !... murmura Gandrax.

Après une nouvelle pause, il éleva plus fortement la voix.

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt minuit.

— Quel jour ?

— Jeudi.

— Donne-moi ta main, ... donne vite !

Raoul se leva vivement et lui prit la main :

— Louis, dit-il, n'as-tu rien à me recommander ? n'as-tu rien qui te tourmente ? Es-tu bien maître de ta pensée en ce moment terrible ?... Es-tu sûr ?... Sais-tu bien ce que tu es, ... où tu vas ?

— Où je vais ?

Un sourire effrayant retroussa les lèvres de Gandrax : il se dressa à demi sur sa couche, retira brusquement la main que tenait Raoul, et l'abaissant vers le sol par un geste d'une énergie farouche :

— Là ! dit-il.

Sa main demeura pendante contre le drap ; ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et sa tête inerte retomba sur l'oreiller. — Raoul, après une minute de contemplation silencieuse, cacha son front dans ses mains, et des larmes ruisselèrent à travers ses doigts crispés : mais Gandrax ne pouvait plus les voir.

M. de Chalys veilla seul près des restes de son ami.

— Le surlendemain, la cérémonie des funérailles eut lieu dans l'église Saint-Sulpice avec un mélange de pompe et d'austérité qui rappelait à la fois les honneurs mérités et la digne pauvreté du jeune savant. En entrant dans l'église, Raoul aperçut dans un des bas-côtés une femme vêtue de noir, dont l'air de jeunesse et de délicate le frappa ; il sentit un frisson passer dans ses veines. C'était Clotilde en effet ; poussée par ce goût des émotions fortes et dramatiques qui est propre aux femmes de son espèce, ou peut-être par quelque secret sentiment de remords et de pitié, elle avait recherché ce spectacle. On l'entendit à plusieurs reprises pleurer sous son voile. Ces pleurs étaient sincères ; mais elle pleurait sur elle-même bien plus que sur la victime de son cruel amour. Sa destinée semblait se teindre à ses yeux du jour lugubre et des flammes bleutées dont l'église était remplie. Elle s'épouvantait de son avenir. Elle se rappelait aussi avec attendrissement les scènes heureuses de son enfance, les bois et les campagnes de Férias, la paix qu'elle y avait laissée. Parmi ces souvenirs, il y en eut un toutefois qui se dressa soudain devant elle et qui l'obséda avec une persistance étrange : ce fut la vision du fou Féray couché sur le pavé de la cour de Férias, et soulevant tout à coup les oripeaux ensanglantés dont elle l'avait affublé pour lui adresser de la main, comme

una des tragiques prophétesses de Macbeth, une vague menace de royauté et de malheur.

Vers le milieu du jour, le comte de Chalys, après avoir accompli jusqu'au bout son douloureux devoir, rentra à son hôtel. Il s'était retiré dans un grand salon du rez-de-chaussée fermé depuis longtemps, et où la lumière du dehors pénétrait à peine par une fenêtre dont on avait ouvert les volets. La porte s'ouvrit tout à coup et un vieux domestique s'y montra timidement.

— C'est une dame que monsieur le comte attend, dit-il.

Raoul se leva avec impatience.

— Mais je n'attends pers ~~me~~.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que madame de Val-Chesnay était dans le salon. Le vieux domestique sortit à la hâte.

Clotilde s'était arrêtée immobile devant Raoul. Son voile était baissé, laissant entrevoir sa pâleur ardente et ses yeux de flamme. Sous ses vêtements de deuil, relevés d'ornements de jais, sa taille superbe, sa grâce sombre, sa fière beauté, resplendissaient d'un éclat saisissant. Raoul la regardait avec un air d'indécision et de colère. Elle repoussa lentement son voile et attacha sur lui un œil suppliant.

— Que voulez-vous ? dit durement le comte.

— Votre pitié, Raoul.

— Je vous la refuse !

— Il se détourna et fit quelques pas. Puis revenant vers elle :

— Savez-vous qu'il est tué ? reprit-il. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends ! Si vous le savez, je vous trouve hardie de vous présenter ici !

— Je le savais ! murmura-t-elle.

Elle se jeta sur un divan, cacha sa tête dans la soie des coussins et sanglota. Raoul marcha quelques minutes à grand pas dans l'obscurité de l'immense salon, et, s'arrêtant en face d'elle brusquement :

— De grâce, madame, reprit-il, finissons ! Tout ceci est inutile... et répugnant.

Elle releva le front.

— Mais enfin, dit-elle, savez-vous bien vous-même ce qui s'est passé ? Croyez-vous donc être si étranger à ce malheur... à ce crime... que je venais pleurer avec vous ? N'est-ce pas vous qui m'avez poussée à ce vertige... dont voici les suites ?... Ne m'avez-vous pas demandé mon amour ?... L'ai-je révé, dites ?... Et le jour où il vous a appartenu, ne m'avez-vous pas torturée, humiliée, désespérée... en vous donnant à une autre sous mes yeux ? Et vous me refusez aujourd'hui un mot de pitié... un mot de pardon ?... Et qu'avez-vous pourtant à me pardonner... si ce n'est de vous avoir aimé trop fidèlement à travers ce fantôme d'amour que j'avais saisi dans mon désespoir, parce qu'il était encore un souvenir, une ressemblance de vous, parce qu'il me parlait de vous parce qu'il vous aimait !... Eh ! grand Dieu ! c'est ce qui l'a tué, si vous l'ignorez, car le moment est venu où je me suis réveillée de ce songe avec horreur ; ... je n'ai pu le tromper plus longtemps, — le cri de la vérité s'est échappé de mon cœur, et l'a foudroyé !... Plaignez-le ; moi, je l'envie ! Il ne souffre plus !

Elle plongea son front pâle dans ses mains et se remit à sangloter avec violence.

— Madame, dit Raoul avec gravité, je ne vous reproche rien, et je me reproche amèrement, à moi, la conduite inconsidérée qui a pu vous préparer de telles fautes et de tels chagrins... Je vous en demande même pardon, si vous le voulez. Maintenant vous devez comprendre que nous sommes séparés par le plus profond des abîmes, et que cette explication ne saurait se renouveler ni même se prolonger entre nous sans prendre une couleur odieuse... Allez, je vous en prie.

M. de Chalys, en terminant ces mots, se laissa tomber sur un fauteuil, comme accablé par les sensations pénibles de cette scène. La jeune femme s'était levée.

— Je m'en vais, murmura-t-elle avec douceur. Ne me donnez-vous pas votre main, Raoul.

Raoul fit un geste rapide de refus, et se détourna en appuyant son front sur sa main.

— Ah ! reprit-elle du même accent suppliant, que vous êtes dur ! Je vous demande si peu, ... moi qui vous avais tant donné ! Est-ce que cet amour enfin, — l'unique de ma vie !... ne me vaudra pas à ce dernier moment... une parole de bonté... de compassion ?... Ah ! soyez sûr que je respecte tout ce qu'il faut respecter ; mais il y a une chose pourtant que je veux vous dire avant de vous quitter... pour toujours sans doute !

Il entendit un bruit de soie froissée : elle s'était mise à genoux et se traînait sur le tapis,

— Raoul, poursuivit-elle, je ne veux rien, je le sais trop... On m'a perdue dès l'enfance en ne me laissant connaître d'autres lois que mes passions ; aussi je n'ai pas un seul mérite au monde, pas une vertu, pas une croyance... Je sais aimer seulement, ... et je vous aime !... Vous êtes ma religion !... je vous aime... comme je voudrais aimer Dieu ! Ah ! si vous m'aviez mieux connue, vous n'auriez pas tant dédaigné peut-être une tendresse comme la mienne, ... car je vous jure qu'il n'y en a pas une semblable sous le ciel !... Maintenant tout est fini, je je le sens, ... et il y a presque de la démence à espérer que votre cœur s'ouvre jamais pour moi... Sachez bien cependant, ... voilà ce que je veux vous dire, ... sachez que je vous reste consacrée et dévouée, ... et qu'à l'heure où vous le voudrez... sur un mot, sur un signe, ... je quitterai tout pour vous suivre au bout du monde à deux genoux, comme votre servante et votre esclave !... Adieu !

Elle saisit une des mains de Raoul, la serra follement sur son sein et la pressa sur ses lèvres. — Raoul se dégagea avec une sorte de violence, releva la jeune femme brusquement, et, se levant lui-même :

— Je vous en supplie !... dit-il d'une voix basse et impérieuse.

Elle était debout, toute frissonnante et comme près de défaillir.

— Dites-moi que je vous fais pitié, murmura-t-elle et je pars !

— Oui, vous me faites grande pitié, Clotilde. Allez.

Elle fixa encore sur lui ses yeux noirs, qui étincelaient sous ses pleurs, soupira longuement et sortit à pas lents.

Le surlendemain, dans la matinée, M. de Chalys remontait en wagon et reprenait le chemin de Férias.

VII

LE CYGNE.

Ce n'était pas sans quelque hésitation que le comte de Chalys avait pris le parti de retourner à Férias. Son bref séjour à Paris et les événements qui l'avaient marqué semblaient avoir rompu le charme dont la main délicate et pure de Sibylle l'enveloppait depuis quelques mois. Il s'était comme éveillé de ce rêve, et il y voyait une sorte d'enfantillage à demi ridicule auquel il s'étonnait de s'être prêté si longtemps. Cette sombre disposition de son esprit ne fit que s'irriter dans le cours du voyage. Le contact de la vie réelle, de ses tristesses et de ses dépravations avait rejeté sa pensée dans tous les découragements et dans toutes les ironies du scepticisme ; la mort sèche et brutale de Gandrax l'avait replongé en pleine matière, son entrevue même avec Clotilde l'avait profondément troublé. Malgré les révoltes de sa conscience, les transports, les ardeurs, les paroles enflammées de la jeune femme avaient fait monter à son cerveau la fumée des amours païennes, et lui laissaient encore dans

les veines une ivresse secrète ; il l'a voyait toujours à genoux devant lui, dans le désordre de ses pleurs, de sa beauté et de sa passion. Loin de lui faire un crime de cette passion emportée et prête à tous les sacrifices, il était tenté de l'admirer et de la déifier comme une vertu supérieure à toute autre, et près de laquelle l'amour scrupuleux et timoré de mademoiselle de Férias pliait étrangement. Il était parti cependant, peut-être pour épargner à Sibylle un coup trop soudain, peut-être pour se soustraire lui-même à des entraînements dont il sentait l'horreur.

Quand il arriva le soir au presbytère, l'abbé Renaud à qui il avait écrit la veille pour le préparer à son retour l'informa que la famille de Férias l'attendait pour dîner. Il retint la voiture qui l'avait amené de la gare, et se fit conduire au château. L'accueil affectueux et presque filial qu'il reçut ne put vaincre la froideur chagrine qu'il avait dans le cœur, et que son visage et son accent même trahissaient. Les tristes circonstances qui l'avaient appelé à Paris, le deuil qu'il en avait rapporté expliquaient suffisamment son attitude au marquis et à la marquise de Férias ; mais Sibylle parut être plus clairvoyante. Il y avait dans son premier regard lorsqu'elle avait tendu la main à M. de Chalys une expression de curiosité inquiète qui le surprit et l'embarrassa. Dans cette nature fine, délicate et sensitive à l'excès, le tact et le pressentiment devait approcher de la divination. Elle ne cessa de l'observer pendant le dîner avec le même air d'anxiété. Elle remarqua qu'il sortait du salon, contre sa coutume, à l'heure de la prière, comme pour éviter d'y assister. Elle remplit d'ailleurs pendant le reste de la soirée son rôle de maîtresse de maison avec son calme habituel, quoiqu'elle fût fort pâle. Elle se mit un instant au piano, servit le thé et crayonna sur un bout de table, à l'ombre de ses blonds cheveux, en échangeant avec M. de Chalys quelques paroles indifférentes.

Il était dix heures et demie quand il se retira. En sortant du château, il s'arrêta sur le haut du perron comme frappé du spectacle qui s'étendait sous ses yeux. La soirée, déjà froide, était belle et pure : un mince croissant d'argent glissait sur la profondeur de l'azur, et allait disparaître derrière la cime noire des bois ; il répandait encore une aube limpide dans l'enceinte de la cour, et un peu au delà quelques pâles rayons miroitaient faiblement sur le vitrage des serres, dans l'eau des bassins et sur le plumage éclatant d'un cygne immobile. C'était une scène de paix et d'un silence comme enchantés. Raoul la contempla un instant et soupira longuement. Un bruit léger le fit retourner : il vit mademoiselle de Férias à deux pas de lui.

— Vous êtes triste, monsieur, lui dit-elle avec cette grave sonorité d'accent qui était la séduction de sa voix.

— Comment ne le serais-je pas, mademoiselle !... Je viens d'être frappé si cruellement.

— Sans doute... mais il y a quelque chose de plus, n'est-ce pas?... Soyez vrai !

Il baissa les yeux, hésita, puis, relevant la tête :

— Je voudrais vous parler, mademoiselle Sibylle.

— Maintenant ?

Maintenant.

Elle parut hésiter à son tour ; puis tout à coup :

— Attendez-moi.

Elle rentra dans le vestibule et reparut l'instant d'après : elle avait jeté sur ses épaules à demi nues une courte mante blanche bordée de bleu, dont le capuchon retombait sur son front. Elle prit le bras de Raoul : ils descendirent lentement les degrés du perron et traversèrent la cour en silence, se dirigeant vers le parc. Comme ils entraient dans la sombre allée qui s'ouvrait devant la grille, et que rayaient çà et là des bandes de lumière blanchâtres, Raoul éleva enfin la voix, et parlant avec une amertume à peine contenue :

— Mademoiselle, dit-il, je viens de traverser quelques-unes de ces heures rigides qui rappellent un homme à la réalité et à son devoir. Je vous supplie donc de me révéler le secret de votre pensée, je vous supplie de me dire si l'honneur d'obtenir votre main mesera vraiment interdit tant que je n'aurai pas reçu d'en haut la grâce, — qui me manque, — et qui, j'en ai peur, me manquera toujours. Dans ce cas, je n'attendrai pas, je vous l'avoue, pour rompre un attachement sans espoir, que j'y aie perdu le peu de courage et de dignité qui me restent.

Sibylle s'était arrêté brusquement.

— Je sentais cela ! dit-elle à voix basse.

Sans paraître l'entendre, il continua avec la même apreté :

— Oui, dès à présent, je renoncerais à une épreuve que je regarde comme inutile, comme insensée... Le temps des illusions est passé... Vos croyances ne seront jamais les miennes... Tant que je vivrai, le doute coulera dans mes veines avec mon sang... Voilà la vérité.

— Pardon, monsieur, dit mademoiselle de Férias d'un ton à peine distinct ; mais ce langage est si inattendu après celui que vous me teniez il y a bien peu de jours, et à cette heure même, qu'avant d'y répondre j'ai besoin de me recueillir.

Raoul la salua. Elle marcha quelque temps près de lui en silence. Ils arrivèrent à l'extrémité de l'avenue dans le demi-jour lumineux d'une clairière. Sibylle, comme étonnée, leva le front vers le firmament semé d'étoiles, et dans ce simple mouvement, son visage, se dégageant de l'ombre de sa mante, parut à Raoul éclairé d'une sorte de pâleur et de transparence singulières.

— Vous souffrez ? lui demanda-t-il vivement en se rapprochant.

Elle sourit.

— Un peu, dit-elle.

Et montrant le ciel du doigt :

— Je tombe de si haut !

Il crut voir qu'elle chancelait tout à coup ; il fit un mouvement pour la soutenir, elle le repoussa avec sa grâce tranquille.

— Donnez-moi votre bras seulement.

Elle entra dans une allée voisine, et au bout d'un instant :

— Voici ma réponse, dit-elle. Je n'ai pas deux paroles : je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne croit pas, qui ne prie pas, qui n'a d'autre dieu que la matière et d'autre espérance que le néant. Je serais coupable si j'acceptais une telle union, puisque je n'y pourrais donner le bonheur, ne l'y trouvant pas. Il faut donc nous séparer ;... mais, je vous en prie, monsieur, ne nous séparons pas avec des paroles de colère et d'amertume... Que le souvenir de cette heure suprême nous soit doux à tous deux... Je vous le demande surtout pour moi... Je n'aurai que ce roman dans ma vie... je vous prie que la dernière page n'en soit pas mauvaise ! Je suis, je vous assure, une personne courageuse, et, malgré le chagrin que j'éprouve, je suis très-capable de goûter le charme de cet instant qui me reste... quand il serait le dernier de ma vie, comme il est le dernier de notre amitié.

Il ne lui répondit que par une faible pression du bras.

Après quelques minutes d'un marche silencieuse :

— Parlez-moi, mon ami, reprit-elle, parlez-moi, comme autrefois, comme si nous devions nous revoir demain et toujours.

— Je ne puis, Sibylle...

— Dites-moi que, malgré tout, mon souvenir vous sera cher...

— Bien cher... oui...

— Le vôtre me sera sacré... Je ne verrai jamais un ciel d'été ni une belle nuit sans penser à vous et sans vous bénir.

— Me bénir !... dit Raoul amèrement.

— Oui, vous bénir... Vous avez mis dans ma vie quelques heures douloureuses, c'est vrai; mais je vous ai dû aussi les émotions les plus élevées, les joies les plus profondes qui puissent ravir l'âme d'une femme... et d'une chrétienne... Quelle soirée heureuse que celle qui précéda votre triste départ! Quel moment que celui où je sentis votre cœur s'ouvrir et Dieu y descendre!... Vous me disiez ce soir-là des choses si justes, si nobles, si dignes de vous!... J'y ai souvent pensé depuis... non pas que j'aie besoin d'aucun argument pour affermir ma foi... je ne comprends pas le doute... Le nom de Dieu est écrit pour moi si visiblement sur chaque brin d'herbe, sur chaque feuille, sur chaque étoile; ce silence même de la solitude, de la nuit et des cieux me laisse entendre sa voix si clairement, que mon cœur croit vraiment comme mes yeux voient et comme mes lèvres respirent... Mais ce que vous disiez me frappa... Que j'aurais aimé à parler souvent avec vous de ces choses élevées! Je n'osais pas... Je suis plus femme que vous ne le croyez... je le suis trop peut-être... Je redoutais de vous plaire moins... de perdre à vos yeux un peu de ce prestige qui vous avait touché... de vous sembler une pédante et une précheuse... N'est-ce pas que je puis, en ce moment du moins, m'abandonner à cette faiblesse de mon esprit, sans craindre de vous apparaître, quand vous penserez à moi dans l'avenir, sous une forme chagrine et déplaisante?

— Ne le craignez pas...

Ils continuaient, pendant cet étrange dialogue, de s'avancer dans l'intérieur du bois, tantôt perdus dans l'ombre épaisse des futaies, tantôt traversant des éclaircies inondées d'une clarté stellaire. Raoul comprit que leur promenade ne s'égarait pas au hasard, et que Sibylle la dirigeait tour à tour avec une prédilection calculée vers chacun des sites qu'elle avait le plus aimés. Elle semblait d'ailleurs avoir recouvré toutes ses forces : elle marchait sans fatigue et sans hâte de ce pas élégant, souple et glissant, qui était son allure habituelle. Il la regardait cependant par intervalles avec inquiétude, étonné de ne retrouver dans son langage aucune trace de la vivacité et de la fierté fougueuses de son naturel. Sa voix avait un calme et une douceur extraordinaires. Raoul sentait dans cette frêle créature une volonté et une énergie d'un principe supérieur aux passions violentes dont il était agité lui-même, et qui se taisaient maîtrisées. Livré à un désordre d'esprit indicible, il se laissait conduire, comme en rêve, par la main de cette enfant, sans résolution, sans force, presque sans pensée.

— Vous rappelez-vous vos paroles, mon ami? Poursuivit-elle... Il y a, disiez-vous, des êtres et des cœurs qu'il est impossible, qu'il semble monstrueux de vouer au néant!... Cela paraît si vrai, si éblouissant de vérité! Puisque nos corps, quand la mort les prend, ne font que changer de forme, puisque la matière est immortelle, et que ce qu'il y a en nous de plus fragile et de plus misérable doit vivre éternellement, comment concevoir que nos pensées les plus hautes et nos sentiments les plus sublimes, que nos dévouements, notre charité, notre foi, nos élans vers Dieu, nos amours, nos souffrances, nos larmes, que tout cela doive périr avec nous sans laisser de traces, sans nous trouver un avenir, un refuge, une justice!... Ainsi tout survivrait, excepté ce qui est pur!... tout serait éternel, excepté ce qu'il y a en nous de bon et de grand, excepté tout ce qui honore la vie, tout ce qui décore la terre, tout ce qui plaît au ciel! Oh! non!... il y a, c'est vous encore qui le disiez, il y a une source pure d'où nos âmes descendent et où elles remontent, comme les anges dans la vision biblique... J'aime cette image... Il est doux d'entourer la mort de ces prestiges souriants, surtout quand on a perdu des êtres bien-aimés. — Vous avez perdu votre mère toute jeune, n'est-ce pas, mon ami?

— Toute jeune, oui.

Sibylle cessa de parler. Elle s'était arrêtée sur un plateau découvert, devant lequel s'étendait un horizon de collines étagées et de ravins sinueux qui allaient en s'abaissant au loin vers la mer. Au fond des vallées marécageuses et sur les flancs entre-croisés des coteaux flottaient ces vapeurs diaphanes de l'automne qu'on appelle poétiquement dans le pays les *dames blanches*. Pénétrées par les lueurs sidérales, elles répandaient sur les contours indécis de ce vaste paysage un vague aérien et une sérénité lactée qui ne semblaient pas être de la terre. Mademoiselle de Férias, appuyée sur le bras de Raoul, contempla longtemps ce spectacle avec une attention profonde. Elle parut se réveiller tout à coup, et reprenant sa marche :

— Allons! dit-elle.

Ils entrèrent alors dans une des parties les plus ombragées du bois. Sibylle avait accéléré son pas. Ils descendirent un sentier rapide, et se trouvèrent soudain sur le terre-plein d'une étroite clairière que dominait la silhouette sombre d'une roche élevée et abrupte, pareille à un fragment de muraille ruinée. Raoul tressaillit. Il reconnut la Roche-à-la-Fée, la petite fontaine qui en recevait les filtrations et la vallée sauvage où roulait le ruisseau de Férias, dont une brume épaisse marquait au loin les méandres. Quelques feux brisés d'étoiles, perçant à travers la feuillée, scintillaient doucement dans l'onde du bassin, et les gouttes d'eau qui y tombaient coup sur coup faisaient entendre un bruit clair et triste qui semblait ajouter encore au silence de cette solitude.

Sibylle promena longuement son regard autour d'elle :

— C'est là, dit-elle ensuite à demi-voix, que j'ai voulu vous dire adieu, ... Raoul. Vous me pardonnerez encore cette faiblesse, n'est-ce pas? Je suis si enfant, avec toute ma raison... Quand je vous ai vu là pour la première fois, vous souvenez-vous?... c'était au printemps et par un soleil charmant... Maintenant... c'est l'automne et la nuit!...

Elle prononça ces mots avec une sorte d'égarement, et s'interrompit tout à coup; puis elle se détourna, se jeta la face contre le rocher, et, plongeant sa tête dans les lierres et dans la mousse humide qui en couvraient les parois, elle sanglota amèrement.

Raoul, immobile et comme anéanti, regardait ce gracieux fantôme qui pleurait dans l'ombre, et qui plus que jamais semblait être le génie mélancolique de ce lieu solitaire; puis il s'avança lentement, et debout, à deux pas de la jeune fille :

— Sibylle! lui dit-il d'une voix basse et pénétrée; ah! quel jeu barbare vous jouez avec moi... et avec vous-même! quel crime vous commettez au nom de votre Dieu et de vos vertus!... Nous nous aimons comme jamais deux créatures sur terre ne se sont aimées... Vous pleurez, et j'ai le cœur déchiré... Nous sommes libres, tout nous donne l'un à l'autre... le bonheur est là dans nos mains, et vous le repoussez, vous n'en voulez pas!... Pourquoi?... Vous le savez à peine vous-même, malheureuse enfant :

— Raoul, dit-elle, en retrouvant soudain la fière énergie de son accent, je repousse ce bonheur, parce qu'il serait un mensonge, parce que nous ne serions pas vraiment unis, parce que je veux être aimée comme j'aime, et que rien ne dure que ce qui s'appuie là!

Elle montra le ciel.

— Ah! je sais, reprit-elle avec plus de douceur, je sais que vous souffrez, et je voudrais me mettre à genoux pour vous demander pardon de la peine que je vous fais; mais vous voyez que je souffre bien aussi, moins que vous pourtant, je le crois... car moi, j'espère vous retrouver... Oui, je l'espère fermement, Raoul, j'en suis certaine!... Adieu!

Raoul laissa tomber sa main dans la main qu'elle lui tendait, et elle s'éloigna à la hâte. Au bout de quelques pas, il la vit s'arrêter, s'appuyer

contre un des arbres qui bordaient le sentier, et il l'entendit murmurer :

— Je ne vois plus !

Il courut à elle :

— Prenez mon bras !... Ne craignez rien de moi... pas un mot de plus, pas une prière... mais il faut que vous retourniez, et vous ne pouvez retourner seule !...

Il sentit qu'elle tremblait sous sa mante, qui était imprégnée de l'humidité de la nuit. Elle ne dit rien, se suspendit à son bras, et gravit péniblement la rampe qui tournait autour du rocher. Peu à peu son pas se raffermi, mais elle demeurait la tête penché, comme étrangère à tout, s'abandonnant au bras qui la guidait.

Après un quart d'heure de marche, une halte soudaine que fit Raoul la tira de sa stupeur. Elle jeta autour d'elle un regard étonné.

— Mon Dieu ! dit-elle,.... mais je ne reconnais rien, je ne vois pas je ne me retrouve pas !... Ce brouillard cache tout.... Êtes-vous sûr d'être dans le vrai chemin ?

— Jusqu'ici, je l'ai pensé ; mais en ce moment je suis troublé, je vous l'avoue... On ne distingue rien à deux pas !

Comme il arrive souvent, en effet, vers le milieu de la nuit, sous ce climat et dans cette saison, les vapeurs humides des marais environnants s'étaient élevées subitement. Elles s'étaient enroulées d'abord, comme des flocons de givre, autour des branches et des buissons, puis elles avaient gagné tout l'intérieur du bois. Elles prétaient aux taillis les plus clair-semés des aspects fantastiques, et semblaient dresser, sous le couvert des fourrés et dans l'ombre des hautes futaies, une muraille de ténèbres impénétrable.

Mademoiselle de Férias parut recouvrer tout son sang-froid sous cette impression de la vie réelle. Elle interrogea Raoul sur la direction qu'il avait suivie, hésita et se recueillit, puis poursuivit la même route avec agitation. Elle crut s'apercevoir, au bout de peu d'instant, qu'ils s'égarèrent de plus en plus. Elle pensa alors que le meilleur parti était de chercher à regagner la Roche-à-la-Fée, espérant qu'une fois maîtresse de ce point de départ elle pourrait s'orienter avec plus de précision. Ils essayèrent donc de retourner sur leurs pas, et achevèrent de se perdre. Il avaient dans l'esprit ce vertige étrange qui nous saisit quand tous nos guides ordinaires nous font défaut. Sibylle crut bientôt reconnaître, à quelques vagues indices, qu'ils avaient dépassé la limite des bois contigus au parc, et qu'ils étaient entrés dans la forêt qui en était le prolongement, et dont les dernières cimes couronnaient de hautes falaises à deux lieues du château.

Ils continuaient cependant de marcher avec une sorte de résolution fiévreuse, s'étant déterminés à aller toujours droit devant eux. Il leur arrivait presque à chaque pas de se heurter contre des troncs d'arbres ou de s'embarrasser dans les halliers. Ils descendaient et montaient des pentes rapides, et quelquefois traversaient de larges ravines marécageuses où leurs pieds s'imprimaient dans la fange. Par intervalles ils s'arrêtaient pour se consulter brièvement. Des exclamations découragées, des demi-mots douloureux s'échappaient, quoique rarement, des lèvres de Sibylle :

— Mon Dieu, que je suis punie !... Que va-t-on penser?... Pauvres cœurs qui m'aiment tant, et que j'ai oubliés, comme ils doivent être inquiets !

Elle s'asseyait un moment, n'en pouvant plus, toute grelottante, puis elle disait : — Allons ! et se remettait vaillamment en marche.

Raoul était désespéré. Il gardait le plus souvent un silence morne. Il soutenait Sibylle avec une énergie convulsive ; il l'entourait d'attentions et de tendresses maternelles. Il y eut un instant où, malgré sa résistance, il l'enleva dans ses bras, et la porta comme un

enfant, pour passer une fondrière où il enfonçait lui-même jusqu'aux genoux.

Depuis deux longues heures, ils erraient ainsi, perdus dans les bois, dans la brume et dans la nuit, quand, au sortir d'une vallée profonde, ils virent confusément devant eux une haute colline boisée qui s'élevait en forme d'amphithéâtre. Tous deux en même temps reconnurent, à cette disposition particulière du terrain, que leur course désespérée les avait conduits à l'extrémité même de la forêt, sur le revers des falaises où elle venait mourir. Quoiqu'ils fussent à une grande distance du château, la proximité du rivage leur assurait du moins dès ce moment une route connue. Sibylle, ranimée par cette découverte, se mit à gravir rapidement et presque joyeusement la rampe des collines ; mais arrivée sur le sommet, et comme ils quittaient enfin l'obscurité enceinte des bois, elle défaillit, et sa tête s'affaissa sur la poitrine de Raoul. Il l'appela doucement :

— Sibylle !

— Elle ne répondit pas.

Pendant qu'il la soutenait de toutes les forces qui lui restaient, il promenait autour de lui des yeux à demi égarés. Tout à coup son visage s'éclaira ; il distinguait à quelques pas sur la falaise la forme basse et écrasée d'un toit de chaume, d'une sorte de mesure qu'il reconnut aussitôt ; une lumière s'en échappait par quelque ouverture et brillait à travers la brume. Raoul éleva la voix :

— Jacques ! cria-t-il, Jacques ! à moi ! C'est Sibylle ! Viens vite !

Un bruit de pas précipités se fit entendre, et Jacques Féray sortit du brouillard.

— Ah ! mon pauvre garçon ! reprit Raoul d'une voix agitée, que je suis heureux de te trouver ! Je ne savais plus si j'étais de ce monde... Quelle nuit !... Tu vois, elle est malade !... Fais du feu, vite !

— J'en ai, dit Jacques Féray, que rien n'étonnait. Venez.

Raoul emporta Sibylle dans ses bras et suivit le feu dans sa chaumière.

Un reste de feu brûlait dans un coin entre quelques grosses pierres qui tenaient lieu de foyer. Jacques Féray y jeta une brassée d'ajoncs épineux, et la vive flamme qui s'en éleva aussitôt rayonna sur les murs désolés de ce réduit avec un air de gaieté bizarre. Raoul déposa la jeune fille évanouie devant cette claire attisée, et, continuant de la soutenir à demi :

— Va vite, dit-il à Jacques, va chercher des bruyères, des feuilles... tant que tu pourras !

Jacques sortit et rentra à plusieurs reprises, et peu de minutes après le sol de la hutte était jonché de bruyères et de feuilles sèches que Raoul disposa à la hâte en forme de couche, et sur lesquelles il étendit Sibylle. Au bout d'un instant, elle soupira et entr'ouvrit les yeux. En voyant Raoul penché sur elle, elle sourit ; puis tout étonnée :

— Où sommes-nous donc ? dit-elle.

— Chez votre ami Jacques Féray, dit-il en la rassurant du regard. Ne craignez plus rien. Remettez-vous... Je vais l'envoyer au château tout à l'heure,.... quand la brume sera un peu dissipée. Reposez-vous... Tâchez de dormir. Je veille sur vous.

— Oui... Je suis bien fatiguée !

Et, rencontrant l'œil ardent et affectueux de Jacques Féray :

— Bonjour, mon Jacques, dit-elle faiblement.

Puis, se tournant vers le feu :

— Que j'ai froid ! que cela me fait de bien !

Ses yeux se refermèrent, sa tête s'appesantit sur son oreiller de bruyères, et elle s'endormit.

Raoul recommanda le silence à Jacques Féray par un geste impérieux. Jacques crut comprendre qu'il lui ordonnait de sortir ; il sortit sur la pointe du pied et alla se coucher sur le gazon de la falaise à quelques pas de

la mesure. Quelques minutes après, il se mit à chanter de sa voix douce et mélodieuse un de ces refrains plaintifs qu'il avait chantés dans la veillée du bord, quand il était matelot, et qu'il avait répétés souvent près du berceau de sa petite-fille. Raoul, assis sur une des pierres du foyer et penchée sur Sibylle endormie, écoutait avec émotion ce chant monotone, qui, à cette heure et dans ce lieu, était d'une tristesse infinie. De temps à autre, il jetait un regard inquiet sur la falaise à travers la porte entr'ouverte : il fut heureux de reconnaître que le brouillard était moins intense. Il écrivit quelques lignes à la lueur du feu sur une page de son portefeuille : il instruisait M. de Férias des événements de la nuit et l'informait avec précaution de l'état de Sibylle. Puis il sortit de la hutte et remit ce billet à Jacques Féray, en le chargeant de le porter au château le plus vite qu'il pourrait. Jacques se mit en marche aussitôt du pas rapide et comme affolé qui lui était propre.

Raoul rentra alors dans la chaumière ; il grelottait sous ses vêtements humides. Il s'assit sur l'escabeau qui composait tout le mobilier de Jacques Féray. Sibylle continuait de dormir profondément. Son visage, illuminé par instants des reflets du foyer, s'encadrait gracieusement dans les plis blancs de sa mante et semblait sourire ; mais il portait les traces effrayantes des émotions et des fatigues de cette cruelle nuit. Les yeux de la jeune fille étaient cernés d'un sillon bleuâtre, sa pâleur de neige était traversée par des rougeurs soudaines, et un souffle précipité soulevait à la fois son sein et ses deux mains qu'elle y avait posées.

Raoul demeura plusieurs heures immobile à cette place, sans détacher ses yeux de cette douce figure, dont la beauté pure et brisée faisait songer aux jeunes martyres chrétiennes. Les craintes les plus affreuses traversaient son esprit. Ce qui se passa dans son âme, depuis longtemps ébranlée, pendant cette contemplation douloureuse, lui-même sans doute pourrait à peine le dire : il y a des attendrissements, des douleurs, des adorations, des coups de lumière qui descendent dans l'homme à des profondeurs que le langage n'atteint pas. — Tout à coup il tressaillit, ses yeux se mouillèrent, il tomba sur ses genoux, le front dressé vers le ciel et il fut évident qu'il priait.

Un léger froissement l'éveilla, après quelques minutes, de l'abstraction où il était plongé. Sibylle s'était soulevée sur son lit de feuilles, et elle le regardait d'un œil étincelant :

— Raoul..., balbutia-t-elle en joignant ses mains comme incertaine, vous priez ?

Il lui saisit les deux mains comme hors de lui :

— Oui, Sibylle, je prie ! je crois !... je crois qu'il n'y a rien de vrai dans l'univers, ou que vous êtes un ange immortel !

Un flot de larmes jaillit de son cœur avec ce cri. — Sibylle était retombée sur sa couche, comme accablée par une joie surhumaine ; un sourire d'extase entr'ouvrait sa bouche, et ses yeux demeuraient attachés tout rayonnants sur les yeux de Raoul, d'où les larmes coulaient silencieusement... La jeune fille, trop émue pour parler, eut un mouvement d'une grâce et d'une tendresse inexprimables ; elle retira sa main baignée de ses pleurs sacrés, l'approcha de ses lèvres et la baisa.

Les lueurs grises de l'aube commençaient alors à pénétrer dans la hutte. Un bruit de voix confuses et de pas hâtés se fit entendre sur la falaise. Presque aussitôt M. et madame de Férias parurent sur le seuil ; miss O'Neil les accompagnait. — Pendant que la marquise et l'Irlandaise couvraient Sibylle de caresses et la pressaient de questions inquiètes, M. de Férias échangeait avec Raoul quelques paroles rapides.

— Ma pauvre enfant ! dit-il ensuite, ma pauvre chère enfant !...

Et il l'embrassait avec agitation.

— Pourrez-vous marcher... croyez-vous?... Voulez-vous qu'on vous porte ? La voiture est en bas sur la grève... Monsieur, aidez-moi, je vous prie.

Sibylle se dressa avec un peu d'effort, puis elle se mit debout.

— Oh ! je marcherai ! dit-elle gaiement. Je suis tout à fait remise... j'irais au bout du monde !

Elle jeta un regard à Raoul, et s'appuyant sur le bras de son grand-père, elle sortit de la hutte.

Comme ils traversaient la largeur de la falaise pour gagner un sentier qui descendait sur la plage à travers une déchirure oblique des rochers, le jour achevait de naître, et le soleil jaillit brusquement des flots, pareil à une sphère d'or qui s'enlève. — Sibylle s'arrêta une minute comme éblouie, puis elle se tourna vers Raoul, qui la suivait, et, sans parler, lui montra de son doigt levé cet horizon radieux. Au moment de s'engager dans le sentier, elle se retourna encore :

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas ?

Sa voix était si tranquille et si sonore, son œil si riant, sa démarche si légère, que Raoul sentait se dissiper peu à peu les extrêmes alarmes qui depuis quelques heures l'avaient torturé. Rentrant alors lui-même avec une sorte d'enjouement dans la familiarité de la vie :

— Non ! dit-il, je vous gênerais... D'ailleurs mon chemin est très-court par le haut de la falaise... et, de plus, la marche me fera du bien... Je suis transi... Mais à bientôt !... et ne doutez pas de moi !...

Elle lui tendit la main, et disparut bientôt dans les détours du sentier.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, Raoul s'achemina à grands pas dans la direction du village, et après une demi-heure il arrivait au presbytère. Il s'étonna d'apercevoir devant la grille du jardin la voiture qui avait emmené Sibylle. Il s'informa à la hâte : un domestique lui dit que mademoiselle de Férias s'était trouvée si mal tout à coup qu'on n'avait pu la transporter plus loin. — Le marquis accourut au-devant de lui, les traits décomposés. Sibylle était en proie à une fièvre effroyable, elle délirait. Ils se consultèrent tous deux un moment, puis quelques minutes plus tard M. de Chalys partait dans la voiture. Il changea de chevaux au château et se rendit à la ville épiscopale de ***, qui était à sept lieues de Férias, pour y réclamer les services d'un médecin qui avait quelque célébrité dans le pays. — Le marquis l'avait prié de mander en outre un médecin de Paris. La ville de *** n'ayant point de station télégraphique, Raoul dut aller jusqu'à la gare la plus prochaine, à deux lieues de là, pour y expédier la dépêche.

Toutes ces excursions, avec les difficultés de voitures et de chevaux, lui prirent la journée, et il était six heures du soir environ quand il vint descendre devant le presbytère, le corps et l'esprit écrasés de fatigue, d'impatience et d'inquiétude.

Comme il entrait dans le jardin, il se trouva en face du médecin qu'il était allé requérir dans la matinée, et qui se promenait à pas lents, le front soucieux.

— Eh bien, monsieur ? lui dit-il.

— Eh bien, c'est une fièvre pernicieuse... une espèce de fièvre paludéenne... l'excès des émotions... et puis cette nuit passée dans le brouillard et dans les marais...

— Il y a du danger ?

— Beaucoup.

— Ah ! monsieur..., sauvez-la !

— Vous pouvez être assuré, monsieur, que je ne néglige rien... Si elle résiste au premier accès, on peut espérer... ; mais cet accès a été terrible... Cela commence à se calmer ;... elle ne crie plus... Nous allons voir !

Madame de Férias et miss O'Neil se montrèrent sur le seuil de la maison. Il courut à elles. Toutes deux lui prirent les mains sans parler.

— Ah ! madame !... Ah ! Dieu du ciel !... vous ne me dites rien ?

— Elle est un peu mieux, murmura la marquise.

— Ah ! misérable que je suis !

— Non, monsieur, non... remettez-vous. Elle nous a tout conté ce matin... Nous ne vous reprochons rien... C'est un malheur qui nous est commun, voilà tout. Nous espérons d'ailleurs depuis un moment.

La voix de M. de Férias se fit entendre sur l'escalier.

— Louise ! dit-il, voulez-vous venir ?

Les deux femmes rentrèrent aussitôt et le médecin les suivit précipitamment.

M. de Chalys, demeuré seul, fit quelques pas au hasard en appuyant sa main sur son front brûlant, puis il s'arrêta pour écouter. Aucun son ne parvenait à son oreille. Un silence doux et mélancolique régnait dans l'enceinte du petit jardin, qu'enveloppaient déjà les ombres du crépuscule.

Pour tromper les agitations intolérables de sa pensée, il sortit et se promena quelque temps dans le chemin devant la grille. Tout à coup il se mit à gravir la lande, traversa le cimetière et entra dans l'église. Quand les peintures inachevées des murailles et de la voûte, souvenirs de tant d'espérances et de tant d'heures heureuses, lui apparurent dans le demi-jour de la nef, une impression poignante lui serra le cœur. Il joignit ses mains dans une convulsion de douleur, se jeta à genoux sur les dalles, et, le front battant sur les degrés de l'autel, il sanglota follement.

Il était là, priant et pleurant, quand une main lui toucha l'épaule ; il se leva : l'abbé Renaud était devant lui, pâle et muet. Raoul lui prit la main, et, le regardant dans les yeux :

— Ah ! mon père ! cria-t-il, que venez-vous me dire !... Épargnez-moi, mon père !... Ce n'est pas fini ? dites !... Ce n'est pas fini ?... Elle n'est pas morte... n'est-ce pas ?... Oh ! je vous en prie !... Mon Dieu ! qu'est-ce que je ferais au monde ?... Elle n'est pas morte... Ne me dites pas qu'elle est morte... je vous en prie... je vous en supplie !

Et il tomba aux genoux du prêtre, dans un transport qui tenait du délire.

Le vieillard le releva.

— Mon ami... calmez-vous... songez à Dieu ! Venez... elle vous demande.

— Elle me demande ?

Il l'interrogea encore d'un œil plein d'angoisse, et voyant les lèvres du curé s'agiter vaguement, il le suivit sans parler. Ils descendirent la lande en silence. — Comme ils montaient l'étroit escalier du presbytère, ils rencontrèrent le médecin, qui saisit la main de Raoul au passage.

— Soyez homme, monsieur ! lui dit-il.

Ils pénétrèrent alors dans la petite chambre que Raoul avait occupée. C'était là qu'on avait transporté Sibylle. — Le marquis de Férias, la marquise et miss O'Neil étaient groupés vers la tête du lit : leurs traits, sillonnés de larmes récentes, étaient graves et calmes. Le premier regard de Raoul rencontra les grands yeux bleus de Sibylle, dirigés vers l'entrée de la chambre avec une expression d'anxiété qui s'apaisa dès qu'elle l'eut reconnu. Il s'approcha du lit : le visage de Sibylle enveloppé dans la masse dénouée et tourmentée de ses cheveux blonds, respirait une sérénité, une grâce et une sorte d'allégresse qui firent d'abord illusion à Raoul. Elle remua faiblement la tête en lui souriant, puis aussitôt elle leva les yeux sur le curé, qui s'avança.

— Monsieur, dit le vieillard d'une voix lente et pénible, mais accentuée, mademoiselle de Férias, en ce moment suprême, aurait souhaité de vous être unie par la bénédiction nuptiale. Elle ignorait et j'ai dû lui apprendre que mon devoir m'interdit de consacrer une telle union ; mais je ferai du moins tout ce que ma conscience me

permet pour donner à ce cœur... qui vous a tant chéri... une dernière consolation.

Il fit une pause, puis il ajouta :

— Mademoiselle de Férias m'a dit, monsieur, que vous partagiez désormais sa pure croyance et ses espérances éternelles ?

— Oui, monsieur, dit Raoul : — à jamais !

Un rayon de joie passa comme une flamme sur les traits de Sibylle. — Le vieillard se recueillit un moment :

— Donnez-lui la main, reprit-il.

Raoul enlaça doucement sa main dans celle de Sibylle.

Le vieux prêtre leva alors son regard humide vers le ciel, et d'une voix que l'émotion brisait :

— Mon Dieu ! dit-il, Dieu de bonté ! vous savez comme ils se sont aimés... et comme ils ont souffert !... Que ces deux âmes, si dignes l'une de l'autre, et que vous allez séparer... soient unies un jour dans l'éternité !... Et daignez bénir la promesse que je leur en fais en votre nom... Ainsi soit-il !

Un bruit de sanglots éclata dans la chambre pendant que le vieux prêtre achevait cette prière, et lui-même ne put retenir ses larmes. Sibylle seule ne pleurait pas : son front et ses yeux semblaient baignés d'une lumière souriante. — Après une minute, elle appela le curé du regard ; il s'inclina vers le chevet ; elle parut lui parler à voix basse avec une sorte de timidité.

— Monsieur, dit-il à Raoul en se relevant, embrassez-la.

Raoul se pencha sur la couche et posa ses lèvres tremblantes sur le front et sur les cheveux de la jeune fille. Les joues de la pauvre enfant se teignirent soudain d'une légère teinte rosée ; elle adressa à Raoul un regard empreint d'une tendresse et d'une douceur infinies, puis brusquement la faible rougeur qui l'avait envahie se dissipa comme si un souffle l'eût enlevée ; elle pâlit mortellement, l'ombre de ses longs cils s'abaissa, elle entr'ouvrit les lèvres, et sa beauté inaltérée se fixa dans une immobilité radieuse. — Il semblait que la mort ne l'eût prise qu'avec respect.....

.....

.....

On voit aujourd'hui trois tombes blanches dans le petit cimetière de la falaise. Sur la plus blanche, dont le marbre est souvent jonché de fleurs sauvages, on lit cette simple inscription : « Sibylle-Anne de Férias. — Dix-neuf ans. » — Et plus bas : « *In æternum !* »

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

LA MANSARDE

Par JULES CLARETIE

“Quiconque attend la peine, il la souffre,
“et quiconque l'a méritée, l'attend.”

MONTAIGNE.

I

— Les poètes ont chanté la mansarde ; les prosateurs l'ont décriée. D'un côté, pas assez de fleurs pour la décorer ; de l'autre, pas assez de sombres couleurs pour la peindre. Je n'aime pas la mansarde : je la respecte.

Là est souvent le travail opiniâtre, la misère douloureuse et noble, qui se cache comme si pauvreté était vice. Là surtout est l'espérance, femme comme la Fortune, et n'allant guère visiter que le chevet des jeunes.

Jamais je n'ai pu, sans me sentir ému, regarder ces fenêtres, éclairées jusqu'au jour par une lumière vacillante et solitaire. Cette lumière est comme l'étoile, comme la pensée, comme l'âme d'une maison. Elle éclaire sans doute le travail acharné de la pauvre fille qui ne veut pas de la misère et moins encore du déshonneur, ou bien peut-être l'œuvre lente, assidue à jamais poursuivie, de quelque ambitieux de vingt ans !

L'amour habite peu ces petites mansardes. Il n'aime pas à monter six étages ; c'est un enfant douillet et qui se plaît à marcher sur les tapis fins.

Aussi, fuyez, amoureux, la mansarde lézardée, froide en hiver, chaude en été ; toute votre belle flamme n'y durerait pas même, hélas ! ce que durent les roses ; mais gardez-la, vous qui travaillez et qui portez dans le cerveau « votre chef-d'œuvre à faire. »

Gardez-la, cette cellule sainte que l'habitude vous fait chère. *Cellula continuata dulcescit*. Les mansardes sont les cerveaux d'une ville. En elles habitent le souffle et l'avenir peut-être d'une génération.

Toute cette belle tirade, mon ami, tend seulement à te prouver que ton sort vaut celui d'un autre et que tu n'es pas le seul qui loge, à présent, sous les combles. Eh quoi ! tu te désespères ? L'escalier est fait pour tout le monde. Tu habites au sixième étage. Laisse passer le temps, travaille et prends patience ; mes conseils sont la banalité, mais la vérité même, et qui sait ? bientôt tu te prélasseras, peut-être (puisque ton ambition est telle), dans quelque somptueux appartement du premier.

Louis Verrier, ayant ainsi parlé, se tut et regarda son ami Bernard qui l'avait écouté sans mot dire.

Bernard se tenait, la tête baissée, immobile, les yeux à terre.

— Mon ami, dit alors Verrier en lui prenant le bras, sortons de ce café et viens faire un tour au dehors. Le temps est beau. Cela te fera du bien. Tu es pâle.

— Je souffre, dit Bernard.

Louis Verrière se prit à rire, et d'un air insouciant :

— Bernard, mon ami, dit-il pas plus que toi je ne suis riche, et pas plus toi je n'ai sujet de chanter, chaque soir, à Jéhovah, un cantique d'actions de grâces pour ses bien-

faits de la journée ; mais je prends le temps comme il vient, et comme elles viennent encore (elles viennent bien rarement !), les commandes de tableaux ! Je suis philosophe. Sais-tu ce que c'est que la philosophie ? Oui, vraiment, mais tu traduis ce mot à ta manière. *Traduttore, traditore*. La philosophie est, pour toi, l'art de gagner un violent mal de tête en discutant de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Pour moi, elle est, en vérité l'art d'être gai toujours et de faire bon visage à la mauvaise fortune, de chanter en recevant la pluie, quand il pleut, et d'absorber le soleil, tous pores ouverts, pendant les beaux jours ! Aussi, me vois-tu le teint frais et l'œil vif, la jambe leste, le sourire prompt. Je suis un philosophe, encore un coup, et mon poète favori (hausse les épaules) s'appelle Désaugiers.

— Tête folle ! dit Bernard. Tu es un homme heureux, mon cher Louis... Le sourire va bien à ton visage. Il fait, chez moi, l'effet d'une grimace. Tu obéis à ta nature, j'obéis à la mienne. Je suis fataliste !

— Tu me l'as dit plusieurs fois.

— Oui ; je crois qu'il n'est guère dans la vie d'un homme que deux ou trois heures, quelquefois deux ou trois minutes, où il lui soit donné de pouvoir changer sa vie ! Les forts sont ceux-là qui les entendent sonner, ces heures (je dis *ces heures*, un pluriel, c'est beaucoup). Le royaume de la terre est à eux. Pour les faibles, ils méritent l'ornière, l'ombre, le marais où ils sont plongés. L'heure, en effet, a sonné ; mais, les imbéciles, ils n'écoulaient pas !

“Tiens, continua Bernard en s'animant peu à peu et en accompagnant d'une pantomime expressive chacune de ses paroles, si tu me vois ainsi sombre et tout accablé, Louis, si ma démarche est lente, si mon œil se cave, si je suis malheureux, si je souffre, c'est que cette heure, la mienne, je l'attends et qu'elle ne vient pas. J'aurai tantôt trente ans, Louis, le sais-tu bien ! Trente ans ! C'est l'âge où toute illusion est morte, même pour les heureux de ce monde, le moment où il n'est plus permis de passer inconnu et de vivre à l'ombre, sous peine d'y demeurer toute la vie ! A vingt ans, vois-tu, non-seulement on espère en soi, mais le prochain espère en vous. A trente ans, hélas ! autre musique. On n'aime pas à couronner les fronts déjà ridés. J'ai, jusqu'à ce jour, à peine lutté de tous bras, de tout cœur, dans cette dure bataille de la vie. J'ai vu des sots ou des ignorants me passer sur le corps et me laisser loin derrière eux, dans le fossé. L'intrigue a pris ceux-ci par la main, la mauvaise foi a poussé les autres. J'en cherche vainement qui doivent à eux-mêmes leur succès. Je suis de ceux qui se débattent encore, au milieu de la foule immense, plus petit dans cet océan de travailleurs obscurs que la goutte d'eau au milieu de la mer. Et pourquoi donc suis-je ici ? N'ai-je point le droit de prendre comme tant d'autres ma place au grand jour ? Suis-je un impuissant ou un envieux, ne suis-je pas plutôt un de ceux qui ont quelque chose là ? Peu importe ! Je me suis mesuré moi-même et je connais ma taille. Trente ans ! Bah ! j'étais un sot, tout

à l'heure : à trente ans, si la bataille est perdue, on a tout le temps d'en gagner une autre !

— Louis, mon ami, fit Bernard, en poussant un éclat de rire un peu forcé, le proverbe a raison lorsqu'il avance que l'occasion fait le larron ! Que cette occasion vienne à moi, qu'elle se trouve sur mon passage et je l'arrête brusquement pour ne la quitter plus. Morbleu ! c'est trop ramper ; il est temps que mon front se relève ! C'est la pauvreté qui me cloue ainsi ! comme un goutteux sur sa chaise, à ma place infirme. Je veux être riche ! Il est si haut, le but que j'entrevois ! Il me faudrait bien des marche-pieds ! Je poserai le pied sur le premier point d'appui venu, et, vive Dieu ! je me tiendrai ferme ! On me classerait, à l'heure présente, parmi les dédaignés et les inconnus, soit ! Mais que je puisse, au prix même d'une infamie, sortir de cette sphère étroite, détestée, et j'en sortirai, je te le jure ! Tu ne me crois pas, Louis ? Sans doute. Tu ne connais pas toute ma vie de dures souffrances, de douleurs, et mes nuits sans sommeil, et mes jours sans pain, et mes rêves déçus ; ce cœur est gros qui laisse échapper de tels soupirs, et pour en venir à de telles maximes, il faut être bien mauvais ou avoir été bien bon !

— Mais, songes-tu, dit Louis effrayé, à ce que tu viens de me dire ?

— Voilà longtemps déjà, répondit Bernard, que ces lamentations sont devenues un plan bien arrêté dans ma tête. Que veux-tu ? Je suis un athée ! Je crois peu au royaume des cieux et je vois autour de moi un si bel empire à conquérir : la terre ! C'est ce royaume-là qu'il me faut. Écoute, la nuit vient ! Je te quitte ! Veux-tu me donner la main, Louis ?

— Es-tu fou ! s'écria le jeune homme.

Il tendit à son ami une main largement ouverte.

— Va, fit Bernard ; après tout, tu avais bien le droit de refuser !

Avant de se séparer, Louis dit encore :

— Ne pense pas à toutes ces folies !

— Oh ! répondit Bernard, bientôt je n'y penserai plus !

II

Bernard habitait, dans la vieille rue de la Harpe, une petite mansarde étroite et noire, pauvrement meublée. Deux chaises, un lit de sangle, une table en bois blanc, dans un coin une malle, quelques vêtements accrochés ça et là, un buste en plâtre de Voltaire, et c'était tout le mobilier. Le jour venait par une fenêtre donnant sur la gouttière. Les vitres cassées tenaient encore, grâce à des bandes de papier.

Des papperasses en désordre encombraient la table. C'était là que Bernard travaillait, d'un travail ardent, fébrile, jetant sur le papier mille pensées incohérentes, et ses espoirs, et ses déceptions, et ses souffrances et ses haines.

Bernard n'était point un de ces incompris d'estaminet qui colportent, en même temps que le spectacle de leur misère et de leur dégradation, la preuve de leur orgueil et de leur impuissance.

Il était plutôt un isolé qu'un déclassé. Sa famille (elle était pauvre) lui avait, au prix de bien des sacrifices, fait donner les rudiments d'une bonne éducation que, seul, le jeune homme avait à peu près complété, par la suite. Il s'était senti de bonne heure entraîné, par ses instincts par ses goûts, vers les lettres. Ne les maudissons pas, ces amies toujours dévouées, ces conseillères de toutes les heures ; mais n'ont-elles point, cependant, parfois, visage de courtisane, et comme la Belcolor du poète, ne boivent-elles pas, en donnant l'ivresse, la sève, le sang et la vie de leurs amants ?

Plein de confiance d'abord et d'espoir, il était entré

délibérément dans l'arène. Depuis plusieurs années ses parents étaient morts. Il se voyait seul, au milieu de l'ardente mêlée, sans appui, sans fortune ; mais quo lui importait ! il se sentait fort et se savait du courage ! Il lutta. Expliquez le succès, expliquez le sort. Bernard travaillait sans relâche et cependant, toujours, il demeurait inconnu, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. La patience est une pierre que le temps use lentement. Bernard attendait toujours. Son univers pourtant, et son avenir, c'était sa mansarde, sa bugubre mansarde, toute peuplée de rêves ambitieux !

Me croirez-vous ? Bernard avait depuis longtemps essayé d'une carrière nouvelle. Il avait fait, jadis, de brillantes études médicales. Il voulut s'en servir. Il se cogna de nouveau le front contre la misère. Là comme partout, les places étaient obstruées, les postes pris. Littérateur ou médecin, Bernard était toujours Bernard le misérable ! Cela dura dix ans, la dure épreuve ! dix ans d'efforts incompris, de labeur latent. L'homme qui travaille aux champs a le regard du ciel et ne se plaint pas d'être isolé. Mais le mineur acharné, qui creuse obstinément son filon sous la terre ne se sent-il point parfois les membres las, et ne prend-il pas en dégoût son œuvre sourde ? On accepte volontiers que la vie soit un drame, pourvu qu'elle ait des spectateurs.

Personne ne regardait Bernard.

Bernard vieillissait. Le désespoir le prit un jour. Il entassa ses manuscrits sur sa table et les relut.

— Bast ! se dit-il. Tout cela est faux !

Il les relut encore. Le front dans ses mains, courbé, pensif, il demeura longtemps ainsi, pleurant peut-être.

La nuit était depuis longtemps venue. Il faisait froid.

— Cela me fera du feu, dit Bernard.

Il jeta tous ses papiers dans la cheminée et les brûla.

Bernard était une nature stoïque. Son long acharnement à poursuivre un but difficile le prouvait bien. Et pourtant, quand il vit s'envoler en fumée toutes ses rêveries, toutes ses espérances, il courba la tête et sanglota.

Il lui semblait que quelque chose mourait en lui, en même temps que ces papiers stériles se consumaient dans l'âtre.

C'était en effet son passé qui mourait.

Dès ce jour, Bernard subit une complète métamorphose ; son caractère se transforma, son visage même prit une expression nouvelle.

Il avait tout supporté jusqu'alors sans haïr.

La haine est une maladie, étant une crainte. Et ce Bernard l'intrépide, ne redoutait rien. Mais lorsqu'enfin il se vit si longtemps et si obstinément repoussé, rejeté, la vésicule méchante que tout homme porte dans le cœur laissa échapper enfin son fiel.

Bernard devint alors sombre, acharné, et s'engagea aveuglément dans une voie fautive et terrible qui le devait mener, sans doute, à sa perte.

La haine décompose la substance humaine. Cette nature d'élite se vicia ; toute la flamme que portait en lui Bernard se tourna contre lui-même. Il n'eut plus, dès lors, qu'une idée sublime lorsqu'elle est bien comprise, fatale dès que le sens est altéré : Bernard voulut arriver.

La doctrine du succès devint sa doctrine. Il la formula en axiomes. Il n'attendit que l'occasion de la mettre en pratique.

Il n'essaya même pas de rejeter de telles théories ; il avait soif de jouissances, la vie, telle qu'elle lui était imposée, lui pesait. Tenter de réussir par tous les moyens et mourir si l'entreprise échouait. Sa ligne de conduite était toute tracée.

Il se sentait assez fort pour faire naître l'occasion d'une fortune, il se croyait assez puissant pour ne pas regretter ce moment de sa vie.

Il attendait donc.

Le malheureux ! Il se croyait seul, et à côté de lui, il avait un allié, un allié funeste, le hasard.

Le hasard lui jeta, tout d'un coup, une occasion terrible, et lui montrant du doigt à terre la fortune, lui dit :

— Tiens ! Ramasse-là !

Pour la ramasser, il fallait se baisser jusqu'au crime.

Bernard qui, jusqu'alors, avait vécu dans je ne sais quelle ruelle du quartier du Temple, venait justement de louer, dans la rue de la Harpe, la petite mansarde dont nous avons parlé. Il comptait payer son logis et sa nourriture avec le prix de nombreux et obscurs travaux qu'il avait entrepris depuis quelque temps : copies, recherches scientifiques pour le compte d'un certain candidat à l'Institut. Dès les premières heures de son installation, Bernard se mit à l'œuvre.

Il travaillait d'une façon qui tenait du délire, pour s'étourdir, comme un esclave à jamais condamné à tourner la meule de misère.

Il ne sortait que pour prendre ses repas, dans quelque cabaret enfumé où venaient manger des manœuvres.

Il ne se trouvait pas malheureux. Son travail absorbant le stupéfiait. Certaines occupations ont la propriété de l'opium et font naître chez l'homme l'hébétéude. Bernard ne pensait plus, Bernard ne vivait plus.

Heureux Bernard !

Il fallut, pour l'éveiller de ce songe opaque qui durait depuis deux semaines, peu de choses, un bruit, un rien...

— Quoi, un rien ! Mais une note de refrain natal, pour l'exilé, c'est la patrie ; un coin de ciel bleu, à travers les barreaux, pour le prisonnier, c'est la liberté. Ce que Bernard entendit un soir, c'était plus que la patrie, plus que la liberté, c'était la vie.

Bernard entendit le bruit strident que l'or fait contre l'or.

Il bondit. Le voile qui couvrait depuis quelques jours sa vue et l'empêchait de contempler sa misère, se déchira et Bernard aperçut la réalité affreuse. D'un seul coup d'œil il embrassa tous ses vains rêves de fortune et de gloire, et, brisé tout à coup, il se laissa tomber comme un homme ivre.

C'était la première fois qu'il entendait ce bruit. Il l'entendit, dès lors, chaque nuit. Bernard crut à une hallucination. Les misérables ne vont point se loger en ces tristes mansardes. Non ; pourtant, il ne se trompait pas, c'était bien de l'or qu'on agitait ainsi, à quelques pas de lui, de l'autre côté de la mince muraille.

Qui donc habitait là ? Quelque sordide et vieil avare, effrayant, hideux, attendant la nuit pour contempler sa fortune à la lueur fumeuse d'une résine. Bernard le devina. Dès ce jour, Bernard ne vécut plus que possédé d'une fièvre incessante. Le travail s'enfuit, la raison se troubla. En proie à je ne sais quelle surexcitation étrange Bernard se sentit assailli par une foule de pensées nouvelles.

Chaque nuit, le bruit commençait à la même heure et ne finissait, le lendemain, qu'avec le jour.

Bernard ne dormait pas, il écoutait.

Il sentait, à ce son cristallin, agaçant, un étrange frisson lui courir par tout le corps.

Il se premenait alors, agité, furieux, par la chambre. Ses poings se crispaient.

Il laissait échapper des mots sans suite, des malédictions, des cris de rage.

Le bruit continuait, lent, régulier, méthodique. Sans doute, les pièces d'or s'entassaient les unes sur les autres, mathématiquement.

—Vieux fou ! disait Bernard.

Il se jetait tout habillé sur son lit. Et toujours ce bruit ! Bernard se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais il se redressait bientôt, le cou tendu, comme pour saisir au passage le son de ces écus remués par la main rapace de l'avare.

Il le voyait, le vieillard, sec, maigre, le crâne poli, les yeux brillants, accroupi sur son trésor comme une bête

fauve sur sa proie. Les doigts amaigris de cet homme tremblaient d'ardeur au contact de l'or aimé. Son regard s'animait, ses narines battaient de plaisir, sa langue sans salive passait lentement sur ses lèvres minces et blanches.

— Fou ! triple fou ! répétait Bernard.

Alors il se roulait sur son lit, comme un amoureux en délire, et se prenait la tête à deux mains pour étouffer ses cris de désespoir et de désir.

Il était tenté de se relever brusquement et de crier à l'avare : Je suis là !... je vous écoute !... prenez garde !

Mais c'était pour lui une telle jouissance d'entendre ces bons tintements, d'avoir la vision de ces tas d'or et d'y pouvoir, en pensée, plonger ses mains pleines de frénésie !

Il se taisait, son cœur battait, le sang lui montait au visage ; de funestes pensées lui traversaient l'esprit ; il les repoussait bien souvent ; mais le bruit de l'or continuait, et, comme à l'appel d'une cloche infernale, l'essaim fatal des sombres projets revenait en hâte.

Et Bernard se disait :

—Est-ce justice ? Il est vieux, sans doute, il va mourir. Avarice, vieillesse et mort. Ces mots vont ensemble. Cependant, je vivrai, moi qui suis pauvre, moi dont l'avenir, désormais, est désespéré. Avec l'or qu'il possède je serais libre, riche, heureux ! La belle et noble vie ! Je pourrais, à mon aise, être bon et vertueux. Lui, qu'en fera-t-il ? L'insensé, dont les jours sont comptés, il compte son argent, comme si toute cette fortune lui pouvait acheter une minute de plus d'existence ! Oh ! laisser la richesse après soi : râler sur un monceau d'or, tandis que d'autres rampent, embourbés, dans la misère, tandis que moi je me traîne, je souffre et je vis misérable ! Mais cette richesse, il la vole à ceux qui peuvent réclamer leur obole et le morceau de pain qui leur est dû ! De quel droit l'accapare-t-il ? Qui la lui a donnée ? Comment l'a-t-il gagnée ? Il y a le bonheur de cent familles dans cet or qu'il a volé peut-être !

Le délire s'emparait du malheureux. Il souffrait à crier de douleur, et souvent, comme un insensé, le voilà qui sortait de sa mansarde, franchissait en courant les escaliers, et s'en allait par les rues. L'atmosphère du dehors calmait sa fièvre.

Quelquefois il se trouvait, dans ces courses nocturnes, sur les quais déserts. Ses pas seuls retentissaient sur les trottoirs. La Seine reflétait, au loin, les mille lumières de la ville et coulait avec un bruit monotone.

Bernard avait, alors, des fascinations étranges. Il lui prenait de soudains désespoirs, et c'est avec envie qu'il regardait cette eau noire qui coulait là. Il se penchait sur le fleuve, il se disait que sa vie était manquée, et que toute espérance était éteinte et qu'il fallait mourir. Sans aucun doute, en ces moments sinistres, il se fût tué ; mais le courage lui faisait défaut brusquement. Il se méprisait, il se maudissait ; il avait peur.

Vous avez vu parfois, dans les soirées d'hiver, lorsque la brume enveloppe la ville et que chacun regagne, d'un pas pressé, son logis, des pauvres gens aux figures hâves, s'arrêter, fascinés, devant l'étalage alléchant de quelque marchand de comestibles. La faim allume de fatales lueurs dans leurs regards avides ; leur main tremble, leur bouche s'entr'ouvre affamée. Tel, Bernard écoutait, chaque nuit, le bruit que faisait l'avare en comptant son trésor.

Un jour il se trouva, sur le palier, face à face avec un grand vieillard au dos courbé, qui le regarda d'un air soupçonneux.

Bernard embrassa l'homme d'un seul coup d'œil. Il avait deviné que celui-là était son voisin, l'avare.

La physionomie du vieillard avait quelque chose qui fascinait, dès l'abord. Un front proéminent, des cheveux gris, un nez droit, des lèvres minces, une peau ridée se collant comme du parchemin jauni sur les os saillants de la face, et, avec tout cela, des yeux ronds, fixes, profonds, au regard pénétrant et doué d'une force magnétique prodigieuse.

Il portait une vaste houppelande noire qui l'enveloppait jusqu'aux pieds ; sa tête était nue, son crâne aigu sortait jaune et luisant d'une couronne de cheveux crépus.

En apercevant Bernard, l'avare, par un mouvement instinctif, replia sa houppelande sur lui-même, puis ouvrant brusquement sa porte, il entra chez lui, sans mot dire.

Bernard entendit grincer le verrou que l'avare poussait sur lui.

— Muet comme un coffre fort ! murmura-t-il.

Ceci s'était passé le matin même du jour où nous avons commencé cette histoire.

III

Depuis longtemps Bernard essayait en vain de lutter contre l'obsession de cette voix maudite qui venait lui susurrer à l'oreille, cent fois par heure :

— Avec son or, tu serais riche !

Il en était venu à fuir son logis comme un lieu funeste, à passer la nuit dans quelques recoins inconnus de Paris, où le bruit fatal ne pouvait arriver jusqu'à lui.

Le jour venu, il regagnait sa mansarde de la rue de La Harpe, et chaque jour il tentait, mais en vain, de travailler ; le labeur lui était devenu pénible, ses forces s'épuisaient dans cette excitation continue.

Enfiévré, énervé, il s'efforçait vainement de réunir en un faisceau compact toutes ses impressions éparses ; sa tête était un chaos où fermentaient mille idées sans suite. Dans ce chaos, dans cette nuit, une chose se faisait jour cependant, une idée surnageait, prenait corps et se présentait à tout instant devant Bernard.

Et cette idée était la même toujours, l'idée mauvaise :

— L'or de cet avare pourrait être à toi !

Une telle pensée, une fois entrée dans le cerveau malade d'un tel homme, n'en devait plus sortir. Elle y fit naître, au contraire, bien des idées secondaires, qui, toutes, entraînaient Bernard vers sa perte, et le malheureux se dit formellement, un jour :

— Aussi bien, pourquoi cet or ne m'appartiendrait-il pas ?

Dès cet instant, tout fut dit. Bernard ne lutta plus ; il n'essaya pas de remonter le courant qui l'entraînait, il se laissa aller comme à la dérive, mais cependant sûr de lui-même et cherchant de tous côtés l'occasion (une déesse qui sert mal les honnêtes gens et tend volontiers la main aux mauvaises consciences).

Bernard essaya bien des fois de se trouver sur le passage de l'avare. Il le saluait alors, poliment ; parfois il tentait d'entamer avec lui une conversation quelconque. L'avare lui lançait aussitôt un coup d'œil clignotant, inquiet, et passait rapidement, en gardant le silence.

Bernard apprit que cet homme habitait depuis nombreux d'années la maison de la rue de la Harpe. On ignorait d'où il venait et ce qu'il était. Son nom trahissait une origine allemande. Il s'appelait Hermann Schwartz. On ne lui connaissait aucun parent, aucun ami. Personne ne le venait visiter jamais. Il vivait seul, dans sa mansarde, retiré là comme dans un antre. Il en sortait rarement ; on s'habitua à ne le voir qu'à de longs inter-

valles. Il ne permettait guère qu'on pénétrât chez lui. Sa vie était murée, de façon à ravir le philosophe.

On avait bien longtemps jase, comme on dit, sur son compte.

Les voisins, surtout les voisines, s'occupaient beaucoup de celui qu'on avait, un peu à la légère, surnommé *le vieux Juif*. A en croire les petits bruits fredonnés sur l'air populaire de *la Calomnie*, Hermann n'était rien moins qu'honnête, et chacun se doutait bien que s'il était ainsi taciturne et sombre, c'est qu'il avait dû commettre autrefois *quelque mauvais coup*.

Bernard apprenait tout cela, à droite et à gauche, comme par hasard. Avec tous ces petits renseignements, il se construisit un personnage de fantaisie, un avare dans le goût des créatures folotes de Callot ou d'Hofmann.

Il se disait, non sans une certaine joie, que ce vieillard avait volé l'or qu'il possédait et que, sans pitié, sans remords, on pouvait le lui arracher.

Puis il s'étudiait lui-même, cherchant à démêler le mobile de ses propres passions, de tous ses désirs. Il se demandait s'il se sentait assez fort pour soutenir le poids d'un crime, en supposant que le crime fût commis.

Et sa grande question, sa préoccupation grande était celle-ci :

Le remords existe-t-il ?

L'homme, dans ses raisonnements, arrive le plus souvent, à la conclusion qui satisfait la plus complètement ses espérances.

Bernard en vint à se persuader que le remords n'existant que pour les faibles ; que l'homme assez puissant pour garder en soi le secret d'un crime, n'étant coupable qu'à ses propres yeux, avait le droit d'exiger de la société, sans crainte, sans faiblesse, tous les honneurs, tous les triomphes qu'ambitionnent l'honnête homme.

Le remords n'existant pas pour *l'homme fort* (deux mots, orgueil humain, qui jurent bien ensemble), il ne s'agissait donc que de savoir se cacher assez bien pour échapper à la loi.

Toute la question était donc celle-ci :

— Savoir commettre tel ou tel délit, tel ou tel crime, avec des combinaisons assez sûres, en suivant un plan assez mûrement tracé pour que nul témoin n'ait été là, et renfermer si profondément le secret dans sa conscience, que nul œil humain ne pût l'y trouver.

Pour l'œil de Dieu, il n'y pensait pas. Cet homme était d'une race orgueilleuse, celle des Titans ; fort de la science humaine, assez foy pour proclamer l'athéisme dans le temple dévasté de l'Éternel.

L'esprit de Bernard, aveuglé déjà par de fausses théories, glissait rapidement sur cette pente fatale qui ne devait aboutir qu'à un gouffre.

Mais, en même temps, ses faiblesses, ses incertitudes d'autrefois disparaissaient. Il ne lutta plus, faible athlète, avec les criminelles insinuations de ses ambitieux désirs. Il s'était rendu. L'or de l'avare était maintenant son or, à lui. Il jouissait, d'avance, de son crime. A son avis, depuis que la terrible résolution était prise, l'avare le volait. Ce vieillard, il était tenté de le prendre au collet et de lui crier :

— Rends-moi mon bien !

IV

Il se disait aussi qu'il fallait prendre patience. Il se calmait. Il attendait.

Il répondait de son avenir, désormais. La fortune était là, pour lui, à ses côtés. S'il ne l'arrêtait pas aujourd'hui, il l'arrêterait demain. C'était chose faite. Il se prenait parfois à rire, ce sombre Bernard ; il avait

de grands éclats de gaieté qui glaçaient jusqu'au sang. Louis Verrier aimait Bernard.

— Mon pauvre garçon, lui disait-il parfois, à quoi songes-tu ? C'est une folie ! La fortune est aux travailleurs patients. Pour qu'elle demeure à jamais sous ton toit, tâche de t'en faire une épouse et non une maîtresse.

Je vous l'ai dit, Bernard riait.

Verrier ne savait cependant pas jusqu'à quel point la gangrène avait envahi cette âme. Peut-être croyait-il qu'il avait là beaucoup plus de paradoxes que de perversité. Aussi tantôt haussait-il les épaules en les traitant d'exercices d'improvisation.

Sur ces entrefaites, Louis tomba un beau matin chez Bernard, vêtu tout entier d'un costume de voyage. Il allait partir le soir même pour Angers. De là, il gagnerait à pied le château de***, dont il était chargé de décorer les appartements.

— Je te quitte à regret, dit-il à son ami. Je suis inquiet. Te figures-tu de bons bourgeois qui vont au spectacle, laissant leur héritier, jeune enfant plein d'espoir, âgé de deux ans et demi, avec un paquet d'allumettes sur son lit ? Mon cher Bernard, tu es cet enfant-là, sache le bien. Tu passes ta vie à jouer avec le feu. Ta tête est pleine de poudre et j'ai bien peur qu'elle n'éclate. Je te dis, je te répète et tu le sais, mon ami : cela brûle.

— Mon bon Louis, répondit Bernard, laisse-moi sans crainte avec mes allumettes. Si je m'en sers jamais, sois certain que ce sera non pour me brûler, moi et ma mansarde, mais bien pour allumer les bougies de mon salon.

Alors, les deux amis s'embrassèrent. Louis partit en hochant la tête et Bernard sentit une larme couler sur sa joue.

Il l'essuya rapidement, comme honteux de lui-même. Ce fut peut-être bien la dernière fois qu'il pleura.

V

A partir du moment où Bernard se fut dit que la fortune de l'avare lui appartiendrait un jour, il ne cessa de chercher à saisir au passage l'occasion cherchée.

Il sortait peu, préférant demeurer là, aux côtés de l'avare, l'entendant souvent remuer : le jour, aller et venir ; la nuit compter et recompter son or.

Lorsque, par hasard, le vieil Hermann quittait sa chambre, Bernard le suivait par les rues. Il l'épiait. Il voulait savoir ce que pouvait faire cet homme.

Jamais Hermann ne rencontrait un visage de connaissance. Il marchait lentement, s'arrêtait parfois pour reprendre haleine, ou s'asseyait sur un banc dans quelque jardin public. Il achetait, de temps à autre, des provisions de bouche, du fromage, des sardines, du pain. C'était tout. Il rentrait, et avec cela il vivait plusieurs jours, enfermé dans sa mansarde, accroupi sur son cher trésor.

Bernard en était venu à connaître tous les jours où le vieillard quittait son logis. Il savait ce que l'avare faisait à telle ou telle heure. Par je ne sais quelle étrange vision, il apercevait le vieil Hermann à travers le mur, il le devinait : il le voyait vivre, pour ainsi dire, ou plutôt il vivait de la vie de cet homme qui lui était inconnu deux mois auparavant.

— S'il mourait, cependant, se disait-il parfois, à qui donc reviendrait sa fortune ? Il est sans parents, sans amis. Serait-ce donc voler que d'enlever un inutile argent à un cadavre ?

C'était ce qu'il appelait ses pensées faibles, des retours vers l'hésitation. Ces accès de transaction avec sa con-

science étaient rares, ou plutôt, je l'ai dit, ils avaient disparu.

Une résolution énergique et calme remplaçait en lui la fièvre des premiers jours et ce prurit de richesse et de luxe qui agitait son corps tout entier de tressaillements avides. Maintenant la bourbe elle-même ne le dégoûtait plus. N'allait-il pas en sortir tout à l'heure et se nettoyer fièrement de son passé ?

Il y avait déjà quelques jours que Bernard n'avait pas entendu chez l'avare le bruit accoutumé. La nuit, aucun de ces tintements qui faisaient battre si fort le cœur du jeune homme. Le jour, aucun bruit, aucun son. Rien.

Instinctivement, Bernard comprit qu'il touchait à un moment décisif de sa vie. Il chercha d'abord, à s'étourdir, à ne penser point, effrayé lui-même des pensées qui venaient à lui ; puis il se recueillit. Il se dit froidement que le vieillard, sans doute, était malade, et que de cette façon l'occasion naissait qu'il attendait depuis si longtemps.

Son plan se trouva tout bâti dans sa tête, et, par la pensée, il le mit aussitôt à exécution.

Voici comment il agissait :

Il allait droit au vieil Hermann, franchement, le cœur sur les lèvres ; il le soignait, il le veillait, il ne le quittait plus ; il devenait son serviteur, son esclave. Hermann n'avait point de famille. A qui léguerait-il sa fortune, sinon à celui qui lui fermerait les yeux.

Il bâtiesait là dessus tout un plan qu'il détruisait bientôt. Peut-être trouverait-on un testament après la mort d'Hermann, et ce testament anéantissait soins, prévenances, combinaisons longuement machinées. D'ailleurs, ce vieillard soupçonneux refuserait, à coup sûr, d'avoir un aide à ses côtés. Il fallait s'arrêter, à quelque autre résolution. Alors, si la maladie du vieillard était mortelle, pourquoi ne pas le laisser mourir sans secours ? Personne ne se souciait de l'avare. S'apercevrait-on de son absence ? Il se montrait si rarement aux gens de la maison.

Bernard crut, cette fois, avoir trouvé.

Il y avait trois jours, Bernard les avait comptées ces journées si longues, il y avait trois jours que le vieillard n'avait donné signe de vie.

Qu'était-il devenu ? N'était-il point mort, déjà ? Mort ! et cette idée faisait profondément tressaillir Bernard, dont le cœur aussitôt se remplissait de joie.

La mort du vieil Hermann, c'était la foudre détruisant tout à coup l'obstacle qu'on mesurait une minute auparavant avec terreur. C'était le hasard, la fatalité, c'était Dieu se mettant soudain de la partie et jetant à Bernard les cartes les meilleures.

L'occasion, boiteuse pour arriver, ailée pour partir, venait donc à lui ; Bernard la saisit aussitôt.

Si l'avare était mort, et le raisonnement, le disait assez, il fallait aussitôt s'emparer du trésor. Bernard, durant tout le jour, chercha comment on pouvait parvenir à ce but. L'action, maintenant, devait remplacer la pensée, la réalité suivre aussitôt le rêve.

La nuit vint.

Bernard savait que, comme la sienne, la mansarde du vieillard s'ouvrait sur la rue par une fenêtre. Devant la fenêtre, une saillie servant à soutenir les tuyaux pour les eaux de pluie permettait de marcher, mais non sans danger, le long du toit.

Bernard ouvrit sa fenêtre.

— Etrange chemin, fit-il, qui me conduira peut-être à la fortune.

Il revint s'asseoir devant sa table, auprès de ses livres d'étude.

— Qu'est-ce que tout cela ? dit-il alors en les regardant avec mépris. Des mots ? Assez de mots ! Il avait raison, ce malade. A bas la pensée, vive la machine ! Vous avez des idées, vous ? Nous, nous avons de l'or.

Arrière, imbéciles ! De l'or, vous en voulez, j'en aurai, j'en aurai demain ! Demain ! C'est loin encore.

Il prit un livre, l'ouvrit au hasard. C'était je ne sais quel recueil de vers. En le lisant, Bernard s'était senti, jadis, ému. Il haussa les épaules, et d'un ton d'amortissement :

— Un poète ! fit-il, un fou !

Il jeta le livre loin de lui.

Le livre alla tomber dans le coin de la chambre, en laissant échapper, comme d'une blessure, des brins de lilas fané et de feuilles de roses.

Sur un mouvement instantané, irréfléchi, Bernard se précipita vers ces fleurs.

Il se courba, et pour les ramasser, il se mit à genoux. Cet athée, qui ne baissait pas le front devant Dieu, s'humiliait devant un souvenir.

Il prenait délicatement chaque débris, comme un enfant le papillon diapré qu'il a peur de déflorer. Quelquefois, sous ses doigts, une feuille de rose desséchée se brisait. Il en recueillait, dans sa main, la poussière. Tout à l'heure, ne parlait-il pas de trésor. Un trésor ! Ces fleurs jaunies, sans parfum, sans couleur, étaient donc un trésor pour lui.

C'était un conseil, c'était un regret, c'était un remords peut-être.

Ces pauvres fleurs venaient à lui et lui parlaient. Les choses ont une voix qu'on n'entend qu'à de certaines heures, aux jours de malheur, aux heures de joie.

Bernard écoutait.

— Souviens-toi, disaient alors les fleurs fanées, souviens-toi de ta jeunesse et de ton printemps ! Illusions, chimères, ivresses, joies candides, longs espoirs, caresses charmantes, tu avais tout cela. La vie te souriait, Bernard. Les chemins étaient verts, le ciel bleu, l'air pur et doux. En ce temps-là, la vie t'était chère. Tu cheminais vaillamment ; à ta droite, la Foi ; à ta gauche, l'Espérance, devant toi, l'Amour. Tu étais bon, et dans ta faiblesse, enfant, tu étais fort. La force, ce n'est pas l'orgueil, c'est l'humilité quelquefois. T'en souviens-tu ? Tu n'étais pas riche. Que t'importait ! Toute ta richesse était en toi. Tu travaillais ardemment ; le but devant toi rayonnait, un but bien éloigné ; mais, après tout, n'avais-tu pas la vigueur et les jambes de vingt ans ? Souviens-toi, Bernard, rappelle-toi le jour où tu nous as cueillies là-bas, sur les cotéaux verts, un jour de soleil, le 20 mai. Était-elle jolie ? Elle était charmante ; elle te souriait. T'aimait-elle ? Tu l'aimais tant. Tu la parais de toute la poésie que tu portais en toi, et tu étais heureux, car tu avais l'illusion, le bonheur. Lorsqu'on n'est plus assez riche pour prêter aux autres quelqu'un de ces trésors qu'on porte en son cœur, amour, charme, poésie, tout est fini, la pièce est jouée. En ce temps-là, l'orchestre préludait. Une belle symphonie, Bernard. Des chants de délire et d'ivresse, de doux cantiques, des trilles amoureuses, la mélodie du bonheur ! Elle te dit : M'aimeras-tu longtemps ? Tu répondis : Toujours ! toujours, ou aussi longtemps que je garderai ces fleurs avec moi. Les fleurs sont là, Bernard. Où est-elle ? Mais que t'importe ? Regarde bien, ouvre les yeux. Le ciel est toujours aussi bleu, l'herbe aussi, le vent aussi frais, l'amour aussi jeune. Souviens-toi de ton passé ; oublié, Bernard, oublie l'heure présente. Le temps qui nous a fanées a fané ton cœur aussi ; mais un peu de rosée, Bernard, mais une larme de regret, d'espérance, mais une larme de foi, et il peut refleurir !...

Bernard regarda les fleurs encore.

Il les prit dans sa main et les froissa.

— Non ! non ! dit-il ; le but est là !

Et son regard allait vers la mansarde.

Il jeta les fleurs par la fenêtre ouverte.

Le vent les fit un moment voltiger ; puis, une à une, tristement, pauvres épaves d'un passé naufragé, elles allèrent se perdre à jamais, cette fois, dans la fange du ruisseau !

Bernard compta qu'il avait un long temps encore à attendre.

Il sortit. Il marcha au hasard dans Paris. Le temps était beau. Il y avait foule dans les rues. Bernard allait, venait, tantôt joyeux, tantôt sombre, fredonnant un refrain de vaudeville, puis s'interrompant tout à coup pour jeter quelque imprécation.

Les heures lui paraissaient bien lentes à passer. Il interrogeait sur son chemin les horloges, cherchant de préférence celles qui marquaient l'heure la plus avancée. Instinctivement, à mesure que la nuit s'écoulait, il se rapprochait davantage de la rue de la Harpe. Comme dix heures sonnaient, il se trouva devant sa maison. Avait-il calculé que ce serait ainsi ? Non sans doute ; quelque chose comme une main le poussait. Il fit quelques pas devant la porte, puis il entra. L'escalier de cette maison était noir. Il monta doucement jusqu'à sa mansarde. Arrivé là, l'oreille collée contre la porte de l'avare, il écouta.

Tout était muet chez le vieillard.

— Rien ! se dit Bernard.

Il entra chez lui marchant à pas lents.

Tout à coup, il s'arrêta. Il venait d'entendre, distinctement, le bruit accoutumé, celui de l'or que remuait l'avare. Une seule pensée lui vint : il n'est pas mort !

Il se sentit faiblir. Ses jambes plièrent sous lui. Sa poitrine s'oppressa.

Mais il s'était trompé, sans doute. En vain écoutait-il le cou tendu, le bruit ne se renouvelait pas.

Il respira.

Puis son indécision vint le reprendre. Le sang affluait à son cerveau, son pouls battait fortement.

— Faible corps, disait-il, qui ne peut supporter le poids de ma pensée !

Il ouvrit sa fenêtre et demeura longuement accoudé, regardant la rue. Le vent agitait ses cheveux ; son œil demeura fixe, hagard, agrandi comme l'œil d'un fou.

Le bruit du dehors, le bourdonnement des passants montait jusqu'à lui. Peu à peu tout se calma. Les lumières se firent plus rares aux maisons.

— La nuit est claire, par malheur, songeait Bernard.

Puis il ajoutait :

— Mais qui pourrait me voir à cette heure ?

— Il fit quelques pas dans sa chambre, s'arrêta un moment ; puis, tout à coup :

— Allons ! dit-il presque à haute voix, cette fois, c'en est fait !

Il enjamba l'appui de la fenêtre et se hasarda sur la gouttière, qui plia, en craquant, sous son poids.

VI

Bernard s'était mis à ramper vers la fenêtre de l'avare. Il se cramponnait aux moindres saillies de la muraille et se glissait le long du toit. Il ne songeait guère qu'il était suspendu au-dessus d'un abîme. Un faux mouvement, et tout d'un coup, il pouvait s'aller briser le crâne sur le pavé de la rue. Mais le somnambule qui marche, sans trembler, sur le bord d'un gouffre, n'a pas plus conscience du danger que ne l'avait, en ce moment, Bernard.

Un seul désir, une pensée seule emplissait maintenant le cerveau de cet homme : posséder l'or qu'il convoitait. Ce désir le rendait ivre. En ce moment, je le crois, il n'eût pas reculé, même devant des témoins, dans l'accomplissement de son crime.

Il avait atteint la fenêtre. Son regard glongea dans la mansarde de l'avare. La pâle clarté de la nuit lui permit,

peu à peu, de distinguer la plupart des objets enfouis dans la pénombre de cette pièce.

Au fond d'une chambre d'une effrayante nudité, suintant la misère (une misère affreuse !), un grabat défait, les draps traînant sur le parquet, une chaise renversée ; et, gisant au milieu de la mansarde, à demi nu, ses longues jambes et ses maigres bras sortant d'une chemise déchirée, l'avare, les membres crispés comme ceux d'un cadavre après une cruelle agonie.

Un affreux soupir de jouissance s'échappa de la poitrine de Bernard.

— A ! dit-il presque à haute voix, je le savais bien ! il est mort !...

Il poussa vivement la fenêtre qui, mal attachée à l'espagnolète, céda sur-le-champ, puis il sauta dans la mansarde.

Une forte odeur de graisse moisie le saisit aussitôt.

C'était là comme un antre infect où le vieil Hermann agonisait, au milieu de la plus sordide avarice.

La lune éclairait faiblement le corps immobile du vieillard.

Bernard s'approcha.

Hermann avait dû tomber violemment de son lit. De la paille crevée s'échappait un amas de pièces d'or qui s'entassaient en un monceau brillant auprès du cadavre.

Les mains du vieillard se plongeaient encore dans ce bain métallique, et leur immobilité conservait l'effrayante crispation de la cupidité satisfaite.

À la vue de cet or, Bernard laissa échapper un rugissement de plaisir. Il se jeta sur le tas, ainsi qu'une bête fauve, et riant, criant, pleurant, il se roula sur le parquet en embrassant follement les pièces d'or.

Lorsque ce délire cessa, la première pensée de Bernard fut celle-ci :

— Si l'on venait !

Il se hâta de prendre avec lui cet or, cet or qui lui appartenait maintenant.

C'était comme un de ces contes de fées où les héros emplissent leurs poches de bijoux, d'or et de pierreries. Il prenait, il prenait. Ses mains fébriles fouillaient avidement la paille de l'avare. C'était fini. Il ne trouvait plus rien. Il cherchait encore cependant, il cherchait toujours.

En ce moment, il entendit derrière lui un soupir, un râle.

Il se retourna subitement, l'œil hagard, les cheveux hérissés.

Personne n'était là, cependant.

Alors, il se pencha sur l'avare.

La lune éclairait de sa lueur fantastique le visage crispé du vieil Hermann.

Bernard poussa un cri et recula.

Hermann n'était pas mort.

Non, ses yeux vivaient, dilatés, encore agrandis par l'approche du moment suprême ; ils vivaient et le regardaient fixement, obstinément. Ces yeux parlaient.

Oh ! le long regard, profond, infernal, les prunelles fixes, embrasées, ce point noir dans ce grand cercle blanc, ce regard qui disait : Voleur ! qui criait : Assassins !

Bernard eut peur, un moment, mais ce ne fut qu'un moment.

Il se pencha sur l'avare, et, le regardant en face, il lui prit la main. Cette main était froide, inerte comme celle d'un mort.

À ce contact, l'œil d'Hermann s'injecta de sang, un éclair de rage impuissante vint illuminer sa prunelle, et un hoquet de douleur monta jusqu'à sa gorge.

C'était un cri inarticulé, affreux, un son qui n'avait rien d'humain.

L'homme ne pouvait parler ; mais ce son rauque et ce regard mauvais disaient clairement tout ce qui se passait de douloureux dans ce corps presque sans vie.

Bernard était médecin ; il avait vu bien souvent, face à face, la mort dans toute sa nudité ou sous tous ses déguisements. Il avait appris à être calme en présence des affres dernières. Son cœur ne battait pas devant une agonie, et il connaissait ce secret qui est le premier échelon de la science : ne pas s'émouvoir au chevet d'un moribond. En cet instant terrible, il sut être calme et se rendit compte aussitôt de l'état du malade. Le vieil Hermann allait mourir d'une attaque foudroyante de paralysie générale ; quelques heures à peine le séparaient de la mort. Les extrémités étaient déjà froides, le sang se glaçait, la paralysie gagnait le cœur, et ce qui vivait seulement à cette heure chez le vieillard, c'était ce regard plein de feu, perçant comme un fer rouge, qu'il braquait obstinément sur le jeune homme.

— Avant ce soir, se dit Bernard, cet homme sera mort.

Il laissa retomber la main qu'il tenait encore, se releva, et, froidement, continua l'inspection qu'il avait commencée.

Il se passa alors une scène atroce.

Bernard interrogeait l'œil du vieillard comme pour lire dans cet œil le secret que cachait le cœur. C'était sa victime elle-même qu'il prenait pour complice. L'œil d'Hermann se couvrait de fibrilles sanglantes et se cerclait d'un rouge enflammé.

Et Bernard continuait ses recherches, fouillant ici et là, partout, s'interrompant pour dire au vieil Hermann :

— N'y a-t-il plus rien ?

Tout à coup, l'œil de l'avare devint terrible, et son regard prit aussitôt une expression étrange. Il y avait de la terreur et de la colère, de l'injure et de la supplication dans ce regard.

— Grâce ! grâce ! disait-il.

Et il ajoutait en même temps : Voleur et lâche !

Bernard comprit.

— C'est là ! dit-il.

Il plongea avidement ses mains dans un vieux coffre, et tressaillit en sentant sous ses doigts le contact d'un portefeuille qu'il ouvrit aussitôt.

Le portefeuille était bourré de valeurs de toutes sortes.

En l'ouvrant, Bernard laissa échapper quelques billets qui tombèrent à terre ; l'un d'eux s'alla coller au visage même du vieillard, à ce visage couvert d'une sueur glacée.

Bernard le reprit aussitôt ; sa main effleura la face livide d'Hermann, et il ne put s'empêcher de tressaillir, comme au contact d'un serpent.

La peau était froide et moite. Le vieillard râlait ; l'œil s'éteignait.

Bernard se leva aussitôt.

Il était maintenant sûr que le vieillard ne possédait plus rien. Il remit en ordre les objets qu'il avait dérangés ; il répara les froissements de la paille, il replaça le coffre en son lieu, et tout cela froidement, sans hâte, avec la lenteur calme et mesurée d'un valet.

L'œil fixe le suivait dans tous ses mouvements. La lune emplissait, à présent, la mansarde d'une lumière grise et blafarde, et donnait à toute cette scène une fantastique couleur.

— Pauvre homme, dit Bernard à haute voix, tu ne m'avais rien fait. Mais pourquoi t'es-tu trouvé sur le chemin de ma fortune ? Les pierres qui embarrassent une route, on les broie, on les jette au loin !

Misérable ! dit le regard.

Bernard haussa les épaules.

Il se pencha de nouveau sur le vieillard et lui mit la main sur le cœur.

Le sang ne battait plus que faiblement ; la mort venait.

— C'est encore une heure ! pensa Bernard.

Il regarda le ciel. Le jour ne se levait pas encore.

Il dit alors :

— J'attendrai !

Il s'assit aux côtés de l'avare, l'œil sur le moribond, les bras croisés, décidé maintenant à ne s'éloigner, que lorsque tout ce drame serait terminé.

— Pourtant, se disait-il, si je voulais, ne pourrais-je pas le soigner ? Des soins, bah ! vraiment ce serait un service mauvais à lui rendre. Il est condamné. Qu'il meure cette nuit ou demain, peu importe. Et pour moi, ne vaut-il pas mieux qu'il meure cette nuit ?

Les regards de ces deux hommes se croisaient comme deux épées : l'un, plein de douleur, de rage, de mépris et de malédiction ; l'autre rempli d'une raillerie satanique et de je ne sais quel éclat qui ressemblait à du triomphe. C'était un duel effrayant, un duel acharné, mais un duel à la façon de celui qui se joue, sur la plateforme de l'échafaud, entre le bourreau et le condamné. La victime et le vainqueur étaient désignés d'avance.

Et cependant Bernard trouvait que le vieillard prenait bien du temps pour mourir. Une fois, il se pencha sur lui, les mains en avant, les doigts crispés, comme pour l'étrangler. C'en eût été fait et plus vite. Mais il songea que le lendemain, on trouverait sûrement quelque trace.

— Suis-je fou ? dit-il en se relevant. L'homme est mort. Encore quelques minutes et ce sera tout !

Il attendit.

Vers une heure, un nouvel éclat passa dans le regard d'Hermann. Un effrayant soubresaut lui parcourut le corps, on eût dit qu'il tentait, par un effort surhumain, de se rattacher à la vie. Ce ne fut qu'un instant.

Les nerfs, tendus par cette surexcitation dernière, se débandèrent comme la corde d'un arc. Le vieillard mit encore dans son œil une nouvelle et sanglante injure ; une sorte de bave hideuse lui monta sur les lèvres en même temps que le hoquet dernier.

Sa gorge rendit un bruit affreux, semblable à celui d'un tuyau engorgé qui se vide. D'abord précipité, régulier, ce bruit aqueux s'éteignit peu à peu. Rien ne vivait plus du vieil Hermann, rien et pourtant ce regard était le même encore, fixe, effrayant, agrandi.

Bernard ne sentait plus sous sa main aucun battement. Il se releva, pâle, mais indifférent.

Il jeta un dernier coup d'œil sur le cadavre, et, serrant contre sa poitrine sa fortune (il était riche, maintenant !), il enjamba de nouveau la fenêtre.

C'en était fait.

Il se jeta tout vêtu sur son lit, et enfouissant sous l'oreiller son or, il ferma les yeux pour s'endormir.

VII

Mais la fièvre le consumait.

Le jour le trouva debout, agité, les nerfs irrités.

Il sortit.

Comme l'avare, il avait caché ce matin même, dans un recoin secret de la mansarde, cette richesse qu'il appelait une chose *conquise*.

Port-Royal nous apprend à ne nous point payer, de mots. Les mots jouent cependant, en ce monde, un

grand rôle ; la conquête est permise et punie. Conquête et vol, deux extrêmes qui se touchent. Certains héros donnent la main à certains bandits.

Le temps était beau, ce jour-là.

Bernard se promena longtemps, humant le soleil et le grand air à pleins poumons, et se sentant heureux de vivre.

Les rues étaient pleines de monde, de lumière et de bruit. Ce bruit ne paraissait pas à Bernard de la turbulence, mais de la gaieté. On mesure souvent le bonheur des autres sur sa propre joie.

Mentalement, Bernard supputait à quelle somme pouvait s'élever le trésor de l'avare, et en arrivant au total, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Il se voyait désormais, aimé, fêté, louangé, puisqu'à présent il était riche.

Il pouvait se comparer à quelque navire, battu par la tempête, soulevé par la houle, abandonné pour ainsi dire sans secours, au milieu de l'Océan. Le vent avait soufflé, la mer s'était soulevée, menaçante. Toujours la lutte acharnée, les travaux incessants, les dures manœuvres. Mais, maintenant, tout était fini. La terre apparaissait à l'horizon ; le navire, tout à coup réparé, entrait, triomphalement, dans le port, au bruit du canon, aux acclamations de la foule. Et savait-on si la traversée avait été rude, si la route avait été droite, et quelles aventures l'équipage avait courues ; si, sur ce pont soigneusement balayé, le sang avait coulé ; si la haine, si le crime avaient habité ces cabines ? S'inquiétait-on du passé ? Savait-on si ce navire était un corsaire ou un pirate ? On ne voyait, en ce moment, que le pavillon flottant au haut du mât, rayonnant sous le soleil, frissonnant sous le vent ; on ne voyait que les voiles coquettes, la carène élégante, et tant d'éclat, et tant de grâce ! D'où viens-tu ? De l'inconnu. Qui es-tu ? Va, qu'importe ! Salut à toi !

Oui, Bernard était semblable à ce navire. Les tempêtes avaient été furieuses, sa route pénible. Parfois avait-il laissé à chaque lutte quelque partie de lui-même ou de sa conscience. L'homme moral se désagrège avec le temps comme l'homme physique, mais plus promptement peut-être et combien de fois ne dit-on pas que l'âme se détache d'un corps, lorsque depuis longtemps, parcelle par parcelle, hélas ! elle en est partie ! Le visage de Bernard portait-il, cependant, quelque trace de ses désespoirs, de ses désillusions, de son crime ? Non. Comme la mer, le visage humain engloutit et garde bien des secrets. A peine une ride indique-t-elle à l'œil exercé du sondeur que là, un jour, a eu lieu un naufrage.

C'est ainsi que songeait fièrement Bernard, et la conclusion de toutes ses pensées était celle-ci : que le monde est aux audacieux.

Il revint chez lui vers midi. L'escalier était plein de monde. Un instant, sa force de caractère l'abandonna. L'acier le mieux trempé peut faiblir.

— Ils ont ouvert la porte de l'avare, pensa-t-il. S'il avait parlé ?

En l'apercevant, quelques gens s'écrièrent,

— Monsieur Bernard ! c'est monsieur Bernard !

Bernard se sentit pâlir.

— Monsieur Bernard, lui demanda-t-on, n'étiez-vous pas le voisin de M. Hermann ?

Bernard surmonta son émotion et répondit :

— En effet, qu'y a-t-il ?

— M. Hermann est mort, dit-on.

— Mort !

— Mort ! nous nous sommes enfin amusés de sa trop longue absence. Ce matin, la porte enfoncée, on l'a trouvé, au milieu de sa chambre, froid, inanimé.

— Ce matin ?

— La mort, a dit le médecin, remontait à plus de douze heures !

— Imbécile ! pensa Bernard.

Il voulut monter dans la mansarde du vieil Hermann. Le commissaire procédait en ce moment, à la levée du cadavre. Un homme écrivait. La chambre était remplie de voisins, de curieux, et les commentaires, les observations, les bavardages, les banalités allaient leur train.

Bernard s'approcha du cadavre.

Les yeux de l'avare étaient tout grands ouverts, fixes, mais déjà vitreux.

Bernard ne laissa échapper aucun signe, aucun geste.

Il dit seulement, d'un ton indifférent :

— C'est triste !

— Puis il redescendit.

— Eh bien ? lui dit-on.

— C'est un malheur, répondit-il ; si j'avais su le pauvre homme aussi souffrant, moi, son voisin...

— Que voulez-vous ? dit une femme, il n'y a pas de votre faute.

Bernard ne rentra que le soir.

Il donna tout d'abord un coup d'œil à son argent (sa vie !) puis il prit un livre au hasard, et voulut essayer de lire, mais, avec la nuit, la fièvre revenait. Il s'était couché, il se releva.

Il se prit à écouter s'il n'entendait aucun bruit chez Hermann. Par un effet sanguin bien commun, il lui sembla que les tintements de l'or reprenaient comme autrefois.

— Je suis fou ! se dit-il.

Et cependant il écoutait avec anxiété.

Il se promenait de long en large en chantant, pour s'étourdir.

Il entendait distinctement des pas dans la chambre voisine ; et alors lui, l'homme sans peur, il tremblait. Ce cadavre qu'il savait là, à quelques pas de lui, lui pesait comme s'il l'eût porté sur ses épaules. En ces longues heures de nuit, alors que les objets, agrandis par l'imagination, prennent à nos yeux d'étranges formes, il se passe en nous je ne sais quelle transformation qui rend quelquefois peureux les plus braves.

C'est affaire de nerfs. Certains tempéraments, facilement ébranlés, ne peuvent supporter la moindre secousse. Bernard s'irritait contre lui-même de cette pusillanimité ; mais il lui passait, en ces instants je ne sais quelles folles idées de ressouvenir, et, comme autrefois, il se prenait à penser aux fantastiques récits des vieilles femmes et à ces terribles apparitions de revenants avec lesquelles nos nourrices nous ont bercés.

— S'il revenait ? se disait-il, s'il se dressait, menaçant, dans son linceul, ou plutôt, s'il était là, derrière moi, me suivant, m'épiant, prêt à frapper ?

Un étrange frisson lui parcourait alors l'épine dorsale ; il avait froid.

— Mais, vraiment, ajoutait-il, suis-je insensé ? Le mécanisme n'est-il pas éteint, ce corps ne se décompose-t-il pas à l'heure qu'il est, et ne sera-t-il pas bientôt devenu poussière et comme dissous dans un acide.

Alors il se calmait. Il oubliait l'avare pour ne songer qu'aux jours filés d'or et de soie qui allaient bientôt se dérouler pour lui.

Il se voyait riche et célèbre : il trônait, comme un roi, au milieu des flatteurs, alléchés par ses repas et ses faveurs, ou liés par ses dons ; il se moquait de tout et de tous ; il buvait, mangeait et vivait heureux toujours, toujours.

Il s'endormit, vers le lever du soleil, d'un sommeil calme et profond.

Décidément, sa nature forte prenait le dessus.

Le bruit que faisaient chez l'avare, les hommes qui clouaient le corps dans la bière, le réveilla. Il se leva vivement. Comme il sortait, il se heurta contre la bière qu'on transportait en bas.

Il ôta son chapeau et descendit derrière le corps.

Il regardait la bière d'un œil fixe et souriait.

On mit Hermann dans le corbillard des pauvres.

— Je l'accompagnerai, se dit Bernard.

La voiture se mit en marche.

Bernard suivait seul. Les passants saluaient.

— C'est sa femme, disaient-ils.

— C'est son ami.

— Son père, peut-être.

— Pauvre jeune homme !

Quand Bernard les entendait, il lui montait au cœur une bouffée d'orgueil et de joie. Son crime lui rapportait jusqu'à ce profit moral.

On arriva au cimetière.

— Où conduisez-vous la bière ? demanda Bernard.

— A la fosse commune.

— C'est juste, dit Bernard. Rien pour rien, pas même une fosse.

Le trou était prêt. Il devait donner son hospitalité banale au premier qui viendrait.

La pauvre mort y fut descendu.

Je saurai qu'il est là ! pensait Bernard.

Il regardait les fossoyeurs jeter leurs pelletées sur la bière ; les pierres rebondissaient lugubrement sur le bois, la terre faisait un bruit sourd en tombant.

Quand tout fut fini, Bernard jeta à ces hommes quelques menues pièces de monnaie et demeura encore un moment les bras croisés, auprès de cette fosse.

— Il est là ! répétait-il, il est mort ! et les morts ne reviennent pas. A moi le monde, à présent Un tour de main, et voici la fortune ! Bah ! que lui ai-je pris, fit-il. Un levier dont il ne se servait pas, sot ! Et, en échange, je lui donne ce coin de terre et le repos. Nous sommes quittes !

Il s'éloigna, le cœur et l'esprit libres. Au restaurant, il fit un bon repas. Il prit à l'Opéra une bonne place. Il se coucha et dormit d'un sommeil excellent.

Il se sentit tout dispos, quand il se réveilla.

Jamais le soleil ne lui avait semblé si brillant, l'avenir aussi beau, la vie aussi facile.

Désormais, il se sentait maître de sa destinée. Lui, qui avait obéi toujours, il allait enfin commander.

Il était fier. Il se savait libre.

En mettant le pied dans la rue, il laissa échapper, avec un large soupir de satisfaction complète, ce seul mot qui disait tant de choses :

— Enfin !...

VIII

Bernard ne demeura pas longtemps dans la vieille maison de la rue de la Harpe. Il en sortit, un beau matin, sans qu'on sût où il allait. Qu'importait aux voisins ce que pouvait devenir un homme de si peu de poids ? Des malheureux, on ne s'inquiète guère. On ne s'inquiéta pas de Bernard.

Lui, cependant, avait quitté Paris pour quelque temps. Il s'en était allé vers ces beaux pays du soleil qu'il avait tant de fois entrevus, pleins de promesses douces, dans ses rêves d'autrefois.

Il visita ainsi, en touriste joyeux, l'Espagne, la Grèce. Il avait encore, dans l'âme, assez d'admiration pour les magnificences et les chefs-d'œuvre. Voyageur gentilhomme, il s'inquiétait pourtant davantage d'une bonne hôtellerie que d'un beau tableau, et se sentait plutôt rémué par les allures provoquantes des villes espagnoles, coquettes et brillantes comme des yeux andalous, que par les cités latines ou grecques, déchues et belles seulement de ce doux et pâle reflet du passé, nu souvenir, qui ressemble à un soleil couchant.

La richesse, plus encore que la pauvreté, est la pierre de touche de l'âme. Bernard pauvre se croyait grand autrefois. Bernard pauvre l...

Où était-il Bernard le rêveur, le chercheur, celui qui travaillait ardemment, la nuit, dans sa chambre haute, bénédictin de vingt ans, qui sacrifiait tout alors à l'art et à la science ?

Il n'existait plus, ce Bernard. Celui-là s'était suicidé.

Celui-là d'ailleurs ne pouvait vivre, un honnête homme, songez-y ! Il n'y avait plus que M. Bernard le riche !

Qui l'eût alors rencontré, dans ses voyages de plaisir, dépensant follement dans la joie son argent et menant train de prince, n'eût certes pas soupçonné à quel drame sombre succédaient cette ivresse et ce bonheur.

Son centre, cependant, sa vie, son milieu, le coin de terre où, pour lui, l'air était le meilleur, c'était Paris. Il y revint. Depuis six mois, au moins, il l'avait quitté.

Paris est grand. Bernard y fit cependant sa place. Dans le monde interlope des viveurs et des femmes faciles, on ne connut bientôt, et sa réputation fut celle d'un compagnon joyeux, d'un partner infatigable, prêt toujours à tenir le plus fort pari, à disputer la plus jolie fille, à déguster le meilleur vin.

Bernard songeait vraiment peu, maintenant, à la gloire ! Les vains mots d'avenir et d'éternité lui semblaient bien creux à présent. Ce qu'il lui fallait, c'était ce luxe qu'il avait si longtemps désespéré de pouvoir atteindre jamais ; sa vie, c'était cette fièvre continue, cette surexcitation qui lui paraissaient si chères. Il s'y livrait tout entier, corps et âme, sans trêve, sans repos. Et, entraîné dans ce rapide torrent de la vie parisienne, il n'avait garde, croyez-moi, de songer au remords !

A peine avait-il le temps de penser à son bonheur !

Ce qui manque le plus à l'homme, c'est le temps. Supposez-le maître de la durée, il conquerra demain l'espace et véritablement sera le roi du monde. L'expérience fait les hommes ; on l'a dit, l'expérience est un fruit qu'on ne cueille que lorsqu'il est gâté. Le temps a manqué à Raphaël, le temps a manqué à bien d'autres. Maître du temps, l'homme devient Dieu. La plus claire démonstration de Dieu n'est-ce pas, en effet, l'éternité ?

J'ai dit que Bernard ne songeait pas au remords.

Ce n'était point cependant pour oublier que Bernard se laissait attirer par ces magnétiques tourbillons de Paris. Qu'avait-il besoin de l'oubli ? Aucun remords ne venait à sa conscience, calme reposée comme celle de l'homme de bien. Son visage ne trahissait jamais que de joyeuses impressions.

Un sang vif et généreux empourprait ses joues bien remplies. Ce n'était plus le jeune homme hâve et défait que nous avons rencontré dans sa triste mansarde. Son œil brillait de l'éclat joyeux du contentement, ses oreilles prenaient cette teinte rougie qui annonce je ne sais quelle sensualité grossière.

Il vivait, c'est tout dire en un mot, il vivait. Se levant à midi, déjeunant ici, ou là, dans quelque café à la mode, étalant sur le boulevard ses appétits satisfaits et sa richesse.

Il n'avait garde de s'enfler et de se croire le premier, de par le droit du plus riche. Il distribuait assez volontiers des poignées de main à des indifférents. Parfois rencontra-t-il des visages de connaissance ? Loin de les fuir, il allait à eux.

Bernard prenait plaisir à montrer sa bienveillance et sa bonhomie ; peut-être riait-il sous cape en serrant cordialement la main loyale des pauvres diables. Peut-être aussi prenait-il au sérieux son rôle de protecteur sincère et d'homme enrichi, mais abordable.

Il avait su si bien donner aux muscles de son visage l'expression de l'honnêteté, que son âme elle-même et son cœur avaient pris le même pli indestructible.

Ceux-là sont les puissants de cette vie qui savent en-

trer dans la tico, la figure couverte d'un masque quelconque. Le masque en ce cas, est un bouclier.

Et de quelque façon qu'il soit, et de quelque matière, qu'il soit de faire comme celui du Romain, qu'il soit de cuir, comme celui du Saxon, il faut un bouclier aux combattants de la vie (une bataille où les faibles servent d'hécatombe glorieuse aux forts).

Bernard, avec le temps, en était venu à proclamer la vérité de cet axiome paradoxalement terrible, réponse à ses anxieuses questions d'autrefois :

— Le remords n'existe pas.

Il en était la preuve évidente, la preuve vivante.

Tant que sa victime était demeurée là, sous ses yeux, blême, livide, effrayante, il avait tremblé. Défaillance corporelle ! Il n'avait pu dormir, à côté de cette masse de chair privée de mouvement et de vie ; mais le cadavre enlevé, le corps jeté à la terre, il s'était relevé, le front hautain, l'œil orgueilleux, la face insolente. Ses poumons avaient largement aspiré l'air vivifiant de la vie libre, et, sans crainte désormais, sans remords, il s'était dit :

— Paris, le monde ! tout est maintenant à moi.

Bernard ne voyait plus que bien rarement Paul Verrier, son confident, son ami.

Sans s'expliquer parfaitement la cause d'une fortune aussi subite, Verrier avait instinctivement deviné que Bernard avait dû se faire le héros de quelque drame ténébreux.

Paul était un de ces cœurs généreux qu'aucune atteinte mauvaise n'a encore gangrenés et qui battent franchement lorsque s'appuie sur eux la main d'un homme. Ce n'était pas un puritain ; la morale est d'autant plus large qu'elle est plus élevée.

C'était, pour le peindre d'un mot, un artiste. Il avait voué sa vie à son idée ; il voulait à jamais poursuivre sa tâche. Le labeur lui serait-il un jour payé ? Il ne songeait pas au salaire, il travaillait. Le but qu'il ambitionnait était assez haut pour qu'il s'inquiât peu du reste.

Âme noble et juste, incapable de transiger jamais avec le devoir ! Celles-là suivent opiniâtement le dur chemin de la vie, sans craindre de se meurtrir aux ronces, et n'ont souvent pour toute récompense que le contentement de soi-même. Mais ce contentement est pour l'homme d'honneur la plus belle des récompenses. On peut, jusqu'à un certain point, affronter le mépris d'un autre. Le mépris de soi-même est affreux. Paul disait parfois que tout homme a un juge : son miroir.

Or, il avait appris que Bernard était un ambitieux, presque vulgaire dans son large manteau de force et de grandeur. Il avait vu clair dans ce chaos funeste d'idées subversives et de fausses théories qui avaient fatalement entraîné ce jeune homme jusque dans le gouffre.

Il s'était dit que Bernard portait dans l'âme le soufflé empesté du fol orgueil, et que lutter contre ce soufflé était folie. Il avait donc laissé cet ami mort à la garde de Dieu, en lui disant un jour :

— Si la foudre, qui abat les plus grands et les plus vains, venait à te frapper, tourne les yeux vers moi et appelle Pas plus qu'aujourd'hui je ne serai riche et puissant ; mais, comme aujourd'hui, je serai ton ami, Bernard, et te répondrai : Me voici !

Bernard l'avait laissé partir.

Un pièce d'or lui achetait un dévouement. Qu'avait-il besoin de celui-là ? Les pièces d'or ne lui manquaient pas.

Non, à quelque haut degré de puissance et d'énergie que s'élève un homme, quels que soient son insolence et son hautain mépris pour les hommes et les choses, quelque dure et bien trempée que soit la cuirasse dont il se couvre, jamais il ne pourra cacher à l'œil de Dieu le défaut de son armure ; il ne pourra jamais se maintenir à l'échelon qu'il a conquis. Le destin est en bas qui secoue

fortement la frêle échelle. Cet impuissant, qui se croit fort, à beau se cramponner et lutter et se défendre. Le voyez-vous ? Il chancelle ; il a peur. Il va tomber ; il est tombé.

IX

Le souper s'était prolongé bien avant dans la nuit. Les mets les plus recherchés avaient été servis ; on avait bu les vins les plus exquis. Ils étaient six ; trois femmes, trois hommes. Parmi eux, Bernard, Bernard, la face illuminée, la pommette-vermillonnée, la lèvre lip-pue ; Bernard, pauvre fou !

Ils riaient, ils criaient, c'était de la joie, c'était du délire. Ils étaient ivres, eux et elles. Les malheureuses, à demi nues, le front alourdi, lasses, mais non rassasiées.

Pourquoi étaient-ils là ? Pour s'amuser. C'est le grand mot, celui-là, le plaisir ! C'est la grande chose. Ils étaient de ces gens pour qui la vie est un incessant steep-chase à la volupté. Bernard les avait raccolés ici et là : eux, au club ; elles, dans la coulisse ou dans la rue.

C'était sa joie, à cet homme, de jouir sans compter, sans penser. Assez longtemps il avait songé, lutté, cherché ; assez longtemps il avait souffert. Le temps était venu de la négation de toute intelligence. La matière était pour lui la maîtresse souveraine. Tout pour le corps, rien que pour le corps. Le plaisir, le plaisir encore et toujours le plaisir.

Il en avait soif, il en avait faim ? il s'en enivrait, il s'en gorgeait. Ivre, repu, titubant, divaguant, il était heureux !

Et cependant, à vingt ans, il avait rêvé les amours éthérées, le charme enivrant, l'idéal !

— Tout cela ! disait-il parfois en son cynisme, viande blanche ! Qu'on m'apporte de la chair qui saigne et résiste sous le dent !

Quand ils sortirent du cabinet rempli de gaz où les bougies flambaient, où le vin et les mets répandaient leurs acres odeurs, Bernard leur dit :

— Allez, je rentre seul ! Il fait beau, cette nuit, et je veux, pour une fois, rêver encore aux étoiles !

— Il est fou ! dirent-elles.

— Es-tu toqué, Bernard ?

L'un d'entre eux dit en trébuchant :

— Il est ivre !

Il laissa dire.

— Comment ! s'écria une femme, tu ne m'emmenes pas ce soir ? A quoi penses-tu ?

— Je ne pense à rien, dit Bernard, et j'en suis bien aise. Adieu, fit-il.

Il s'éloigna, seul, respirant à pleins poumons l'air de la nuit.

Il se sentait pris d'un singulier vertige ; le sang lui affluait au cerveau ; il entendait comme un sifflement dans ses oreilles.

— Cette vie me tuera ! dit-il d'un ton joyeux.

Il marchait rapidement pour activer la circulation. Un cercle de fer semblait lui éteindre le crâne. Sa marche était chancelante. Il ressentait une chaleur extrême aux poignets.

— Qu'ai-je donc ? dit-il.

Il regarda autour de lui.

Les lumières tourbillonnaient ; les maisons tournaient comme une ronde fantastique.

Et cependant il n'était pas ivre.

Instinctivement il arracha d'un brusque mouvement la cravate qui lui serrait le cou.

Il lui semblait qu'une main nerveuse l'étreignait désespérément.

Tout à coup une secousse extrême le fit chanceler ; il tomba brusquement sur le côté, le front dans la boue.

La police passait, faisant une ronde. On vit un homme renversé dans le ruisseau ; le poste n'était pas loin. Là, on le pansa, on le fouilla. Aucun papier sur lui, nul indice.

En tombant, il s'était fendu le crâne sur l'angle du trottoir. Le sang coulait avec abondance. L'officier qui commandait le poste fit porter cet homme à l'hôpital.

— Nous n'avons qu'un lit de vide, dit l'interne de service, le n° 2 de la salle Saint-François ; le sujet est enterré depuis ce matin. Donnez ce lit. Nous inscrirons demain les noms et profession.

Bernard, évanoui, fut aussitôt couché dans le lit d'hôpital.

Lorsqu'il s'éveilla de son long évanouissement, il jeta sur les objets qui l'entouraient un regard interrogateur, et tout d'abord il crut rêver.

Le jour naissant filtrait à travers les longs rideaux blancs des fenêtres, et éclairait de sa lueur blafarde la vaste salle aux lits régulièrement rangés. La lumière des veilleuses suspendues au plafond dans leurs vases d'opale s'éteignait tristement. Aucun bruit encore, mais des plaintes étouffées, de longs soupirs et le pas matinal de la sœur qui avait veillé toute la nuit.

Bernard, n'eut, d'abord, qu'une vision vague de ce spectacle. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il les referma aussitôt ; il lui semblait qu'une main de plomb pesait sur ses paupières, et je ne sais quelle douleur brûlante lui torturait les orbites. Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux et regarda de nouveau devant lui. Cette longue salle, avec cette double file de lits blancs, son parquet luisant, son plafond lustré où se reflétait comme dans une glace la lueur rougeâtre des veilleuses, lui fit peur.

— L'hôpital ! murmura-t-il aussitôt. Oh ! l'hôpital ! Instinctivement, il voulut s'enfuir. Un frisson d'effroi lui courut par tout le corps. Il essaya de se soulever, mais sa tête devint lourde. Il retomba épuisé, anéanti. Le vague l'envahit encore, et, de nouveau, il perdit connaissance.

Il revint à lui longtemps après ; une sorte de sommeil léthargique s'était emparé de lui. Cette fois, il y avait autour de son lit une dizaine d'hommes, presque tous vêtus de noir, des jeunes gens pour la plupart. Quelques-uns portaient un grand tablier blanc ; un d'entre eux, celui-là était vieux, parlait, et sa parole répondait douloureusement dans le cerveau du malade. Il y en avait qui écrivaient je ne sais quoi sur du papier.

Celui qui parlait s'approcha de Bernard et lui prit la main.

— Cette sorte d'atonie, dit-il alors, a cessé. Les yeux sont encore vitreux, mais ils gagnent déjà quelque chose en éclat. Le rayon visuel devient très apparent.

Les jeunes gens s'approchèrent.

L'un d'eux se pencha sur la poitrine de Bernard, et l'oreille tendue, l'écouta.

— La respiration est oppressée, dit-il.

Un autre prit le pouls du malade.

Bernard éprouvait un malaise extrême, une gêne inexplicable. Ces regards, fixés sur le sien, lui faisaient peur. Cet examen l'ennuyait. Il essaya de parler et balbutia quelques mots au hasard. Il eût voulu qu'on le laissât seul tranquille.

En ce moment, un des élèves s'approcha de lui et lui demanda ses nom et prénoms, sa profession, son adresse.

Bernard répondit d'un air hébété. Ces formalités l'effrayaient instinctivement. Il dit à l'interne :

— Je ne resterai pas ici, je ne veux pas demeurer à

l'hôpital. Qu'on me transporte chez moi ; c'est affreux, l'hôpital !

L'interne essaya de lui faire comprendre que toute translation était impossible dans l'état où il se trouvait. La fracture du crâne était presque complète, et la moindre secousse pouvait devenir d'une extrême gravité.

Bernard, alors, fut pris d'un soudain découragement, et il se laissa aller, tout affaissé, dans son lit.

Accompagné de ses élèves, le docteur continuait sa visite.

Bernard entendait un bourdonnement autour de lui. Le docteur parlait d'une voix brève. Les jeunes gens l'interrompaient parfois pour le questionner ou pour dire quelques mots au malade. Le bruit de leurs pas s'éloignait. De temps à autre on entendait un cri plaintif, le cri de quelque patient que le médecin touchait. Bernard remarqua que le lit, voisin du sien, était fermé. Les rideaux retombaient de chaque côté, formant des plis roides et sculpturaux. Devant ce lit, le docteur avait prononcé quelques paroles que Bernard n'avait pas comprises. Des mots vagues étaient seuls arrivés jusqu'à lui.

— Cette nuit... dix heures... Etat désespéré... je le savais !

Il regardait ce lit d'un œil fixe, comme si ces rideaux eussent caché quelque épouvantable mystère, voilé quelque effrayant tableau. Des infirmiers s'approchèrent justement du lit et ouvrirent les rideaux.

Bernard aperçut sous le drap blanc du lit la forme arrêtée d'un cadavre. Ces hommes prirent le corps brusquement et ils l'emportèrent ainsi enveloppé. Il le suivit des yeux, en frissonnant. Les malades regardaient d'un œil indifférent ce cadavre qu'on enlevait. Pas un ne plaignait le pauvre mort : chacun songeait à son mal et tremblait de mourir.

Il n'est guère, à l'hôpital, de dévouement qu'entre les convalescents. La maladie semble parfois endurcir le cœur. Tout malade est un égoïste exigeant qui ne songe qu'à sa propre souffrance. Ce qu'il lui faut, c'est, avant tout, la guérison ; celle des autres lui importe peu. Le mal physique semble, pour un instant, avoir étouffé les bons instincts de l'âme. Mais ces instincts se réveillent bien vite, et comme épurés, chez le convalescent. La convalescence est, en quelque sorte, une seconde jeunesse, mais une jeunesse raisonnable. Les étonnements naïfs, les douces larmes, les caresses sincères, les pures affections de l'enfance occupent seuls l'âme du convalescent. C'est comme un doux réveil après un sommeil fiévreux ; une impression d'ineffable douceur, un charme pénétrant une divine ivresse. C'est l'aurore après la nuit. Tout prend une voix pour vous parler, tout vous salue et vous sourit, la fleur et l'oiseau, le ciel et la lumière. L'homme alors est bon, parce qu'il est faible. Il s'est tout à l'heure senti si petit, si peureux, auprès du gouffre. Le voilà qui se rassure et qui s'égaie. Tout entier à la reconnaissance, il bénit, il salue, il aime. Il a bien le temps d'oublier le danger, la souffrance, il a bien le temps d'être ingrat !

X

Les journées paraissent longues, à l'hôpital. La lassitude vient vite avec l'uniformité quasi-monastique ou plutôt militaire qui règne là. L'œil n'a rien où s'arrêter et ne peut se fixer que sur des lignes droites et froides. Pas de couleurs verdoyantes ou gaies : des plafonds jaunes, des murs aux teintes plates, des rideaux blancs,

tombant avec des plis roides comme une draperie de marbre.

Tous les sens sont affectés, dès l'abord. Une senteur malade remplit ces salles funèbres, et des plaintes y retentissent comme autant de râles.

Bernard réclamait, en vain, qu'on le transportât à son hôtel. Il lui était permis de se faire apporter à l'hôpital tout ce dont il aurait besoin ; mais le moindre mouvement était impossible.

L'interne l'avait dit. Une translation pouvait devenir funeste, et le docteur ne voulait, à aucun prix la permettre.

Le misérable était donc comme rivé à son lit, et c'était avec une rage profonde qu'il se sentait tout à coup précipité, par la fatalité, des hauteurs qu'il avait atteintes.

Il se voyait accolé à des malheureux sans asile, qui venaient mourir là comme des vagabonds dans un coin.

L'hôpital est l'ornière de la vie. C'est un triste égout où tout se retrouve, l'or et le fer, ce qui est grand et ce qui est petit, ce qui est bon et ce qui est funeste. L'entrée de la vie est la même pour tous ; pour tous encore la mort, et combien de gens, qui ont vécu séparés les uns des autres, en apparence pour toujours, viennent ainsi expirer côte à côte, réunis par cette main invisible et puissante à laquelle nous voudrions résister et qui nous mène ? Quels étaient tous ces hommes, rassemblés par la fraternité du mal dans une même enceinte, et à qui, la fatalité ravissait jusqu'à leurs noms ? Celui-ci, ce vieillard allait mourir, seul, abandonné. Et peut-être avait-il été puissant, aimé ; le savait-on ? Il s'appelait le n^o 1, fluxion de poitrine. Celui-là, c'était un enfant. Son œil brillait, sa joue rose, légèrement enflammée, sa peau blanche.

Un sourire de l'autre monde éclairait parfois sa douce physionomie, encadrée dans les beaux cheveux blonds d'un chérubin.

Pourquoi cet enfant était-il là, et quel nom lui donnait sa mère ?

Le docteur l'appelait n^o 2, phthisie pulmonaire

Les extrémités se touchaient sur le seuil de la tombe. Il y avait en face de Bernard, un homme, jeune encore, aux longs cheveux noirs, au regard bleu et limpide, aux mains fines et délicates comme celles d'une femme ; ce jeune homme entrait en convalescence ; on lui permettait de lire un moment, parfois d'écrire, mais si peu ! le reste du temps, il s'amusaient, le pauvre garçon, avec deux oiseaux placés à côté de son lit, dans une cage : un moineau apprivoisé, un chardonneret, et le jeune homme était heureux, le moineau voletait sur le lit de son maître et mangeait des miettes de pain dans sa main.

Il venait se poser sur les bras du jeune homme et se perdre dans sa poitrine, avec des petits battements d'ailes, frémissant de plaisir.

Le chardonneret chantait ; il répondait à son maître, accourait à sa voix, lui parlait. Et quand le docteur chaque matin, faisait sa ronde.

— Comment allez-vous ? disait-il au jeune homme, et comment vont les petits oiseaux ?

Bernard enviait cet inconnu, qui n'était pas seul au milieu de cette solitude.

La solitude ! ce baume des esprits bons, mais malades, il la maudissait. Le misérable ne la comprenait pas ; il avait peur de ce qu'il y avait au monde de meilleur : du silence et de l'ombre.

XI

Le lit de mort placé à côté de Bernard, ne demeura pas longtemps vide.

Un matin, en s'éveillant. Bernard aperçut les formes saillantes d'un corps humain sous le drap blanc. Il tourna la tête avec effort de ce côté, et soudain poussa un cri.

On accourut ; l'interne, la sœur de service et les aides, effrayés. Bernard s'était d'un bond furieux redressé sur son séant, et l'œil hagard, la face pâle, il s'écriait en désignant du doigt le lit voisin :

— Qu'est ceci ? Otez ceci ! Je veux qu'on m'en porte !

On crut à un accès de fièvre. On s'empara de lui ; en vain voulut-il lutter, il s'arrêta enfin, épuisé, et s'affaissa sur l'oreiller.

Sa tête se tournait justement vers le lit voisin, et son regard s'attachait au visage livide de l'homme qui était étendu là !

Les dents de Bernard claquaient. Une sueur froide lui découlaient par tout le corps. Cet homme, qu'il fixait ainsi, (un malade, un cadavre), était Hermann Schwartz, l'avare !

En vérité, c'était lui ! Le voyez-vous ? C'est bien sa longue face blême, ce crâne rond et jaune, cette face ossifiée, ce nez où la peau se colle et se vide, cette bouche mince et grande, ces lèvres blêmes, ce grand corps disgracieux et grêle, et surtout, oh ! surtout, c'est ce regard profond, ce regard scrutateur, ce regard brûlant, qui pénètre, s'enfoncé, consume et déchire à la fois, comme un fer rouge et comme un poignard. Ses membres démesurés se dessinaient en maigres saillies sous les plis du drap. Il ne bougeait pas. Il paraissait étendu sans vie. La poitrine, immobile, ne laissait passer aucun souffle. C'était bien le cadavre du vieillard, le cadavre que la terre avait rejeté et qui venait demander à Bernard compte de son crime !

Bernard regardait, regardait toujours. Son cœur battait d'effroi, ses genoux s'entre-choquaient, ses mains se crispèrent de terreur.

— Oh ! disait-il tout bas, bien bas, étouffant son effroi et ses paroles, oh ! disait-il, il n'est donc pas mort. Est-ce possible ? C'est bien lui ! Il vit !... Il est là !... Mon Dieu ! je suis perdu !

— Je suis perdu !

Là fièvre, une fièvre horrible ! s'empara de Bernard. Son sang bouillonnait, pour ainsi dire, dans ses artères, où plutôt ce n'était plus du sang, c'était du feu, c'était de la lave.

La tête embrasée, rouge et tuméfiée, les membres glacés, la poitrine haletante, Bernard, ainsi, était horrible à voir. Il demeurait toujours béant, l'œil fixé sur l'œil du vieillard. Ces deux regards se croisaient comme deux lames acérées, tous deux effrayants, tous deux immobiles.

Vous le connaissez, ce supplice. Le vivant attaché au cadavre, la vie liée à la mort, l'être au néant. Virgile en a parlé, et son âme douce et pure s'est émue à cette atroce idée ; mais ne pouvant la rendre assez terrible à son gré, il a dit un jour au vieux Dante : " Toi, parle, frère ! " Et Dante a écrit Ugolin.

La nuit vint. La veilleuse de la salle projetait sa lumière vacillante sur le lit du vieillard et éclairait fantastiquement cette figure impassible qui ne vivait que par le regard.

Bernard, en vain, essayait de détacher ses yeux de ce visage. Il se détournait, fiévreux, mais l'attraction n'était pas moindre. Ce regard qu'il ne voyait plus, il le sentait ; cet œil fixe le mordait, là, par derrière sur la nuque. Il avait peur, alors et se retournait, préférant affronter le lugubre spectacle.

C'est qu'il ne bougeait pas, ce vieillard décharné, enveloppé dans son suaire.

Bernard se penchait vers lui comme pour écouter s'il respirait, pour saisir le moindre bruit, le moindre mouvement, pour voir s'il vivait, enfin. Mais rien. Alors, il tendait le cou, et de peur qu'on ne l'entendit :

— Hermann ! Hermann ! appelait-il à voix basse.

L'homme ne bougeait pas. Le regard demeurait fixe, muet. La nuit fut terrible, et quand vint le jour, Bernard, épuisé, s'évanouit.

XII

Le lendemain, au matin, Paul Verrier entra à l'hôpital. Il venait d'apprendre que Bernard y avait été transporté, et aussitôt il accourait.

En l'apercevant, Bernard laissa échapper un cri de joie, et il lui tendit avec un mouvement expansif ses deux mains amaigries.

— Oh ! mon ami ! dit-il, mon pauvre ami !

Il ne put lui dire autre chose, pendant quelques instants. Verrier le pressait dans ses bras, lui serrait la main, lui souriait et semblait lui dire d'espérer.

Quand il put parler, Bernard attira vers lui la tête de son ami, et doucement à l'oreille :

— Ah ! fit-il, je suis bien puni, va !

Il lui montra du doigt le vieux paralytique, étendu comme un squelette.

— Regarde-le, dit-il alors. C'est lui !

Paul Verrier hochait la tête. Il attribuait au délire ces paroles entrecoupées, ces exclamations, et cette terreur qui se lisait clairement sur le visage ravagé du malade.

— Mais, répétait Bernard, regarde-le, regarde-le donc ! Vois ce visage pâle et maigre, ces yeux fixes, ce regard étrange... C'est lui, tu le reconnais bien ? Il s'appelle Hermann, c'est l'avare !

— Je ne te comprends pas, Bernard ; au nom du ciel, calme-toi ! Que fais-tu ?

— J'ai peur, disait le misérable en se reculant, je te dis que j'ai peur ! Il pourrait se relever, il le pourrait. S'il se vengeait, ce cadavre ? Il a le droit de se venger sur moi. (Et il parlait ainsi, tout bas, pour que son ami seul l'entendit.)

— J'ai peur, encore une fois. Oh ! le remords ! Il n'y a pas de remords, cependant ! Que m'importerait s'il n'était pas là ? Tu ne me comprends pas ? Je te dis que c'est lui ! Ordonne-leur de m'emmener d'ici ! Loin d'ici, je guérirai, je leur promets. Dans ce lit, je mourrai, mon ami. Il a remué, Paul, il a remué ! Je suis fou ! Ils disent qu'on ne peut pas me transporter... M'aimes-tu, Paul ? Prends-moi dans tes bras, emporte-moi, emporte-moi, je t'en prie ! Tu ne veux pas ? Tu ne m'aimes pas ; je te dis que tu veux me laisser mourir ici, comme eux ! Si tu savais... Et pourtant, je l'ai vu mettre en sa fosse, là-bas ! Tu pourras voir la tombe. Est-ce que les morts en sortent quelquefois ? Oh ! je ne me repens pas de ce que j'ai fait, va ! Tu crois que je me repens ? Allons donc ! J'ai peur ! J'ai peur de lui ! voilà tout ! Qu'on éloigne ce mort, et je n'y penserai plus ! — Ah ! tiens, ajouta-t-il avec une sauvage énergie, il vit encore, et je le tuerai !

Le remords faisait de lui ce que n'avait pu faire la misère : un assassin.

Il avait poussé un cri terrible et plein de menace.

L'interne accourut alors, suivi d'un gros garçon à la face épanouie, aux membres trapus, sorte de belluaire proposé à la garde des malades.

— Voilà, dit le jeune homme, une nouvelle crise. Je crois, dit-il à Paul, que vous feriez bien, monsieur, de vous retirer.

— Toi, s'écria Bernard, ne t'en va pas ! Reste auprès de moi ! Je t'en prie, ne me quitte pas ! Ils me tueraient, vois-tu. Ce sont mes ennemis, ces gens-là !

Il se cramponnait aux vêtements de Paul ; ses dents claquaient, son œil s'injectait, sa poitrine, que la ch

mise laissait à nu, se soulevait en soupirs affreux, et de douloureux hoquets faisaient crispier son long cou maigre.

Il était hideux à voir, et Paul Verrier détourna la tête.

— Le malheureux ! pensa-t-il.

Sur un signe de l'interne, le garçon de salle reborda le lit du malade et le serra davantage entre les draps. L'interne fit respirer à Bernard une liqueur anesthésique qui fit tomber bientôt cette surexcitation.

— Laissez-le reposer, maintenant, dit l'interne à Verrier.

Celui-ci jeta un dernier coup d'œil à Bernard et s'éloigna.

Comme il refermait derrière lui la porte de la salle, il s'entendit appeler par une voix plaintive.

C'était Bernard qui parlait.

Paul Verrier s'arrêta, hésitant. De grosses larmes roulaient dans ses yeux ; il avait porté son mouchoir à sa bouche et le serrait fortement entre ses dents.

A travers la porte entre-bâillée, il vit Bernard essayer de soulever, et retomber, anéanti. L'interne se penchait vers lui.

— Hélas ! dit le jeune homme, mon pauvre Bernard !

— Ah ! le malheureux ! répéta-t-il encore.

Il descendit tout éperdu les escaliers.

Dans la cour, le soleil éclairait joyeusement les terres. Les roses fleurissaient, l'herbe était verte, de ce beau vert si franc qui rafraîchit la vue. Le jet d'eau bruissait doucement et les moineaux chantaient en se baignant dans les bassins.

Paul Verrier traversa rapidement la cour et partit.

C'était la dernière fois, qu'il devait voir Bernard.

XIII

La torture que subissait Bernard, depuis que ce fantôme s'était dressé devant lui, ne pouvait durer. De telles surexcitations anéantissent l'homme valide. Elles devaient écraser ce grabataire qui râlait sous l'étreinte du remords plus encore que sous le poids de la maladie.

Une nuit, ce fut la dernière, Bernard, l'œil égaré, regardait avec une fixité morbide le grand vieillard gisant à son côté.

En se penchant vers lui, il pouvait le toucher. Il pouvait sentir sous ses doigts le corps de sa victime.

Bernard se sentit poussé par quelque main invisible. Il se tordait sous une funeste oppression. Il regardait Hermann, dont la tête, un peu exhaussée, osseuse, se dessinait comme un crâne sur la blancheur de l'oreiller.

Une fois, il lui sembla que l'avare avait fait un mouvement.

Bernard eut un soubresaut ; sa gorge se contracta pour laisser échapper un grand cri. Un soupir, un râle.

Le misérable n'avait plus de voix, plus de souffle.

Il étendit les bras en l'air. Une horrible vision lui passa devant les yeux.

L'avare se levait, le regardant toujours ; puis il marchait lentement ; il allait ; où allait-il ? Là-bas, chez le juge. Son regard fixe ne se détachait point de la face pâlie de l'assassin. Et c'était la prison, le tribunal, les juges en robes rouges ; et c'était...

Quel tableau !

Une matinée froide, pluvieuse. Sur le ciel gris, la silhouette affreuse de la machine. La foule assemblée. Bernard entendait ce houlement sinistre du public qui a faim de l'horrible. Il voyait les regards de toute cette

foule obstinément rivés à l'échafaud, et tous ces regards avaient l'éclat sinistre du regard de l'avare.

C'était une vision, une hallucination. Et pourtant cela était terrible de netteté, de vérité.

La porte de la prison grinçait. Voilà le fatal cortège. La foule se ruait ; un long bruissement courait partout. Sabre nu, les gendarmes attendaient ; les chevaux piaffaient comme s'ils eussent été aussi impatients que les hommes.

Et Bernard aussi, avait hâte de voir ; il avait soif de sang.

— Où est l'homme ? pensait-il.

L'homme parut.

Il était pâle ; son cou grêle sortait d'une chemise blanche ; on lui avait jeté sur les épaules une veste grise ; l'homme tremblait ; ce n'était pas de froid.

Bernard, cette fois, bondit comme une bête fauve, hors de son lit.

Il venait, lui, de se reconnaître dans le condamné ; et, à la fois spectateur et acteur dans ce lugubre drame il assistait lui-même à l'acte terrible.

Il se voyait saisi, garotté par les valets, sur la bascule, et il sentait en même temps les lanières de cuir l'entourer comme des serpents. Il se voyait poussé fatalement sous le couperet, et il sentait le fer suspendu sur sa tête ; le panier était sous ses yeux plein de son, jaune maintenant, rouge tout à l'heure. Et dans ce panier, ce qu'il retrouvait, c'était le regard, le regard fixe de l'avare. Il voulait fuir, les liens le retenaient, des mains robustes l'enserraient. puis, un bruit étrange, un grincement. Il sentait le froid de l'acier, ensuite la douleur du couperet tranchant la chair...

Cela se dissipa subitement.

Bernard était debout entre son lit et celui de l'avare.

Une force invincible l'attirait vers le vieillard. Ses mains se crispèrent avides de meurtre.

Une voix lui disait à l'oreille :

— C'est lui !

Et Bernard répétait :

— C'est lui !

Il poussa alors un cri de hyène, et bondit sur le vieillard comme une bête fauve.

Le paralytique poussait des cris gutturaux et râlait désespérément sous cette étreinte furieuse. Ses yeux sortaient de leurs orbites, et, redoublant alors de rage, Bernard le mordait en hurlant.

Il écumait comme un damné ; la luxure du crime centuplait ses forces. Mais cet effort le brisa tout d'un coup ; l'appareil de sa blessure se détacha, et des flots de sang lui couvrirent le visage. Il perdit connaissance, poussa un dernier cri et tomba, étreignant convulsivement le corps du malheureux qu'il venait d'étouffer.

Il avait suffi d'une minute pour le dénouement de ce drame atroce. Les infirmiers accourus, ne trouvèrent plus là que deux cadavres. Bernard venait de mourir auprès de sa victime.

— Les fractures du crâne sont fatales, dit le lendemain le docteur, et donnent naissance souvent à la folie. C'est un accès furieux d'aliénation mentale. Quant au paralytique, il serait mort bientôt. Vous débarrasserez les lits promptement. C'est la saison du Carnaval, saison de joie ; les malades abondent à présent.

Paul Verrier vint ce matin même. On lui montra un horrible cadavre. Face défigurée, bouche déformée, muscles crispés : c'était Bernard.

L'artiste laissa échapper un grand soupir.

Il sortit aussitôt.

Son cœur se fendait.

Ce fut lui qui fit enterrer celui qui avait été son ami.

Seul il l'avait aimé peut-être ; seul il connaissait le secret de la tombe ; seul il l'accompagna là-bas.

L'HEURE DE LA SOUPE

PAR EUGÈNE CHAVETTE

à six heures précises dans la maison Duflost. — Absent depuis le matin, M. Duflost vient de rentrer pour se mettre à table. — Il est de sept minutes en retard !!!

Madame, sans lui laisser le temps de s'excuser. — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait.

Monsieur, avec inquiétude. — L'attendais-tu donc ? serais-tu malade ?

Madame. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière. Vous imaginez-vous que ce n'est pas à être malade que de se sentir mourir à petit feu dans les angoisses de l'attente en se disant : " Un omnibus lui a peut-être passé sur le ventre. "

(Monsieur qui sent venir l'orage garde le silence.)

Madame. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire ?

Monsieur. — Laquelle ?

Madame. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure ?

Monsieur, doux. — Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard ? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

Madame. — Rien ne dit qu'à l'avenir, vous n'allez pas être en retard d'une semaine ; on commence par sept minutes et l'on finit par des années.

Monsieur. — Ça ne s'est jamais vu.

Madame. — Comment ? Ça ne s'est jamais vu !... Mais hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le capitaine La Pérouse, qui partit en promettant de revenir et qui, depuis le temps, n'a pas encore reparu au foyer conjugal.

Monsieur. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela !

Madame. — Il n'en est que plus coupable.

Monsieur. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

Madame. — C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage quand il n'y avait là personne pour vous démentir. — Ah ! vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre dans les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu ; avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens.. pas plus que celle d'aujourd'hui.

Monsieur. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

Madame. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interroge... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh ! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

Monsieur. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

Madame. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais il y a que pour vous à parler ; mais au logis, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot.

Monsieur. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

Madame. — Oui l'excuse est bien commode.

Monsieur, agacé. — Ah ! tu me rendras fou.

Madame. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

Monsieur. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

Madame. — Non, non, c'est inutile.

Monsieur. — Tu ne veux pas que je parle ?

Madame. — A quoi bon ? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là.

Monsieur. — Voyons, veux-tu m'écouter ?

Madame. — Vous pouvez commencer votre conte...

Monsieur, allant avouer. — Je...

Madame, l'interrompant. — Seulement je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

Monsieur. — Alors autant ne rien dire.

Madame. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à dire. Ah ! je connais toutes vos malices.

Monsieur. — Mais, sacrebleu !

Madame. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

Monsieur, exaspéré. — Mille millions de milliards ! veux-tu me laisser parler ?

Madame. — Oh ! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

Monsieur. — Eh bien ! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

Madame. — Et après ?

Monsieur. — C'est tout.

Madame, après un soupir. — Ah ! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

Monsieur. — Oh ! coquin ! C'est si vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

Madame, d'un ton de mépris. — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de cet infect et stupide Ducoudray.

Monsieur. — Double erreur ! D'abord ce n'est pas Ducoudray... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis la Fontaine, il y avait une place à prendre et Ducoudray s'en est emparé.

— Madame, avec colère. — Quand je pense qu'il a eu

l'audace de me dédier une de ses ordures !... " A VOUS, MADAME, CE FRUIT RESPECTUEUX DE LA MOSE... " Une jolie tinette que sa muse... ! Etc'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh ! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros soulliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : " Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse. " Et, ça n'a pas manqué !!! A cette heure notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray pour lequel vous avez répondu.

Monsieur, *agacé*. — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

Madame. — Alors c'est quelque vaurion de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

Monsieur. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

Madame. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie... un filou... un escroc... un voleur.

Monsieur, *perdant patience*. — Eh bien ! puisque tu

tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs !!!

Madame, *repentante*. — Ah ! mon pauvre Duffost, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

Monsieur. — Là, maintenant que la paix est faite, dînons-nous ?

Madame. — Pas encore.

Monsieur. — Pourquoi ?

Madame. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pourrons dîner qu'à sept.

Monsieur. — A sept heures !!! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes.

Madame. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat

EUGÈNE CHAVETTE

